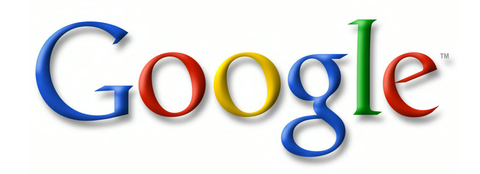


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

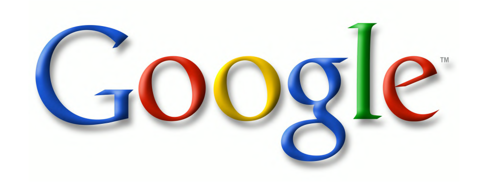
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/




## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

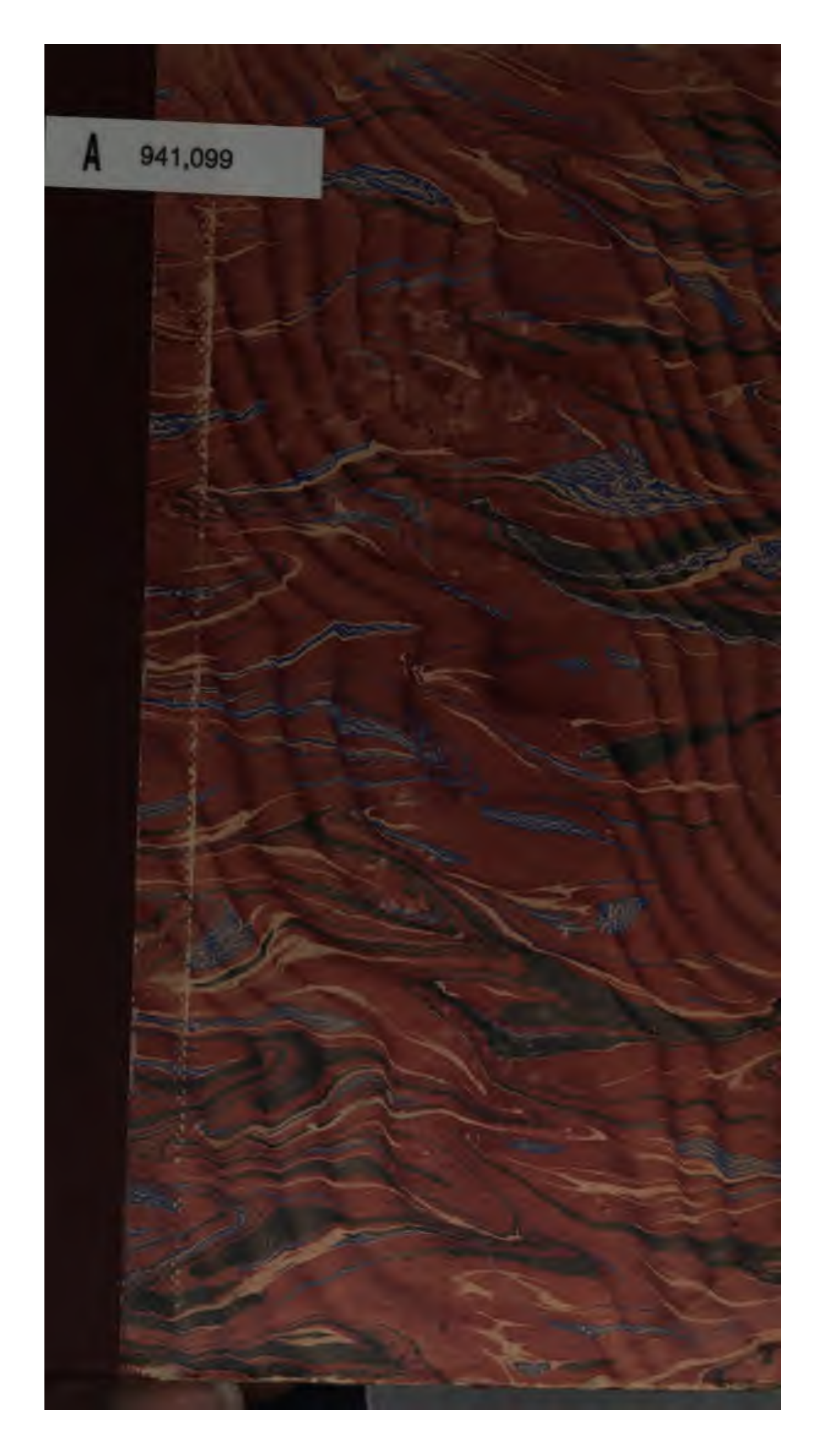
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

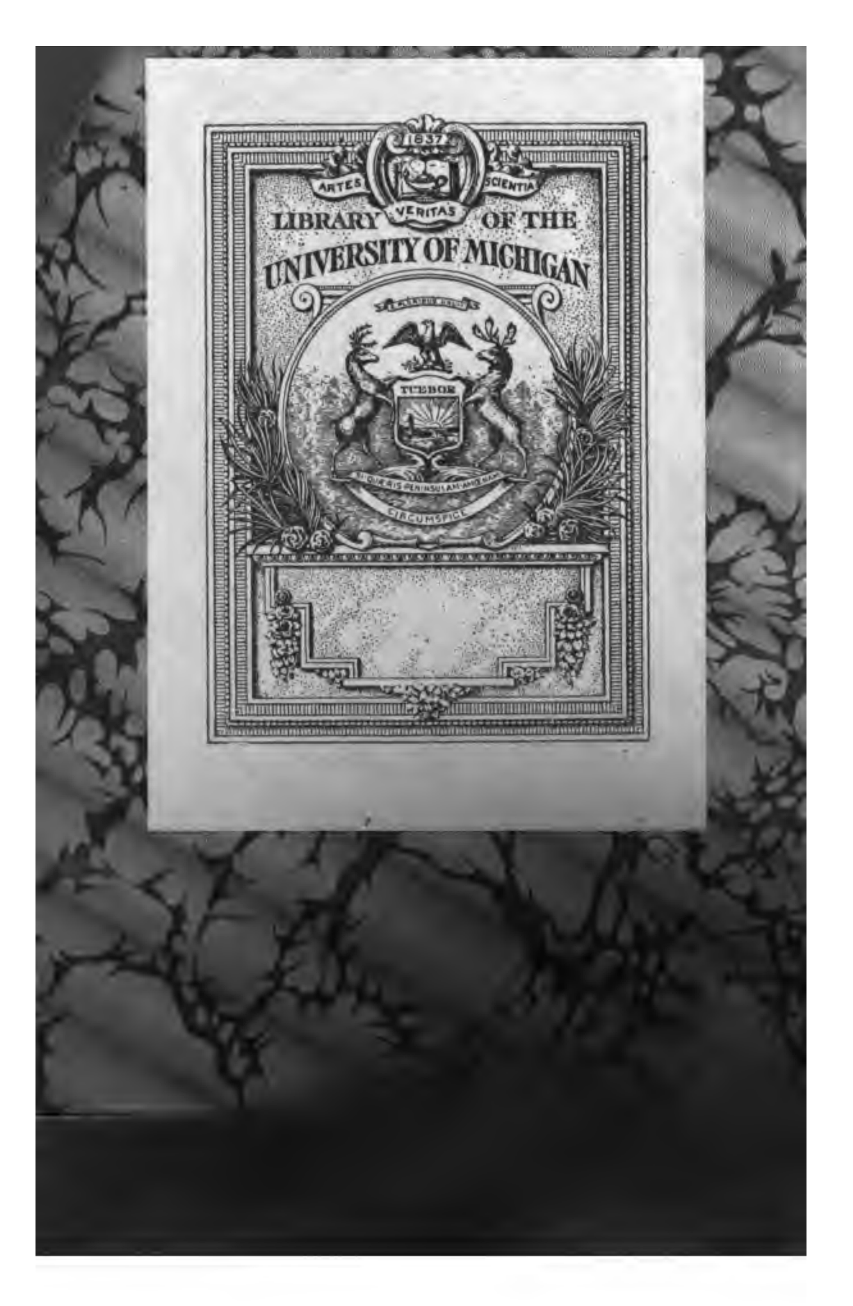
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


A 941,099



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



848
R392cr

GEORGES RENARD

# CRITIQUE
de
# COMBAT

TROISIÈME SÉRIE



PARIS
SOCIÉTÉ LIBRE D'ÉDITION DES GENS DE LETTRES
12, RUE D'ULM, 12

1897
Tous droits réservés

848
R392c




# CRITIQUE

de

# COMBAT

TROISIÈME SÉRIE



PARIS
SOCIÉTÉ LIBRE D'ÉDITION DES GENS DE LETTRES
12, RUE D'ULM, 12

1897
Tous droits réservés

# Critique de Combat

## I

### J.-H. Rosny. — *Renouveau.*

(Librairie Plon).

Il est fait de rien, ce roman de J.-H. Rosny. Sujet, intrigue, procédés dramatiques, style même trahissent un vigoureux et heureux effort de simplification. Il faut en féliciter l'*auteur* ou *les auteurs* (l'un et l'autre peut ou peuvent se dire ; car je crois bien qu'ils sont deux frères, mais si intimement fondus qu'on ne perçoit plus qu'une seule personne). Il semble en tout cas que dans l'œuvre qui vient de paraître on se soit donné pour tâche, comme Puvis de Chavannes, de rendre des âmes visibles avec aussi peu de matière que possible.

De quoi y est-il question ? De la floraison dernière de l'amour dans un cœur âgé de quarante-huit ans. Aussitôt s'évoquent dans la mémoire des livres qui ont étudié le même cas passionnel : *Amour d'automne*, qu'André Theuriet a velouté d'une grâce caressante et mélancolique ; *Fort comme*

398335

*la mort,* ce chef-d'œuvre d'émotion sobre et poignante. où Maupassant a mis toute sa mâle énergie.

Le sujet n'est point neuf, mais il est renouvelé par la façon dont il est traité et dénoué. La crise d'âme concentre sur elle toute la lumière ; elle se déroule, comme une bonne tragédie classique, dans un minimum d'événements et de mise en scène.

Les personnages sont réduits au nombre strictement nécessaire et à leur plus simple expression. Ils sont quatre en tout : le héros de l'histoire, Dehancy, dont nous ne savons rien, sinon que c'est un juriste consommé, assez vigoureux de corps, d'esprit et de cœur pour aimer et qui sait ? être aimé encore ; son ami, un philosophe, qui se plaît à rêver et à raisonner sur les choses, les bêtes et les hommes ; sa sœur, Geneviève, une jeune femme de vingt-six ans, ombre gracieuse, délicate et mauve, qui a le charme d'une fleur aux nuances et aux senteurs discrètes. Tous trois sont d'ailleurs des natures généreuses et hautes. Seul, le quatrième et dernier personnage, un joli garçon de vingt-quatre ans, fils de l'amoureux attardé, tranche parmi les autres : c'est un petit Monsieur, sec, positif et plat, composé de toutes les mesquineries et lésineries bourgeoises.

Presque pas d'obstacles extérieurs à la passion qui a peu à peu envahi le juriste. La jeune femme est veuve, de caractère grave, pleine d'estime et de sympathie pour lui. Son frère observe une neutralité bienveillante, très bienveillante ; il les a emmenés tous deux dans une campagne solitaire au bord de l'Océan. L'amoureux est veuf aussi, partant libre ; il a une fille mariée qui reste invisible et n'a aucune part à l'action ; il a, comme

celle qu'il aime, une fortune indépendante qui ne doit rien à personne.

A peine un essai d'opposition du futur héritier, qui, riche déjà du bien de sa mère, prétend avoir, en sus, des droits sur l'argent de son père et se croirait spolié par un second mariage de celui-ci. C'est assez pour alarmer un instant la délicatesse scrupuleuse de la jeune femme. Mais cela se passe entre gens qui n'admettent guère que des parents soient obligés de se crucifier pour laisser à leurs enfants le maximum de bien-être, et les manœuvres répugnantes de ce fils trop prévoyant pour ne pas être frustré de ses *espérances* ne servent qu'à faire ressortir sa vilenie.

D'où viendra donc la lutte, qui est l'indispensable condition du drame? Où est l'obstacle qui va retarder une solution d'apparence si aisée?

Il est tout intérieur. Il est dans l'angoisse d'un homme mûr, conscient de son âge et qui se dit avec amertume : Puis-je encore être aimé? Il est dans les timidités enfantines que lui donne cette pensée. Il est surtout dans la jalousie folle, irrésistible, féroce qui s'empare de lui, quand son fils est venu tomber, sans penser à mal, dans l'intimité de la solitude à trois où l'orage couvait sans éclater.

Jalousie sans raison. Et c'est ce qui la rend le plus tragique. Le fils ne songe pas à faire la cour à la veuve; la veuve n'a pour lui que de l'aversion et du dédain. Dehancy le voit, le sait. N'importe! La jalousie le dévore. Son ami lui démontre un jour l'absurdité de ses soupçons. « Tout ce que tu t'imagines est faux, lui dit-il. — Je le sais aussi bien que toi, répond le pauvre homme »; mais il n'en est pas moins malheureux. Sa jalousie appa-



raît ainsi comme une folie lucide, comme une démence qui se connaît, mais ne peut se vaincre, et aussi comme un mal inévitable, né d'une situation exceptionnelle, comme la rançon ou, si l'on veut, comme la trempe d'un amour d'arrière-saison.

C'est l'étude de cette jalousie qui fait le principal intérêt du volume. Elle emporte tout en lui, comme un torrent débordé, d'abord sa fierté : cet homme de noble et sévère tenue ne peut s'empêcher d'espionner son fils, de coller des bandes de papier gommé sur la porte de la chambre du jeune homme pour s'assurer qu'il ne sortira pas en cachette. Elle emporte les digues qu'il cherche à construire avec ses notions morales : lamentable écroulement, d'autant plus rapide, que le lutteur est juriste et, comme tel, dit l'auteur, *vacciné* contre l'idée du devoir ! Elle emporte ses sentiments les plus naturels et les plus puissants : ce père se surprend à haïr son fils ; il découvre avec honte et stupeur une brute tapie au fond de lui-même, comme un tigre dans les palétuviers ; il est hanté par des désirs de meurtre qu'il chasse, mais qui reviennent à la charge et le laissent abattu et meurtri. Elle emporte enfin, cette force déchaînée, jusqu'à son amour de la vie, et un jour, dans un coup de désespoir, parti sur mer avec un vieux matelot dans une barque que la tempête secoue et est dix fois sur le point d'engloutir, il supporte le danger et le salut inespéré avec l'indifférence d'un cœur en qui tout ressort est brisé.

Durant ce détraquement progressif, la faculté d'analyse n'est pas morte en ce vaincu de la passion. Avec sa pénétration d'homme habitué à scruter les crimes et leurs causes, il constate combien de fois les motifs d'ordre intime qui déter-

minent à agir sont en apparence déraisonnables ; il jette des coups d'œil épouvantés dans les profondeurs d'inconnu que recèle toute âme humaine ; il démêle les infiniment petits de la conscience avec une sûreté qui devient une torture pour lui ; il sent quelle frêle toile d'araignée il y a souvent entre trente ans de vertu et une violence coupable.

Sera-t-il criminel ? On peut le craindre à deux ou trois reprises. Le voilà en bateau avec son fils et en lui surgit cette idée atroce : Il faut que l'un de nous deux disparaisse. — Mais, quand même, il le ramène au bord. Plus tard, en un moment où le fils insolent le brave et l'irrite à plaisir, « le poing du père se lève, frénétique... », et le chapitre, aussi habilement coupé que par un feuilletoniste de profession, finit sur cette incertitude.

Ce sont là les seuls coups de théâtre, les seules péripéties de la tragédie qui se joue à petit bruit. Et pourtant les choses marchent. Rosny est de ceux qui savent vous faire faire vingt lieues sur une feuille de parquet. Les personnages vivent, se développent, se transforment. La situation se modifie sans relâche et le fil qui tient le dénouement suspendu est prêt à se rompre.

Le philosophe, attendri par les souffrances de son ami, passe de la neutralité à une pitié active. La jeune femme est touchée, vaincue par cette agonie d'une âme ; et quand le jeune homme, petit monstre d'égoïsme, veut l'effrayer par la crainte d'un scandale, l'amour lui monte du cœur aux lèvres. Dehancy est aimé, Dehancy est sauvé ; et sur sa tristesse de père inconsolé flottent la tiède caresse et l'immense joie du renouveau.

*
* *

Ce qui se dégage de ce roman, ce n'est pas l'éloge de la passion morbide et sénile. Rosny n'a point voulu faire pour l'homme de cinquante ans ce que Balzac a fait pour la femme de trente ans. S'il est capable de sourire, comme les gens de notre époque, en entendant Montesquieu s'écrier : A trente-cinq ans j'aimais encore, — il sait que l'amour est pourtant une fleur de printemps et d'été. Mais il sait aussi qu'en certains cas la jeunesse peut refleurir dans la maturité déclinante d'une vie d'austère labeur. Il dirait volontiers avec le vieil Agrippa d'Aubigné :

Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise.

Seulement il montre combien cette exception, ainsi que toute dérogation aux règles ordinaires de la nature, est une aventure chanceuse, grosse de douleurs et de périls.

Il n'a pas conclu au renoncement ni au suicide, comme d'autres ont fait, et en cela transparaît le tempérament du romancier. C'est un viril ; c'est un énergique. C'est aussi un esprit droit et sain qui pense net et parle ferme.

Il faut voir avec quel beau mépris sont crossés les vils calculs, si communs, hélas ! dans la classe bourgeoise, par lesquels des enfants escomptent la mort et l'héritage de leurs parents ! La victoire du héros est le triomphe de la noblesse d'âme sur la bassesse. De la lutte et du dénouement ressort une morale militante et vaillante, plus haute (ai-je besoin de le dire ?) que le terre-à-terre de la mo-

rale vulgaire, plus haute même que la morale angéliquement résignée, mais par trop veule, prêchée par certains romans russes. C'est le droit à la vie, le droit au bonheur, le droit à l'épanouissement complet qui s'affirme avec vigueur au-dessus des conventions sociales. Et de la sorte circule dans les pages de ce livre un air tonique et réconfortant pareil au souffle de la brise marine.

Elle vient tout naturellement sous la plume, cette comparaison ; car la mer est un des personnages du drame, et non le moindre. Son éternelle palpitation se mêle aux orages de leur cœur. Sa musique accompagne leurs soupirs d'angoisse et leurs plaintes. Sa grandeur prête de l'infini à leurs rêves. Les puissances mystérieuses dont elle est le réservoir inépuisable passent jusque dans leurs veines et leurs passions. L'auteur se plaît à laisser voir en raccourci ces affinités de l'homme et du monde qui l'entoure. « Incessamment, dit-il, s'élevait une *brise mâle*, une brise *pleine de courage*, lente pourtant, qui voyageait sur les courbes de la vague. Cette brise savoureuse à respirer était comme le peintre du grand paysage, modificatrice des nuances, des nuées, des moires de l'eau et de la moiteur du sol. »

On était accoutumé avec J.-H. Rosny au charme étrange que donne à sa pensée le rappel fréquent de la solidarité universelle, le subtil débrouillement des fils imperceptibles qui unissent chacun de nous aux étoiles ou aux êtres primitifs enfoncés dans le lointain de l'espace et du temps. On n'est donc pas étonné de retrouver ici de hardis regards jetés dans la nuit du passé ou dans les brumes grises de l'avenir. Les rêveurs pourront prendre plaisir à de curieuses conjectures sur la métaphy-



sique des bêtes ou sur les causes qui font varier notre humeur au gré de l'atmosphère ambiante.

Mais jusqu'à présent, dans son désir de dire tout ce qu'il concevait, de faire voir tout ce qu'il voyait, Rosny se perdait quelquefois en des empâtements de couleurs, en des fourrés de mots savants. Aujourd'hui, adieu l'inutile complication des phrases contournées, les lourdeurs et les bizarreries d'expression, qui contristaient ceux qui, comme moi, aiment et estiment le plus ce talent si original et si fouilleur! Le style, toujours vivant, toujours éclairé d'images neuves, s'est purifié, clarifié, simplifié.

Il me semble que cette belle œuvre, la plus parfaite de forme que l'auteur nous ait encore donnée, indique une tendance nouvelle du roman contemporain. Je l'ai déjà notée dans le si intéressant volume que Gustave Geffroy a publié, sous ce titre : *Le cœur et l'esprit*. C'est comme un effort pour sortir des outrances, qui sont preuves de faiblesse, et des fouillis de détails, qui sont preuves de courte vue. Il semble qu'on travaille à faire des études d'une vérité plus générale, d'une conception plus synthétique, et, en même temps, d'une structure plus ramassée, d'une vie plus condensée.

Honneur à ceux qui ouvrent le chemin! Salut à cette quintessence de roman psychologique!

Février 1895.

## II

Dr Julien Pioger. — *La vie sociale, la morale, le progrès.*

Guillaume de Greef. — *Le transformisme social.*

Ce n'est point par hasard que je rapproche ces deux volumes ; ce n'est pas non plus parce qu'ils appartiennent à la même collection (1); ils ont beaucoup d'autres raisons de figurer côte à côte. Chez le philosophe français comme chez l'éminent professeur belge même méthode, mêmes questions traitées, mêmes conclusions, même style de savant, précis et solide, mais qui ne sacrifie pas aux grâces et qui se soucie peu d'épargner au lecteur les épines et les grands mots abstraits du langage philosophique.

L'un se dit *sociologue*, l'autre *sociologiste* ; à part cela ils s'accordent pour rire au nez de quiconque leur parle d'une banqueroute de la science. « C'est si facile, s'écrie le docteur Pioger, de proclamer l'impuissance de la science que l'on ignore, ou

(1) *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, Alcan, éditeur.

du moins que l'on n'a jamais interrogée qu'avec des préjugés irréductibles, et seulement pour lui faire dire ce qu'on désire ! » Et l'autre de reprendre : « La foi en la science est aussi une religion ; nous n'en connaissons pas de plus universelle et de plus haute ; le savant sait attendre et espérer ; s'il est des choses qu'il ignore, et certainement leur nombre est illimité et dépasse celui des vérités découvertes, sa conscience est tenue en éveil, mais non troublée, et il n'a pas besoin de recourir aux dogmes religieux et aux formules métaphysiques pour conquérir cette paix de l'âme et maintenir cette énergie au travail que procure naturellement à ses disciples la seule philosophie des sciences. »

Donc point d'*a priori*, point d'autres sources d'informations que l'observation et l'expérience ; des inductions tirées des sciences naturelles et de la biologie en particulier, mais sans oublier qu'une société n'est point un organisme comme un autre, qu'elle est une combinaison d'individus de plus en plus conscients, ce qui suffit à lui assurer un mode de développement particulier ; un effort pour déterminer les conditions et les lois du progrès ; une étude des moyens qui peuvent conduire un peuple et l'humanité, non pas à un Eden (la perfection, si elle était possible, serait l'immobilité et la mort), mais à un état de civilisation supérieur et pouvant s'élever indéfiniment ; pour finir, un appel au travail et à la confiance ; car de part et d'autre la conception de la vie est toute déterministe, c'est-à-dire qu'à distance égale du fatalisme et du libre arbitre, qui mènent à l'inertie ou à l'action désordonnée, elle considère l'homme à la fois comme effet et cause, comme un être formé

sans doute par le passé et par le milieu qui l'environne, mais réagissant à son tour sur le monde et sur les autres hommes pour créer l'avenir.

Voilà quelques-uns des points les plus importants sur lesquels convergent les opinions de deux penseurs qui sont deux bons ouvriers de la sociologie positive ou du socialisme scientifique, ce qui pour eux est tout à fait synonyme.

En présence de deux ouvrages pareils, qui se chiffrent chacun par des centaines de pages, le rôle du critique, qui dispose de quelques lignes de feuilleton, est difficile et modeste, quoique utile. Il ne saurait les discuter pied à pied; c'est tout au plus s'il peut en donner un aperçu, en indiquer l'esprit, en signaler les parties les plus neuves ou les plus intéressantes, et c'est ce que je vais tâcher de faire.

*
* *

Le livre du docteur Pioger, que je cite le premier, parce qu'il est le premier en date, est la fin d'une série, l'achèvement d'un système. L'auteur s'est fixé pour tâche de montrer comment la loi de solidarité ou d'équilibration s'applique à l'évolution des sociétés ainsi qu'au monde physique et organique.

Il fait voir que le travail est l'agent qui socialise les éléments d'abord mal soudés dont une société est composée; qu'il produit entre eux des groupements de plus en plus variés et multiplie ainsi les liens des individus entre eux et avec le milieu où ils évoluent; qu'ainsi une solidarité croissante, imposée par la nécessité de s'unir pour

la lutte contre les obstacles et les dangers communs, est l'aboutissant naturel de ces rapports forcés.

L'attraction, qui rapproche et coordonne des êtres sensibles de même nature, ayant mêmes besoins et mêmes aptitudes, s'appelle la sociabilité. Le jour où elle devient consciente, elle prend le nom de moralité, et l'auteur, passant peut-être trop dédaigneusement par-dessus la tête des philosophes qui reconnaissent à l'homme des devoirs envers lui-même, identifie le bien moral et le bien social.

Il écrit : « Qu'on réfléchisse à ce que pourrait être une société composée uniquement d'individus incapables de dire la vérité, de s'aider, ne pensant qu'à s'entretuer, qu'à se voler, etc., etc., qu'on essaie même de se représenter une société d'égoïstes effrénés, comme nous en connaissons tous des exemples répugnants, et on comprendra tout de suite que nous ne faisons que traduire une des conditions vitales de la vie sociale en proclamant la moralité comme une loi de cette vie sociale. »

Cela admis, le philosophe se demande en quoi consiste le progrès et dans un chapitre serré, qui serait plus lumineux s'il était illustré de quelques exemples, il établit que deux choses le constituent : une sélection des individus s'épanouissant de plus en plus dans leur intégralité, et une organisation de l'ensemble de plus en plus solide, complexe et souple.

Partant de là, il constate dans le régime où nous vivons quantité d'institutions et de coutumes, survivances d'autrefois, qui entravent soit le développement individuel, soit la solidarité générale (choses au fond inséparables), et il regarde

le socialisme actuel, tel qu'on commence à le bien comprendre en France, comme l'éveil du sens social, prenant conscience de son but et des moyens propres à l'atteindre.

La seconde moitié du volume est consacrée à montrer en action les différentes forces que l'analyse a isolées ; à faire ce qu'en chimie on appelle la synthèse ; enfin à dégager les conséquences pratiques de cette savante et consciencieuse étude.

Je note seulement les deux principales : dans le domaine politique, une représentation fédérative des intérêts se substituant peu à peu à notre amorphe et grossière ébauche de suffrage universel et laissant une autonomie plus large aux individus et aux groupes ; dans le domaine économique, la propriété des fruits du travail demeurant attachée exclusivement à celui qui les a produits et revenant lors de sa mort à la collectivité.



L'ouvrage de Guillaume de Greef, plus volumineux, plus nourri de faits, plus soucieux de formules rigoureuses, malheureusement imprimé trop vite et réclamant une sévère révision typographique, est composé sur un plan tout autre.

La première partie est une revue historique et critique des croyances que les hommes ont eues aux différentes époques sur l'évolution de l'humanité ; elle nous fait assister à la genèse et aux variations des théories qu'ils se sont forgées à ce sujet : elle suit à travers toutes les civilisations la lente éclosion de l'idée du progrès et elle nous amène jusqu'au XIX^e siècle où les lois de ce pro-

grès deviennent un objet d'études vraiment scientifiques.

A remarquer dans cette longue exposition les pages où l'auteur, dégageant la pensée de Fourier des rêveries qui la dérobent aux yeux des observateurs superficiels, lui rend un hommage mérité (p. 188-195).

A relever encore (p. 284-290) le passage où il reproduit et approuve les additions et corrections que le socialisme français, par la plume de Malon et de ses amis, a apportées, ces dernières années, à la doctrine de Marx.

A regretter une petite lacune, dont la cause fort excusable est sans doute que l'auteur ne sait pas le russe. Je ne le sais pas plus que lui ; mais un hasard m'a mis sous les yeux, l'an dernier, la traduction manuscrite d'un remarquable travail que M. Mikhaïlowski a publié dans une revue de son pays sous ce titre : *Qu'est-ce que le progrès ?* C'est une réponse à certaines assertions exagérées ou hasardées de Spencer, et je me fais un plaisir de signaler à M. de Greef une œuvre originale où est mis en lumière le côté subjectif et individuel du sujet.

Dans la deuxième partie du volume, qui est la plus neuve, l'auteur nous présente les résultats de ses propres investigations. C'est sa contribution personnelle à l'édifice ébauché par ses prédécesseurs.

Il la formule en lois. Impossible de les énumérer toutes. Je me borne à indiquer la plus essentielle. Tous les phénomènes sociaux se divisent en classes naturelles que G. de Greef, en de précédents ouvrages, a soigneusement déterminées d'après leur complexité croissante ; ainsi à la base,

sont les phénomènes économiques ; viennent ensuite les phénomènes génésiques (famille, population, etc.), artistiques, scientifiques, moraux, juridiques, politiques. Tous ces phénomènes agissent et réagissent les uns sur les autres ; mais l'ordre de leur action est l'ordre même où ils sont ici rangés. Cela revient à dire que la vie économique, par exemple, modèle le reste de la vie sociale ; qu'elle exerce une influence très considérable sur la vie de famille, moindre sur l'art, moindre sur la science et ainsi de suite. L'ordre de réaction est précisément inverse. D'où se déduisent des conclusions importantes sur la façon dont il faut procéder pour améliorer et réformer une société.

Viennent à ce propos des questions graves. D'abord comment mesurer le degré de civilisation d'un peuple ? L'auteur rappelle, ce qu'on oublie trop souvent, qu'il faut d'abord étendre son enquête sur toutes les branches de l'activité humaine, faire « un inventaire général. » Puis en quoi consiste le progrès d'une société ? Et, suivant lui, c'est dans une complication de plus en plus grande avec une coordination de plus en plus parfaite.

Mais n'y a-t-il jamais de régressions ? Assurément il s'en produit. Parfois elles sont nécessaires pour un progrès nouveau ; tel moule doit être brisé pour permettre à l'organisme de continuer sa croissance. Mais souvent elles ne sont qu'apparentes. Et il y a ici un chapitre que je recommande, ou plutôt que je recommanderais à MM. Guyot et consorts, s'ils n'avaient pas leur siège fait d'avance et s'ils n'étaient trop heureux de pouvoir affirmer à la légère que le socialisme est un recul vers des formes abolies. Guillaume de

Greef démontre, avec un grand luxe de preuves, que la propriété collective, la législation directe, la suppression de la monnaie, telles que les socialistes travaillent à les organiser, seraient un formidable pas en avant, et non point un retour aussi impossible que ridicule aux institutions rudimentaires de l'humanité primitive.

*
* *

En ai-je dit assez, pour faire comprendre l'intérêt et la valeur des deux ouvrages dont je viens de parler ? Je le voudrais. A tous les esprits de bonne foi qui tiennent à ne pas se laisser payer de mots, à la jeunesse studieuse jalouse d'entendre autre chose que les redites de la science domestiquée, ils offrent une mine de pensées à méditer, à approfondir, à propager. Des livres comme ceux-là ressemblent à des lingots de métal précieux : trop gros pour circuler aisément, il faut souhaiter qu'ils se monnaient bien vite. Puissent les vérités qu'ils contiennent, comme des pièces d'or et d'argent, se mettre à courir de mains en mains, frappées à l'effigie de ceux qui les ont découvertes, mais roulant et brillant pour tout le monde.

Février 1895.



# III

Duc de Dino. — *Le pays du silence.*
Charles Gros. — *Sous l'Étoile.*
Hugues Lapaire. — *L'Annette.*

Vous savez comment on peut donner aux fleurs les couleurs les plus diverses. On plonge leur tige, qu'on a eu soin de fendre, dans des solutions chimiquement colorées ; la sève monte chargée de bleu, de jaune, de rouge et la corolle peut se revêtir ainsi de toutes les nuances de l'arc-en-ciel.

La poésie, cette fleur du génie humain, prend, elle aussi, les teintes du milieu où elle puise le suc et la vie. On l'a vue azurée comme un lac, verte et rose comme le printemps, noire comme une tenture de mort. Aujourd'hui elle a volontiers le rouge éclat des coquelicots et du drapeau populaire, ce qui laisse à penser que la société, dont elle est la resplendissante efflorescence, est étrangement imprégnée de socialisme. Symptôme significatif que je signale aux bonnes gens (s'il en est encore) qui croient ou voudraient croire que les socialistes sont quelques douzaines d'utopistes éparpillés par le monde !

*
* *

Il est frappant dans l'œuvre de trois poètes que je choisis à dessein très différents.

L'un est Maurice de Talleyrand-Périgord, duc de Dino. Il nous emmène *au Pays du Silence* (1), c'est-à-dire au désert. Il nous fait gravir avec lui le Sinaï. Nous voilà, semble-t-il, à mille lieues de la grande question contemporaine ! Ce fils des croisés doit être, pensez-vous, un pieux pèlerin. Belle occasion de pages mystiques, n'est-il pas vrai ? Eh bien, non ! Lisez et vous verrez combien vous êtes loin de compte.

Sans doute, vous avez une description à la fois éclatante et précise des contrées que traverse le voyageur. C'est un peintre qui emploie savamment toutes les ressources de l'art moderne pour rendre visibles les prestiges dont la lumière voile la nudité du grand tapis de sable roux.

Il semble que broyant sur d'exquises palettes
Tous les tons empruntés au cœur des violettes,
A l'âme des lis blancs, des bluets, des iris,
Aux sentiments des fleurs d'amour — les sensitives,
Comme nous, ici-bas en exil et captives —
Les doigts de quelque fée en ce tissu léger
Aient fondu toutes ces nuances fugitives
Pour parer ce squelette à la vie étranger.

Sans doute encore ce poète, qui emprunte aux Parnassiens leur style somptueux et leurs images

(1) Librairie de la *Nouvelle Revue*, Paris.

où il cristallise l'impression reçue, aura aussi des élans lyriques, des apostrophes lamartiniennes, des cris d'émotion. Il demandera, frappé de la caresse muette qui, chaque soir, descend des étoiles sur le sol aride :

O désert, serais-tu de la nuit amoureux ?

Le mirage, indispensable élément de toute excursion en Orient, lui paraît non plus une illusion de ses yeux, mais un rêve émané des choses elles-mêmes et prenant corps ; et il s'écrie :

O nature, as-tu donc ainsi que nous tes songes ?

Là encore la légende, cet autre mirage, flotte, comme une brume dorée, sur les imaginations, et entre deux silhouettes de chameliers croquées sur le vif, on est étonné de voir surgir le récit de quelque aventure merveilleuse du temps jadis. Le pays du silence est aussi le pays du miracle. Puis surviennent des attaques de brigands, des sauvetages périlleux sur le bord des précipices béants, des orages épiques où les rochers chancellent et croulent. C'est bien un poète qui voyage. Il agrandit et transfigure la réalité.

Mais nous voici au Sinaï. Va-t-il s'élever, ou, comme tant d'autres, se guinder à la hauteur des souvenirs qu'éveille la montagne miraculeuse ? Contraste imprévu ! L'auteur nous montre des moines ignorants, fripons et crasseux, grouillant comme une vermine sur les flancs du mont sa-

cré. De là-haut, sa pensée revole vers la France lontaine et, pris de colère contre

Celui qui burina ce crime,
Le code des Hébreux,

il envoie un salut à Voltaire et à Rousseau qu'on ne s'attendait pas à retrouver si près du buisson ardent où apparut Jéhovah.

Bien plus ! Un jeune moine, Xenta, qui joue sur le violon l'*Ave Maria* de Gounod, ouvre au voyageur les replis de son âme vierge et ce Xenta fait une profession de foi singulièrement hérétique. Arrière Moïse !

Jésus-Christ. plus profond, mystique idéaliste,
S'évadant brusquement de la tradition,
Osa par sa morale être un socialiste,
Et l'âme avait aussi sa révolution.

Arrière les prêtres !

A quoi bon un clergé disant : Tout est mystère,
Et qui veut enseigner ce qu'il n'explique pas?
A-t-on pour l'inconnu besoin d'un ministère ?
Pour l'incommensurable où donc est le compas !

Elargissons Dieu ! Purifions les cœurs ! Humanisons la gloire ! Que l'artiste passe avant le guerrier ! Car il a travaillé pour tous et, en dépit des frontières,

Il n'est qu'une patrie et c'est l'humanité !

Xenta, prenant l'accent d'un prophète, finit par prédire le triomphe prochain du socialisme :

Votre monde bourgeois râle ses agonies,
L'idée auguste germe au soleil du progrès.
Ton peuple poussera bientôt aux gémonies
Vos Prudhommes ventrus, bâtards des Turcarets.

Est-ce là pure fantaisie ? Il faut bien croire que Xenta exprime des idées chères à l'auteur, puisque le livre est dédié à Rochefort et que la préface se termine par cette déclaration solennelle : « Ma conviction profonde étant que le socialisme seul peut relever la France de l'état de désagrégation dans lequel je la vois se débattre, je n'hésite pas à mettre dans la bouche du héros de ce poème ce que je pense être la vérité. »

Un ouvrage n'étant pas nécessairement un chef-d'œuvre par cela seul qu'il est socialiste, je n'hésite pas, à mon tour, à dire que la verve du poète est parfois heurtée, capricieuse, encline aux inventions étranges ; mais il y a dans ce recueil assez de preuves et de promesses de talent pour qu'on puisse, pour qu'on doive appeler l'attention sur ce début brillant.

*
* *

Adieu le désert ! Nous sommes maintenant dans les plaines de la Champagne, dans les forêts de la vieille France, sur les côtes de la mer normande.

Charles Gros, dans un volume intitulé *Sous l'Etoile* (1), nous livre une série de poèmes où l'on

(1) Chez Vanier, Paris.

peut suivre la marche d'un esprit qui a longtemps cherché sa voie et qui paraît l'avoir trouvée. Il a demandé tour à tour son inspiration au passé, à la vie, à l'avenir.

Après tant d'autres, il a commencé par mettre à contribution le vieux Boccace ; il lui a emprunté non point des contes égrillards, mais des histoires tendres et mélancoliques. Peut-être n'était-il pas très nécessaire de rimer le récit dont Musset a tiré sa comédie de *Carmosine*. Peut-être y avait-il aussi un mince intérêt à retracer quelqu'un de ces miracles dont la benoîte vierge Marie a toujours été si prodigue depuis le moyen âge où elle sauvait, en le soutenant en l'air de ses blanches mains, un voleur qu'on venait de pendre, jusqu'au moment présent où elle guérit les malades et ressuscite les morts dans la piscine de Lourdes.

Je redoute la naïveté factice, et si je puis prendre plaisir à voir l'enfant Jésus apparaître dans la maison d'un brave Breton qui offre un repas à tous les gueux du pays, c'est que je reconnais là sous un symbole transparent l'esprit de charité qui est de tous les temps, tandis qu'ailleurs je sens l'absence d'une foi qui, en dépit des restaurateurs de religion pour le peuple, n'est plus guère de notre siècle.

L'auteur me pardonnera donc si je préfère à ces résurrections et même à de jolies imitations des poètes antiques les pièces où il a mis davantage de son âme. J'aime à l'entendre chanter ses amours en vers gracieux et délicats ; j'aime surtout à l'entendre remercier les grands arbres de l'aumône fraternelle qu'ils font aux miséreux avec leurs branches mortes et leurs feuilles sèches.

O forêt, plus humaine aux hommes que les hommes !
C'est ta gloire à mes yeux, c'est ta gloire en mon cœur,
Asile où doucement s'accalmit la douleur,
Nid discret aux amours, cher promenoir des rêves,
Chantante sous l'autan comme la houle aux grèves,
C'est ta gloire, ô forêt, grand luth éolien,
Moins d'inspirer des vers que de faire du bien.

Mais quel danger de s'apitoyer sur les pauvres gens ! On ne sait plus où s'arrêter. La pitié est une terrible ensorceleuse qui mène loin, et l'on en vient à s'écrier :

La grande douleur est celle des autres,
La grande douleur ! la grande douleur !

Et l'on aperçoit l'étoile de midi.

La connaissez-vous, cette étoile ? C'est elle que l'on voit briller au ciel, lorsqu'on descend en plein jour dans le sombre puits où s'engouffrent les mineurs. Les heureux de la terre, ceux qui vivent dessus, dans la joie, l'abondance et la clarté du soleil, ne se doutent même pas qu'elle les regarde de là-haut. Elle est quand même sur leur tête, cachée dans l'azur profond, et elle grandit, l'étoile des prolétaires :

Que la terre un peu tourne encore,
Et le soir d'un monde est venu,
Et sa pourpre sera l'aurore
De l'astre qu'ils ont méconnu.
Oh ! l'espérance triomphale !
Mes frères, elle aura son tour,
La grande étoile sociale
De la justice et de l'amour.

Ainsi, au bout d'un livre où l'auteur semble avoir mis sa coquetterie à montrer son talent sous les faces les plus diverses, c'est sur une vision de fraternité future que s'arrête sa pensée. Encore un généreux que le socialisme a conquis !

*
* *

Il n'est pas le dernier. Voici une œuvre de Hugues Lapaire, une idylle où les mœurs rudes et la langue semée de mots patois ont un fort goût de terroir ; une idylle réaliste et sensuelle à la Zola, quoiqu'elle se déroule dans un coin de province cher à George Sand.

L'*Annette*, l'héroïne du poème, est une robuste fille de ferme qui, au printemps, en la saison des foins, a aimé comme la rose a fleuri, docile à la nature, ignorante ou insouciante des entraves que la société peut mettre à l'amour libre. Pendant que l'année accomplit son cercle de travaux champêtres, l'enfant croît dans les flancs de la paysanne et, par un gris matin d'hiver, un garçon naît dans la chambre où elle agonise. Puis la mère, brisée de fatigue, a un rêve et alors (est-ce d'hier qu'elle se souvient ? est-ce demain qu'elle pressent ?), elle voit son gas, son pauvre gas sans avoir, qui grandit, souffre et prêche la révolte.

Il ne comprenait pas la misère des uns
Et les autres crevant d'orgie et d'opulence,
S'engraissant du labeur des paysans à jeûn...

Elle le voit à la tête d'une foule hurlante qui, au son du tocsin, se rue à l'assaut des châteaux

et fait pétiller la fusillade dans le silence des campagnes. Et l'idylle, comme une meule de blé qui flambe, s'achève sur cette rouge évocation des jacqueries d'antan.

Qui nous fera, pour un Premier Mai, ce recueil de poésies socialistes qu'Ajalbert demandait naguère dans sa chronique de la *Revue socialiste* ? La matière ne manque pas ; elle manquera de moins en moins. Et vraiment, je le dis aux ligues de vieux messieurs qui veulent arrêter le mouvement populaire avec la toile d'araignée de leurs formules usées : Quand on entend sonner si haut et si clair les fifres et les clairons, c'est que l'armée en marche est forte, pleine d'entrain, d'espoir, de jeunesse, prête à combattre et à bien faire.

Février 1895.

## IV

### Sully-Prudhomme. — *Le Bonheur.*

(Lemerre, éditeur)

### I

C'est une entreprise peu commune, dans notre époque fertile en œuvres de courte haleine, que ce poème largement déroulé en près de cinq mille vers, — et son apparition fut l'événement poétique d'un hiver.

Deux idées maîtresses paraissent avoir guidé le poète. L'une, maintes fois exprimée par lui, c'est que l'humanité, résumé d'un travail séculaire de la nature, fleur de la terre, qui, pour la faire grande, a sacrifié tant de races, œuvre la plus récente et la plus achevée de notre globe, doit justifier ce rang éminent et tout ce labeur du passé par un effort pénible et tenace vers le vrai et le juste. L'autre pourrait se résumer ainsi : Comment être heureux, tant qu'il existe des malheureux? Le poète, qui, dans sa dernière œuvre,

avait choisi pour Muse la Justice, a eu cette fois pour inspiratrice la Fraternité.

Les malheureux, il n'est point malaisé de les trouver autour de nous. Mais où sont-ils donc, ceux pour qui le bonheur est une réalité durable ? Le poète a désespéré sans doute de les rencontrer sur notre pauvre planète ; car il s'envole, et nous emporte avec lui dans un des innombrables mondes qui voguent dans l'espace.

Son héros, Faustus, se réveille de la mort dans cet astre innommé, et la première forme qui frappe son regard, c'est celle de Stella, sa bien-aimée, morte et ressuscitée comme lui. Ces deux enfants de la terre, désormais immortels et inséparables, n'ont plus qu'à savourer les délices d'une éternelle jeunesse et d'un éternel amour, au milieu d'un éternel printemps.

Stella guide son ami à travers le monde enchanté où elle est arrivée avant lui, et les sens du nouveau venu sont ravis tour à tour. Un coursier ailé le promène à travers des paysages de rêve. Des fleurs inconnues le charment par un parfum subtil, qui pénètre jusqu'au cœur et lui verse la langueur et l'extase. Des fruits d'une saveur exquise s'offrent d'eux-mêmes à sa bouche. Des êtres d'une beauté parfaite, vraies statues vivantes en qui s'est incarné l'idéal de toutes les races humaines, sont une fête pour ses yeux. Puis la voix de Stella, chant de rossignol ineffablement doux et serein, berce et endort en lui les derniers souvenirs de ses tristesses passées. En chantant, la bien-aimée s'est transfigurée, et, toujours semblable à elle-même, mais plus belle qu'il n'a jamais osé la rêver, elle tombe dans les bras de son époux enivré d'harmonie, d'amour et de bonheur.

Leur vie coule, dès lors, comme un ruisseau limpide entre deux rives fleuries. Mais, au sein même du plaisir, une inquiétude, qui est aussi une espérance, surgit dans l'âme de Faustus. Ne pourrait-il pénétrer enfin le grand mystère, déchiffrer l'énigme de l'univers ? Quelle tentation pour un penseur ! Et, s'arrachant aux joies sans cesse renaissantes de son hymen, il demande le secret qu'il cherche à tous les systèmes philosophiques de la terre, à toutes les sciences qu'ont cultivées les hommes. Vain effort ! Le voile qui couvre l'origine de la nature demeure impénétrable, et Faustus languirait altéré de vérité, si Pascal, hôte passager du même astre que lui, ne venait lui dire : « Homme, ne t'acharne pas à une tâche inégale. La Cause première de tout ce qui existe outrepasse la sphère où ton esprit est enfermé. Tout ce que tu peux connaître, c'est la loi unique qui préside au développement de la nébuleuse comme à celui d'une fleur ou d'une civilisation. »

Pascal lui révèle alors cette loi

... qui règle, universelle,
Même le vol du papillon,
Qui régit la matière, en sa moindre parcelle,
La force en sa moindre action.

Faustus rasséréné, résigné à l'impuissance de voir au-delà, retrouve dans les bras de Stella sa joie et sa tranquillité. Non, ce n'est pas encore la soif de l'inconnu qui peut suffire à troubler leur bonheur.

Que sera-ce donc ? Hélas ! A travers l'immensité roule un long cri de douleur, un gémissement

lointain qui est le chœur de l'humanité souffrante ; et cette vague de lamentations va, depuis bien longtemps, perdue dans le vide, sans éveiller sur sa route un seul écho, incomprise des astres qu'elle rencontre. Mais un soir que Faustus, du haut d'un sommet, contemple sa nouvelle patrie, voici que ces voix plaintives de la terre parviennent à son oreille ! Il les reconnaît, il tressaille, et, dès lors, adieu repos, insouciance, bonheur égoïste ! Faustus se sent ému d'une pitié profonde pour ces frères en détresse. S'il pouvait leur apprendre ce qu'il sait, leur porter, non plus l'espérance, mais la certitude que la lutte pour le bien est récompensée plus tard par un pas vers le bonheur parfait ? Il est pris de l'héroïque folie du sacrifice. Il veut redevenir homme et

Tendre sa part de ciel au pauvre genre humain.

Mais Stella ? Pourra-t-il la quitter ? Il hésite ; il craint de lui briser le cœur. Il lui avoue avec tremblement le mal dont il souffre. O joie douce et amère ! Stella est digne de lui, souffre comme lui de la souffrance des hommes, veut comme lui se dévouer à l'honneur d'abolir leur misère. La Mort, docile à leur vœu, arrive, et, sur ses vastes ailes, les remporte vers la terre, à travers les abîmes.

Au moment de les y déposer, elle s'arrête, et plane immobile. C'est que la terre n'est plus le séjour de l'homme. L'humanité est morte. Il ne reste plus d'elle que ses plaintes qui lui survivent, des villes submergées par la verdure : ce qu'elle a d'immortel voyage d'étoile en étoile.

En présence de ce globe où bêtes et plantes

fourmillent en pleine liberté, le couple bienheureux ne sait plus s'il doit rendre à la terre des maîtres, en recommençant l'humanité; il a peur de donner le jour à des descendants malheureux ou criminels : il se résout pourtant à faire naître de nouveaux hommes qui puissent, par la lutte, par l'effort, conquérir une plus haute place dans l'échelle des êtres.

Mais Faustus et Stella ne repeupleront pas la terre : il suffit qu'ils l'aient voulu. Aux yeux de l'Auteur des choses, leur dévouement projeté a la même valeur que s'il était accompli; et, d'un essort vertigineux, la Mort les porte au delà des mondes imparfaits jusqu'au vrai Ciel, où, radieux et triomphants, ils entrent en possession du bonheur suprême. La Charité les a sacrés hôtes de cet empire idéal auquel aspire tout ce qui vit.

## II

Un poème philosophique a deux grands écueils à éviter : il risque d'être trop poétique ou de l'être trop peu, de s'écarter trop des données de la science ou de s'y trop asservir.

Si décolorée que soit nécessairement une analyse, celle qui précède suffit à montrer que l'auteur du *Bonheur* n'est pas de ceux qui se traînent terre à terre. On ne saurait contester à sa conception d'être noble et puissamment originale. Depuis que Victor Hugo a disparu, aucun de nos poètes connus n'osait se lancer en plein ciel; la poésie

rasait le sol d'un vol timide ; mais, cette fois, elle a pris l'essor au plus profond de l'infini.

— Essor téméraire ! diront sans doute les esprits positifs. Fantaisie mystique que rien n'autorise ! De quel droit le poète nous représente-t-il ainsi le lendemain de la vie ?

De son droit de poète, peut-il répondre, — et cela suffit ! La science part du mystère et y aboutit. La philosophie ne parvient pas à soulever le voile impénétrable qui dérobe à nos regards l'origine et la fin des êtres. Elle s'arrête devant cette question : Pourquoi y a-t-il quelque chose ou quelqu'un ? Elle se borne à dire : C'est l'inconnu, c'est l'inconnaissable. Eh bien ! ce vaste champ refusé à notre certitude, il s'ouvre tout grand aux hypothèses, aux visions, aux rêveries, aux souhaits du poète. C'est son domaine propre ; c'est là qu'il peut, qu'il doit s'aventurer, hardi pionnier de l'avenir, bien loin en avant du prudent bataillon des hommes de science. A ceux-ci de chercher la solution rigoureuse des problèmes qui s'imposent à la pensée moderne. Lui, il se plaît à refaire une fois de plus, à l'usage de notre siècle, le roman de la vie future, à étaler devant nos yeux l'image séduisante d'un Paradis nouveau, musulman autant que chrétien, où l'âme et le corps, également satisfaits,

> Ont les plaisirs exquis, le bonheur tendre et fin,
> Tant rêvés sur la terre et savourés enfin.

S'il nous réconforte ou nous charme un instant en caressant son rêve, nous n'avons qu'à lui dire : Merci !

Quand Jean Reynaud, dans son fameux ouvrage *Terre et Ciel*, prétendit établir, comme un dogme, que nos âmes, après la mort, voyagent en se perfectionnant de planète en planète, on eut raison de lui demander ses preuves, de les discuter, de les critiquer. Mais ôter au poète son droit à la fiction, ce serait vraiment lui couper les ailes. Qu'il plonge donc hardiment, en dépit des fanatiques d'un étroit réalisme, dans l'insondable obscurité de la destinée humaine ! Qu'il nous fasse penser à Platon, à Dante, au Faust de Gœthe ! Ce n'est pas nous qui lui reprocherons de s'envoler trop haut dans les régions bleues, d'être enfin trop poète. Nous voudrions qu'il l'eût été davantage encore et que personne ne pût lui reprocher d'avoir sacrifié la poésie à la science.

## III

Le métier de critique a de cruelles exigences. Il vous faut parler d'une œuvre nouvelle, et il se trouve qu'elle est de votre poète préféré. Vous admirez l'auteur, vous aimez l'homme. Vous lui êtes reconnaissant de ses vers et de leur charme pénétrant, de son accueil amical et de ses bons conseils. Vous voudriez n'avoir qu'à dire toute votre estime et toute votre affection pour lui. Vous êtes presque honteux de vous ériger en juge d'un maître dont vous seriez heureux d'être le disciple. Vous songez à Gros-Jean qui voulait en remontrer à son curé. S'il vous vient à l'esprit une réserve,

un regret, vous vous défiez de votre jugement ; vous hésitez à l'exprimer ; il vous semble que vous allez rendre le mal pour le bien ; vous en souffrez d'avance, et pourtant il vous faut parler, et dire ce que vous pensez, sous peine de manquer à votre devoir d'écrivain. Heureux quand vous êtes sûr de vous adresser à un homme assez modeste et assez fier en même temps pour préférer à des louanges banales l'hommage viril d'une critique sincère !

C'est parce que je sais à M. Sully-Prudhomme l'âme assez haute pour mettre l'amour de la vérité au-dessus de toute considération d'amour-propre, que je me permettrai de lui dire :

« Maître, honneur à vous qui portez si vaillamment le drapeau de la haute poésie, de celle qui veut être, suivant l'expression de Lamartine, *de la raison chantée !* On est heureux de retrouver en votre poème le dédain du commun, l'horreur du *déjà dit*, une pensée toujours délicate ou profonde, et cette implacable conscience d'artiste qui se contente si difficilement. On aime à vous voir tenter une fois de plus d'unir

Le laurier du poète à la palme du juste.

On vous écoute avec joie prêcher à l'humanité cette sorte de pessimisme consolant qui vous est propre, soutenir cette doctrine miséricordieuse où votre cœur a conduit votre esprit, enseigner que la pitié et le sacrifice sont des conditions nécessaires pour atteindre au bonheur. Puissent les heureux éphémères de ce monde prendre leur part dans la leçon que donnent vos deux héros !

» Votre œuvre restera pour témoigner des aspi-

rations qu'une âme noble pouvait avoir sur la fin de notre siècle, et, parmi les hommes de l'avenir, ceux même qui ne seront pas philosophes reliront avec admiration le poète qui a si harmonieusement chanté la musique et si puissamment évoqué le tragique tableau de la terre veuve de l'homme.

» Oserai-je cependant vous soumettre quelques doutes, vous poser quelques questions ?

» Les vers où vous passez la revue funèbre des systèmes de philosophie, où vous suivez pas à pas les progrès de la science, sont à coup sûr pleins de choses et merveilleux de précision. Vous avez accompli là une série de tours de force et d'adresse. Vous avez condensé en quarante pages toute l'histoire de l'esprit humain. Mais (je ne sais comment dire) ne semble-t-il pas que la pensée, trop à l'étroit, fasse parfois craquer le moule où elle est enfermée ? Je ne suis certes pas de ceux qui opposent l'une à l'autre, comme deux ennemies irréconciliables, la poésie et la science. Mais ne pourrait-on pas prétendre qu'il faut beaucoup de chaleur et de mouvement pour transformer la science en poésie ; qu'une série de vers, rivalisant d'exactitude avec la prose, ne peut guère entraîner le lecteur sans le secours de la passion qui anime tout ?

» Or, vous faites profession, je le sais, d'éviter ce que vous appelez la *poésie oratoire*, et c'est là ce qui m'inquiète. Ne vous défiez-vous point par trop de ce souffle oratoire qui est une force, qui imprime aux idées un élan rapide, et donne l'apparence de la vie aux mots glacés sur le papier ? N'y aurait-il pas chez vous un ressouvenir de l'antipathie que la passion inspirait à l'école parnassienne ? Vous avez jadis appris d'elle à être délicat jusqu'au raffinement sur le choix des termes et des

rimes. J'ai entendu votre ami, M. José de Hérédia, vous féliciter (et je le crois sur parole) de n'avoir pas employé deux fois la même rime dans les cinq mille vers du *Bonheur*. C'est un tour de force ajouté aux autres. Mais le soin des petites choses ne risque-t-il pas parfois de nuire à l'émotion ? Ce qui convient à une courte pièce, à un sonnet, est-il aussi bien à sa place dans un long poème ? Ce soin méticuleux du détail ne vous aurait-il pas empêché de vous laisser aller à votre verve ? Or, je ne sais si je me trompe, et je le voudrais ; mais je crains que la plupart des lecteurs français ne préfèrent, dans un poème, la vivacité de l'allure, dût l'auteur broncher çà et là, à une marche plus sûre et plus lente, qui ne fouette pas le sang, et paraît parfois pénible à force d'être mesurée et calculée.

» Je voudrais, maître, vous prier de réfléchir encore à un parti pris dont peut-être vous avez été victime en quelques endroits. Et maintenant pardonnez-moi de vous avoir dit avec une hardiesse si franche toute ma pensée. — Toute ? Non pas ! car il me reste à vous redire ma profonde sympathie pour votre esprit, mon respect pour la noblesse de votre inspiration, mon admiration pour tant de vers forts ou suaves, mes souhaits enfin pour le succès d'une œuvre qui sera toujours une source de réflexions pour les penseurs et de jouissances pour les délicats. »

*Le Semeur*, Février 1888.

## V

A. DORCHAIN. — *Conte d'Avril.* — *Vers la lumière.*

(Lemerre, éditeur.)

Un pays de rêve où fleurissent à la fois les lilas, les orangers, les jasmins, l'amour ardent et pur, les sentiments nobles et fiers. Un air tiède où flottent des rubans et des chansons, des murmures de violons, des chants d'oiseaux, des bruits de baisers, des parfums de roses et de femmes, des soupirs de la brise et du cœur, une griserie douce et capiteuse. Des êtres jeunes, beaux, charmants, dont les noms et les voix sonnent harmonieusement, dont les aventures amènent tour à tour le sourire aux lèvres et les larmes au bord des yeux.

Un frère et sa sœur jumelle, habillés de même, pris l'un pour l'autre, séparés, perdus, retrouvés. De tendres quiproquos. D'amusantes méprises. Une veine comique serpentant à travers une fraîche idylle, comme un ruisselet babillard parmi les herbes vertes. Des épées qui n'effleurent que les épidermes. Une mer bleue qui rend fidèlement ceux qu'elle a engloutis. A la fin chacun et chacune ayant ce qu'ils souhaitent, comme il

convient dans ce monde enchanté. Sur cette histoire tissée d'or et de soie des vers gracieux, pimpants, aériens, qui voltigent

Comme un parfum léger sur l'aubépine en fleur.

Bref, le songe d'une nuit de printemps, qui vous emporte sur les ailes de la fantaisie loin, bien loin de la vie de tous les jours. Une pièce toute poétique, ébauchée par la molle Italie, embellie par le génie de Shakespeare, affinée par l'esprit français, une pièce dont le titre seul, *Conte d'Avril*,

Est comme une musique et semble une caresse :

Tel est le régal dramatique que la Société de Zofingue, une société d'étudiants, n'a pas craint d'offrir au public.

L'entreprise était hardie. Pensez donc ! Faire jouer le rôle d'une fille habillée en garçon par un garçon travesti en fille ! Organiser en même temps une troupe et un orchestre, rendre sans secours étranger la poésie si fine de M. Dorchain et la musique si nuancée de M. Widor ! Mais quoi ! Les étudiants sont braves et ils comprennent que, s'ils peuvent se permettre de dérober quelques moments à leurs études, ce n'est point pour se tailler un succès facile avec quelque grosse bouffonnerie ; qu'il y a pour eux plus d'honneur et de profit à braver les difficultés et les périls d'une œuvre vraiment littéraire et artistique. Acteurs et actrices étaient jeunes, prin-

taniers comme la pièce : ils ont réussi, et c'était justice.

Mais il ne faut pas que les interprètes fassent oublier l'auteur. M. Dorchain est un poète encore jeune et qui n'est que poète, chose rare ! Heureux au théâtre dès ses débuts, il a séduit également les lecteurs. Il les a conquis dès son premier recueil de vers : *La jeunesse pensive*. Et le voici qui publie un second volume intitulé : *Vers la lumière*. Bonne occasion pour définir son talent !

Il s'y montre un Parnassien attendri ; un amant des formes irréprochables, mais aussi un sensitif qui frémit au choc des moindres émotions ; un délicat qui se rattache par l'imagination à Shakespeare, mais par le cœur à Virgile, à Racine, à Sully-Prudhomme ; un ciseleur de sonnets précieusement ouvrés, mais de sonnets où s'enchâsse et vit un sentiment triste ou gai, comme un scarabée couleur bronze ou azur dans le calice d'une rose ; un orfèvre qui pleure parfois, mais qui sait tailler une larme cristallisée à la façon d'un diamant ; un artiste d'une grâce féminine, mais qui est homme et qui a de viriles pensées ; qui aime, mais qui, reconciliant en lui l'idéal et le réel, l'amour et le désir, donne à la passion chaste une expression franche et saine ; qui voit le mal, mais écarte l'ironie stérile, les lâches découragements et croit à l'aurore, au bonheur, à l'avenir ; qui souffre de la souffrance d'autrui et ne tient point l'univers

Pour un spectacle offert à son indifférence,

mais qui crie au poëte : Sois bon ! sois généreux !

Respecte ton art et ton talent ! Mène le peuple au bien par le beau !

> Car c'est là ta noblesse et ta gloire assurée
> De servir par tes chants à la marche sacrée
> De ce monde en travail qui se cherche et se crée.

M. Dorchain ne se pique pas de beaucoup produire. Il se dit sans doute à lui-même ce qu'il conseille à son frère en poésie, Jean Lahor :

> Fais ton œuvre d'or pur, et non vaste et d'argile.

C'est une âme discrète, qui n'ose point s'adresser aux foules et ne se sent ni la force ni l'envie

> D'être la voix qui parle au siècle finissant.

Il se borne à mériter l'estime et la sympathie d'une élite. On ne peut guère le lire, sans entendre chanter dans sa mémoire ce vers qui semble fait pour lui :

> Du moment qu'on l'écoute, on lui devient ami.

En vérité, parmi l'avant-dernière génération de nos poètes, on ne saurait recommander d'ami plus aimable, de compagnon plus gentil et de guide plus sûr à la jeunesse lettrée de France et même d'ailleurs.

*Gazette de Lausanne*, Février 1894.



## VI

### Henry Bérenger. — *L'aristocratie intellectuelle.*

(Armand Colin et Cie, Paris.)

Je commence cet article avec quelque embarras. L'auteur m'a fait l'honneur de me citer à deux reprises avec sympathie comme représentant d'une doctrine que je ne suis pas seul heureusement à représenter. Comment le louer sans être suspect de faire un utile commerce d'éloges ? Comment le critiquer sans paraître coupable d'ingratitude ? Il faut oublier ici nos petites personnalités, car il s'agit d'idées graves qui les dominent de bien haut. Il faut se souvenir seulement de cette devise qu'on retrouve toujours sur le cachet de Sainte-Beuve et assez souvent dans ses écrits : *Truth* (Vérité).

Que M. Bérenger soit avant tout félicité des préoccupations sérieuses et élevées qui hantent sa pensée ! A l'âge où d'autres ne songent qu'à jouir de la vie, il s'efforce d'en pénétrer l'énigme ; il regarde en face les grands problèmes qui se posent à la génération montante ; il essaie de les résoudre à sa façon.

Son ouvrage ne contient pas seulement de bonnes intentions : l'enfer de la littérature en est pavé comme l'autre. Voulant se rendre compte de ce qu'est la société actuelle et de ce que doit être la société future, il venge résolument la Science et la Démocratie, ces deux grandes forces du monde moderne, des reproches ridicules qu'on ne leur épargne pas. Aux amateurs d'antinomies irréductibles, il montre combien est superficielle l'opposition que tant de gens établissent entre la recherche du beau et celle du vrai, entre le génie et la critique, entre la démocratie et l'aristocratie ! C'est quelque chose de savoir ainsi résister à la tentation des antithèses faciles.

Sagement conciliateur, M. Bérenger sait aussi qu'en tout grand artiste, écho sonore et grossissant de son époque, il convient de considérer l'élément social et l'élément individuel. Il écrit : « Les hommes de génie écoutent les millions de petites âmes qui parlent autour d'eux ; ils les associent à leur grande âme ; ils parlent à leur tour, et leur voix traverse les silences de l'histoire. Mais dans cette voix nous entendons encore les petites voix qui se sont tues, et l'émotion nous serre au cœur comme si d'innombrables frères ressuscitaient dans cet appel et que nous les entendions vivre, devant nous, avec nous... »

Il serait aisé de citer plusieurs pages du même genre, solidement pensées et nettement écrites ; et, quand l'écrivain parle d'art, on reconnaît en lui un poète et le romancier-philosophe qu'il a commencé par être.

Malheureusement M. Bérenger n'a pas toujours cette netteté. Sur bien des points il apparaît hésitant, tiraillé entre des influences contradictoires ;

sa conception propre des choses n'est pas dégagée autant qu'il le faudrait de ses lectures, de ses souvenirs et de ses camaraderies d'école. Son âme semble en proie à une crise qui n'est pas finie. Il est vrai qu'il intéresse précisément par l'effort qu'il fait pour sortir de cet état d'incertitude et d'angoisse.

*
* *

Son livre se compose, par suite, de deux parties distinctes. L'une, tout historique, est un tableau de ce tournant du siècle, où vers 1885 environ, suivant la loi du rythme qui gouverne l'évolution humaine comme le mouvement de l'Océan, la tendance réaliste qui régnait en France depuis 1850 fut vaincue et provisoirement remplacée par la tendance contraire. L'autre, toute personnelle, est la proposition d'un moyen pour résoudre la crise qui trouble aujourd'hui les individus et la société.

Sur l'ensemble de la première, sur les causes qui ont amené la renaissance de l'idéalisme, j'ai d'autant moins d'objections à faire que l'auteur y reprend, sans y songer, des idées développées par moi dans une longue étude sur le naturalisme contemporain, qui parut en avril 1884 dans la *Nouvelle Revue* (1). Je suis heureux de voir adoptées et propagées par lui des opinions qui, en ce temps-là, ne couraient pas les rues et m'engagèrent dans une discussion courtoise avec M. Zola, étonné et

(1) Voir mes *Etudes sur la France contemporaine*. (Savine, éditeur).

scandalisé qu'on pût annoncer la floraison prochaine d'un nouvel idéal. Reprocherai-je à M. Bérenger une réminiscence qui me flatte ? J'aime mieux l'en remercier.

Je voudrais seulement, puisqu'il entend faire de l'histoire, qu'il prît garde à certaines légendes habilement accréditées. Vous souvient-il d'un article où M. de Vogüé baptisa quelques écrivains, bien pensants selon lui, du nom quelque peu ridicule de *cigognes de l'idéalisme ?* Désireux de détourner et d'accaparer au profit de l'Eglise un mouvement général des esprits, qui déborde singulièrement ces étroites limites et se fait sentir dans tous les domaines, il eut soin de passer sous silence ceux qui prêchaient le retour à un idéal tout humain, né de la réalité même, n'ayant rien de mystique ni de surnaturel. Il cita en revanche parmi les précurseurs de ce réveil idéaliste des hommes qui n'avaient été que des suiveurs. Ce fut comme si l'on eût transformé les ralliés en initiateurs de la République.

Pourquoi M. Bérenger, qui n'a pas les mêmes raisons d'être partial, commet-il des omissions et des erreurs semblables ? Je vois, par exemple, indiqués parmi les ouvrages qui préparèrent cette évolution des âmes, « les premiers romans de M. Rod. » M. Rod apprendra avec plaisir peut-être, mais avec étonnement, j'en suis sûr, que ses premiers romans furent idéalistes Le fait est qu'il fut à ses débuts, durant plusieurs années, un acharné champion du naturalisme triomphant. Il écrivait en 1879 à quelqu'un que je connais fort bien et qui lui prédisait la réaction imminente contre les tenants du réalisme outré : « Parmi les jeunes littérateurs, c'est-à-dire parmi les généra-



tions de l'avenir, je ne connais pas un seul talent qui nous soit opposé. Ceux mêmes qui ne sont pas avec nous ne sont pas contre nous. » En 1888, il écrivait à la même personne : « Depuis ce temps-là, mes opinions se sont bien rapprochées des vôtres. J'étais un enthousiaste et vous étiez un critique, et c'est vous qui voyiez juste. »

Que M. Rod ait changé de convictions littéraires du tout au tout, c'est son affaire, et je ne m'en indigne ni ne m'en étonne, grands dieux ! non. Mais que M. Bérenger mette en vedette les ouvriers de la onzième heure en laissant dans l'ombre ceux de la première, c'est cela qui ne me paraît pas juste.

Il fera bien de revoir les faits et les dates de son étude historique, s'il veut, comme je n'en doute pas, rendre à chacun ce qui lui appartient.

*
* *

Mais j'ai hâte d'arriver à ce qui est, d'après lui, la solution de la crise actuelle. Cela peut se résumer en ces termes :

— Il faut une aristocratie intellectuelle, qui soit en même temps une aristocratie morale, pour élever, honorer, couronner, diriger la démocratie.

C'est un privilège charmant de la jeunesse de découvrir avec ravissement de vieilles choses qui sont vraiment neuves pour elle. Elle a des joies de Christophe Colomb devant ce qu'elle croit inventer. C'est ainsi que M. Bérenger nous déclare

(p. 56) qu'il va réparer les insuffisances du socialisme intégral par une philosophie qui est la sève de son livre.

Disons merci et examinons. — Déblayons d'abord le terrain de certaines affirmations, dont j'ose appeler de l'auteur distrait à l'auteur plus attentif. Il prête quelque part (p. 206) au communisme et à l'anarchie « la prétention de se combattre et de s'exclure ». Voilà qui surprendra fort les Kropotkine, les Jean Grave, les Elisée Reclus dont la doctrine est précisément le *communisme anarchique*.

M. Bérenger n'a pas le pied très sûr, quand il s'aventure sur le terrain de théories sociales. Ainsi encore il voit des abîmes entre les socialismes des divers pays, alors que la presque identité de leurs programmes est un fait acquis. Ou bien il pose le problème de deux façons contradictoires : il demande en un endroit (p. 228) qui, du socialisme ou de l'aristocratie, l'emportera définitivement, comme si c'étaient deux choses inconciliables; puis il écrit ailleurs (p. 255) : « Aussi longtemps que le socialisme n'aura pas reconnu à l'aristocratie intellectuelle sa place, il restera suspect aux sages et dangereux au peuple » ; ce qui laisse à supposer que les deux choses inconciliables peuvent et doivent être conciliées.

C'est probablement cette dernière pensée qui est celle de l'auteur. Mais est-il vrai que les socialistes ne l'aient point comprise et exprimée ?

Si nous considérons les deux principales écoles qui se partagent les esprits en France, il y a belle lurette que les marxistes ont assigné un grand rôle dans l'émancipation des travailleurs à ce qu'ils appellent le prolétariat intellectuel, c'est-à-

dire à une élite plus riche de savoir que d'écus. Quant aux opinions de Malon, aux nôtres, sur ce même sujet, voici, dans la *Revue socialiste* du 15 mai 1894, un fragment de notre programme : « Essentiellement *démocratique*, puisqu'il veut que le point de départ et les moyens de s'instruire soient les mêmes pour tous les enfants, notre socialisme fait sa juste part à la seule *aristocratie* respectable, à l'*aristocratie de mérite*, puisqu'il veut que la moralité, le travail, l'intelligence soient les seuls titres valables dans le partage des différentes fonctions sociales... » Cette idée est même largement développée dans les paragraphes suivants. On ne saurait donc accorder à M. Bérenger l'honneur d'avoir mis en lumière un principe méconnu.

Sans doute nous différons avec lui sur l'application du principe. Nous n'admettons point que la fonction des esprits d'élite soit de chercher une conciliation impossible entre la science et la foi. Nous nous refusons à contresigner ce vœu chimérique : « Tous les hommes et toutes les femmes s'inclineront-ils un jour devant les mêmes symboles de l'Homme-Dieu ? Que l'Eglise exauce le vœu du siècle, qu'elle fasse la paix véritable (?), et le siècle ne reniera plus l'Eglise ! »

Nous voulons bien que les Universités régénérées et affranchies deviennent, ce qu'elles auraient dû être toujours, des pépinières de penseurs indépendants ; mais nous ne voulons pas une aristocratie de mandarins ; nous reprochons à l'auteur d'avoir négligé les cerveaux de premier ordre que peut former la vie pratique, et surtout de n'avoir rien dit des réformes économiques nécessaires pour que l'instruction supérieure soit accessible à toutes les intelligences capables d'en profiter, et non

plus seulement aux privilégiés de la fortune.

Nous ne pensons pas que l'armée, utile instrument de défense nationale, soit un bon outil de perfectionnement social, et nous lisons avec quelque défiance (page 223) cette phrase étrange sur une aristocratie « répressive, et non oppressive, dont les bras sont armés par la foudre, mais conduits par la bonté. »

Nous trouvons la grosse question de la répartition des richesses bien hardiment tranchée par cette sentence : « Il y aura toujours des riches et des pauvres. » L'auteur nous paraît par trop modeste pour l'aristocratie intellectuelle, quand il lui assigne la fonction d'inspirer aux riches le désir « de favoriser autour d'eux le bien-être et la beauté », c'est-à-dire de faire l'aumône et de protéger les lettres et les arts. Nous considérons même comme une sorte de blasphème contre l'esprit cet aphorisme résolument asséné : « Les grandes fortunes sont aussi nécessaires que les grandes pensées ». Non pas que nous contestions la nécessité de gros capitaux pour exécuter une entreprise grandiose ; mais il ne nous semble pas nécessaire qu'ils sortent d'une caisse privée, M. Tout le monde devant et pouvant être infiniment plus riche que personne.

*
* *

Nous regrettons d'avoir tant de réserves à faire sur l'ouvrage de M. Bérenger. Mais, aussi convaincus que lui que la bonne organisation de la

démocratie doit mettre toute aristocratie personnelle en état de se dégager et de s'épanouir, nous lui en voulons d'avoir rétréci et compromis par des timidités et des hésitations nombreuses la cause qu'il défend.

Nous rendons justice à sa bonne foi, à sa volonté de bien faire, à son talent d'exposition ; nous ne pouvons lui cacher l'impression trouble et ambiguë que laisse un ouvrage où l'on sent trop que l'auteur s'est modifié à mesure qu'il écrivait. Nous espérons qu'il se modifiera encore et nous l'attendons à une œuvre plus mûrie, plus harmonieuse, plus d'accord avec elle-même.

Mars 1895.



## VII

ALPHONSE DAUDET. — *La petite paroisse.*

(Lemerre, éditeur, Paris.)

Nous nageons dans la bonté. En vérité, je vous le dis, nous sommes évangéliques, angéliques, archangéliques. Nous devenons de grands saints, dans les livres du moins. C'est à croire que nous retournons à cette fin du siècle dernier où les âmes sensibles faillirent noyer la France sous un déluge de larmes. La pitié russe, cela nous semblait fort beau, voici quelques années. Mais la pitié française, c'est bien autre chose ! Nos romanciers sont pris d'une ardente émulation et ils veulent tenir la tête dans cette course au clocher de la littérature compatissante aux faiblesses humaines.

Cette fois, c'est Alphonse Daudet qui nous apparaît sous l'habit d'un Révérend Père de la Miséricorde. Aux époux trompés il ne crie plus, comme l'autre : Tue-la ! — mais : Reprends-la, aime-la, bénis-la ! Qu'importe qu'Elle se soit absentée cinq ou six mois avec un autre ; qu'Elle ait eu le temps de lui donner un enfant ? Cela n'empêche pas de

faire ensuite bon ménage. Au contraire. Le vrai patron des maris n'est point Othello, mais saint Joseph.

C'est à peu près ce qui fut prêché naguère au Temple de la Comédie-Française par Frère Jules Lemaître, dans l'homélie agréablement épicée qu'il a intitulée : *Le Pardon*. Il alla même jusqu'à insinuer que la meilleure condition du bonheur pourrait être l'infidélité mutuelle et presque obligatoire, ce que des esprits mal faits trouvèrent excessif. Frère Lemaître se ressent d'avoir fréquenté ces abbés à petit collet qui pullulaient au XVIII[e] siècle et qui étaient en ces matières d'amour tout aussi indulgents qu'experts.

Frère Louis Descaves aussi, la providence des aveugles, exalte dans son récent roman : *Les Emmurés*, l'abnégation de l'homme qui rouvre ses bras à sa femme, quand elle lui rapporte dans ses flancs un enfant dont il n'est pas le père. L'amnistie est à la mode cette année.

Et afin que vous ne preniez pas cette orgie de pitié pour une nouveauté moscovite ou scandinave, rappelez-vous, dans la *Marie Tudor* de Victor Hugo, cette tirade de Gilbert, l'homme du peuple sublime ; il a été trahi par sa fiancée qui lui revient après : « Oh ! oui, je te pardonne bien tout, mon enfant bien-aimée. Le fond de l'amour, c'est l'indulgence, c'est le pardon. Jane, la jalousie et le désespoir ont brûlé les larmes dans mes yeux ; mais je te pardonne, *mais je te remercie...* » Il n'y a pas de quoi, a-t-on envie de lui dire. En tout cas, il est malaisé de pousser plus loin l'héroïsme de l'oubli.

Malgré tant d'éloquents prédicateurs, je ne suis pas sûr qu'après la faute constatée et devenue pu-

blique la solution la plus digne, la plus propre, et peut-être la moins fertile en chagrins pour les deux époux, ne soit point la rupture franche et nette du lien conjugal. Je crains que la jalousie, ce parasite de l'amour passionné, n'y tienne par des racines si profondes qu'on ne puisse pas tuer l'une sans tuer l'autre. Et quoique Daudet semble ici d'un avis contraire, il a retardé le pardon du mari par tant et tant de difficultés, il l'a justifié par un concours si rare de circonstances que l'on est tenté de voir là une exception, vous savez, la fameuse exception qui confirme la règle.

Il y faut d'abord un miracle ; et c'est la *Petite paroisse* qui va l'accomplir. C'est une chapelle qu'on nomme dans le pays, sauf le respect que je vous dois, « la paroisse du bon cocu ». Au temps où l'on plaisantait en France, un plaisant n'eût pas manqué de dire : Pourquoi pas la grande paroisse, alors ? Il aurait eu tort : elle est petite à cause de l'adjectif et point du substantif : car c'est l'église du pardon. Elle a été érigée en l'honneur de sa femme repentante par un Sganarelle débonnaire qui, mêlant aimablement la dévotion et la réclame, a fait peindre sur les murs en lettres gigantesques l'inscription suivante : *Napoléon Mérivet, chevalier de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, a bâti cette église en mémoire de son épouse Irène.*

Toujours est-il que par une vertu secrète cette chapelle a le don de transformer les gens qui en franchissent le seuil. La belle-mère la plus revêche, après y être restée un quart d'heure seulement, en sort douce comme un agneau. Il y a du symbole là-dedans, dirait M. Sarcey.

Mais, j'y pense, si je vous contais rapidement l'histoire ! Un fils de notaire, aussi barbu que ti-

mide, épouse une enfant trouvée qu'il a prise au couvent prochain des Ursulines. La jeune femme s'ennuie et on le comprend ; elle a des instincts bohêmes, fruit de quelque mystérieuse hérédité, et on lui supprime le classique voyage de noces, voire les excursions à Paris qui n'est pourtant qu'à quinze lieues et où on la mène une fois seulement en huit ans. A la maison, une belle-mère tyran, qui gouverne son fils et le ménage, compte les fruits de son jardin, sonne impitoyablement le couvre-feu à dix heures du soir. Le premier amoureux venu sera le bienvenu. C'est un collégien précoce qui n'a que dix-huit ans, mais qui est prince. Un beau matin, elle s'enfuit avec lui pour faire le tour du monde sur un yacht de plaisance. Le malheur est qu'elle a le mal de mer, ce qui la dépoétise. L'amant est las bientôt de sa maîtresse ; il la quitte et la pauvre abandonnée s'en va au fond de la Bretagne pleurer ses illusions et attendre la naissance d'un enfant.

Que fait pendant ce temps le mari ? Il souffre, il gémit, il rêve de se venger. Il envoie au petit prince des provocations qui n'arrivent jamais à leur adresse : on a fait disparaître le gamin en l'envoyant au régiment. La belle-mère a essayé de guérir son fils en lui trouvant une autre femme. Peine perdue ! Désespérée, elle entre à « la petite paroisse » et la voilà qui s'attendrit tout à coup. « Ne ris pas, dit-elle à son fils, l'effet a été miraculeux. J'étais une autre femme en sortant de là, avec une façon de voir et de sentir toute différente, toute nouvelle. Pourquoi ? Je n'en sais rien. »

Moi non plus. Mais n'importe ! Elle a fait le mal, elle le réparera. Elle se met en quête de sa bru. Par un hasard providentiel (que de miracles,

Seigneur !), elle la retrouve au moment où celle-ci se tire un coup de revolver. Elle la soigne, la sauve, la ramène. Le mari lui a pardonné dans son cœur. Il aime encore sa femme et sa femme l'aime comme elle ne l'a jamais aimé. Vous croyez le roman fini : c'est ici que commence la partie la plus intéressante et la plus neuve.

Qu'il est donc difficile à mettre en pratique, ce pardon théoriquement accordé ! La transfiguration de la belle-mère, le caractère bonasse du mari, la tentative de suicide de la femme, l'enfant mort-né, ce qui anéantit la preuve vivante de la faute, voilà bien des conditions favorables ! Ce n'est pas assez.

Reste le souvenir. Reste la jalousie de la chair. Les deux époux, en s'abordant, ne trouvent que des paroles froides et gênées. Ils ont beau faire : un tiers invisible est toujours entre eux, si bien que le mari, afin de se dérober à ce fantôme odieux, s'en va pour plusieurs mois en Algérie. Le temps, le grand pacificateur, achèvera, pense-t-il, de lui rendre le calme vainement cherché.

Ce n'est pas encore assez, il faut que *l'autre* disparaisse. Il est revenu dans le pays, où il fait la cour à la belle-fille d'un garde-chasse. Soudain, l'on retrouve dans la forêt son cadavre défiguré : il a été assassiné. Cette fois, on pourrait croire que tout est terminé. Pas encore !

L'auteur, au risque de traîner les choses en longueur, a voulu quelque chose de plus pour effacer les dernières traces de la jalousie. Le mari (voyez la mauvaise chance !) est arrivé de voyage le jour même où l'on découvre le cadavre. Il croit, d'après certains indices, que sa femme est l'auteur du meurtre ; la femme croit que c'est son mari.

La justice, toujours perspicace, a la même opinion ; le mari innocent se laisse accuser par dévouement, et le roman tournerait tout à fait au roman-feuilleton, au mélodrame judiciaire, si le garde-chasse, coupable du meurtre, ne venait se dénoncer et tout éclaircir. Les deux époux peuvent alors tomber aux bras l'un de l'autre : la vie à deux, la confiance, l'amour sont redevenus possibles. Mais vous voyez combien il a fallu de miracles et de la Providence et du hasard. Et encore la guérison du jaloux n'est-elle pas certaine !

Je ne vous dirai pas maintenant que ce roman trop machiné est un chef-d'œuvre. Ah ! que je serais heureux de pouvoir le dire, de pouvoir ainsi payer en partie à l'auteur du *Nabab*, des *Rois en exil*, de *Numa Roumestan* les heures de plaisir exquis que je lui dois comme tant de milliers de lecteurs ! Mais voilà ! Ce sont ces diables de livres qui rendent sévère pour leur frère cadet.

Et pourtant c'est du Daudet, de l'Alphonse Daudet. Le Clos-Vougeot, même dans les années où il n'est pas de qualité extra, à toujours son bouquet et son goût qui le distinguent des crûs vulgaires.

Les nombreux épisodes du livre sont reliés par un large ruban gris qui se déroule tout au travers ; c'est la grande route de Paris à Corbeil, où défilent les événements et les personnages du récit, où passent avec une régularité mécanique, à certaines saisons, à certains jours, à certaines heures, les vagabonds, les marchands ambulants, les pensionnats en promenades, les paysans et les troupeaux : emblème heureux de la vie de province, qui s'allonge à perte de vue, plate et monotone comme un grand ruban d'ennui, semée de

rares incidents où s'accrochent quand même l'intérêt et l'affection des spectateurs et acteurs.

On peut tirer de pair un type de vieux général à demi paralysé, sorte de mort-vivant, en qui l'énergie soutient une lutte désespérée contre la maladie envahissante, un Dieu-Terme qui enrage et s'épuise à vouloir en vain se dégager de sa gaine de pierre.

Âprement dessiné aussi, le petit prince, un joli animal de luxe et de proie, un Paul Astier plus cruel et plus complet, un monstre de perfection égoïste. L'auteur frappe cette fois à tour de bras sur l'équipage « du dernier bateau », et il a fait des lettres du jeune Charlexis d'Olmütz un formidable acte d'accusation contre la jeunesse nourrie de Schopenhauer, Hartmann et Nietzsche. Je ne sais pas pourquoi, par exemple, il prête à ces petits bourgeois féroces « des âmes d'anarchistes à qui le courage du geste a manqué ». Ce n'est pas ce courage-là qui leur manque le plus, mais cet appétit de justice, cette préoccupation du bonheur de l'humanité, qui relèvent, sans les justifier, les attentats d'un Vaillant ou d'un Henry.

Vous pensez bien, connaissant Daudet, que l'on rencontrera, chemin faisant, de piquantes anecdoctes lestement contées : telle l'aventure du futur académicien qui, pour se prouver à lui-même qu'une pointe de mépris avive et pimente l'amour de certaines femmes, s'est fait avec succès passer pour voleur et souteneur auprès de sa maîtresse. Telle encore l'histoire du juge débutant à qui un affreux assassin demande comme suprême consolation la faveur de l'embrasser.

Je ne vous étonnerai pas non plus, si j'ajoute qu'il y a de ci et de là de jolis coins de Seine, des

sous-bois lumineux esquissés en quelques traits, des paysages de Bretagne où la féerie de la mer se mêle aux sons aigres du biniou. Et je conclurai en disant : Lisez le livre. Il est vivant, clair, émouvant par places ; il ne vous ennuiera certes pas. Mais tout de même relisez ensuite ou *Numa Roumestan* ou les *Rois en exil*, et surtout ces *Contes* délicieux, qui sont un élixir de gaieté, de malice, de tendresse et d'esprit français, ayant autant de vertus que le mirifique Elixir du Révérend Père Gaucher.

Mars 1895.



# VIII

## Georges Clémenceau. — *La mêlée sociale.*

(Paris, Bibliothèque Charpentier.)

Vous rappelez-vous? Il y a dix-huit mois, quand M. Clémenceau, après vingt ans et plus de vie parlementaire, fut écarté de la Chambre par une étrange coalition électorale, ce fut à qui crierait : Un homme à la mer! Et ses ennemis, qui sont nombreux, parce qu'il est un homme de combat, allaient se réjouissant. N'avait-on pas hurlé dans les journaux et les réunions publiques : *La grande trahison de Georges Clémenceau ?* N'avait-on pas fait cette prodigieuse découverte qu'il était vendu à l'Angleterre ?

Vous l'avez remarqué, quand un homme tombe dans la rue, il y a toujours d'autres hommes qui rient. C'est bien pis, quand l'homme tombé est lui-même un puissant tombeur de ministères. On avait décidé qu'il n'en reviendrait pas. Au besoin, l'on était tout prêt à lui asséner sur la tête un bon coup de rame, s'il faisait mine de remonter sur l'eau.

Et pourtant il en est revenu et très vite. Il a nagé vigoureusement et le voici qui a repris pied. Il n'est plus représentant du peuple, mais il en est resté l'avocat. A défaut de la tribune, il avait le journal, et l'orateur incisif et nerveux s'est révélé journaliste de premier ordre. Pendant plus d'un an, tous les jours, dans la *Justice*, dans la *Dépêche*, il a dit son mot sur les choses du moment, et ses « premier-Paris » alertes et vivants, brillants et solides, étaient un régal pour les lettrés, une leçon pour ceux qui réfléchissent, une série de coups droits pour ses adversaires, une surprise pour ceux même qui croyaient le connaître.

On savait qu'il était par la parole un redoutable jouteur : tant de ministres l'avaient appris à leurs dépens ! A peine soupçonnait-on l'écrivain armé d'un style net, précis, tranchant, d'un vrai style d'action. On savait qu'il était un causeur étincelant, fécond en saillies piquantes : on découvrait un penseur de vues larges, d'aspirations élevées, d'esprit richement meublé.

M. Clémenceau réunit aujourd'hui en volume un choix de ces articles, précédé d'une préface de haute philosophie. En une époque où les éditeurs parisiens s'acharnent à inonder le marché de romans bâclés, dont beaucoup vous forcent à penser qu'il était, hélas ! si facile de ne pas les écrire ou de ne pas les imprimer, il en a trouvé un pour comprendre que ces pages vibrantes de passion ont infiniment plus de droits à être recueillies et plus de chances d'aller au cœur du public. Je remercie, pour ma part, cet éditeur intelligent ; quant à l'auteur, je viens de relire dans le livre ce que j'avais lu dans le journal, et je salue

en lui un des rares contemporains qui savent encore que la polémique du jour ne perd rien à se parer d'élégance et de courtoisie, pas plus qu'une épée ne s'émousse pour être munie d'un pommeau ciselé.

*
* *

Essaierai-je de dégager les idées et les sentiments qui sont comme le ciment invisible d'une œuvre qu'on supposerait à tort faite de pièces et de morceaux sans lien entre eux ?

J'y vois d'abord la pitié pour ceux d'en bas : non pas une pitié gnian-gnian, pleurarde, bavarde et inerte, mais une pitié virile, batailleuse, agissante. Oh ! elle n'a pas besoin de chercher bien loin les sujets de s'émouvoir ; la lecture des faits divers suffit. Ils donnent chaque jour le degré de la misère et de l'insolidarité dans notre société soi-disant républicaine et chrétienne ; ils tiennent lieu, suivant une jolie expression de l'auteur, de *thermomètre social*.

J'ai entendu souvent d'honnêtes bourgeois se plaindre des écrivains qui relèvent ces drames de la vie courante.

— A quoi bon appeler l'attention sur ces choses-là ? C'est banal, c'est ennuyeux. Une famille ne peut plus s'asphyxier tranquillement sans que la presse jette les hauts cris. Des déclamations sans fin pour un enfant mort de froid, pour un vieillard mort de faim ! Se peut-il rien de plus inélégant ? Est-ce que la misère n'est pas éternelle ? Est-ce que cette disparition des faibles n'est



pas conforme aux lois naturelles ? Est-ce que cela empêche les théâtres de s'emplir en hiver et les lilas de refleurir au printemps ? Beau prétexte à copie pour des chroniqueurs aux abois ! Permis encore à cette agaçante Séverine de s'apitoyer ainsi à tout propos : elle est femme. Mais si Clémenceau s'en mêle à présent !

Où allons-nous, mon Dieu !

Nous allons à un changement moral et social. Et la pitié de l'auteur envers ceux d'en bas a pour contre-partie la colère ou, mieux encore, le mépris pour ceux d'en haut. Quand donc comprendront-ils, ces privilégiés de la richesse, les devoirs qui leur incombent ? Qu'ils méditent la prédiction suivante : Avant longtemps, « un homme qui meurt de faim à côté d'un autre qui accumule, jusqu'à être hors d'état d'en jouir, des biens qui sont faits de la privation d'autrui, paraîtra un spectacle aussi intolérable que le serait pour nous, aujourd'hui, l'institution de l'esclavage, acceptée il y a cent ans par les âmes pourtant très hautes d'un Washington ou d'un Jefferson ».

Que font-ils, que proposent-ils pour remédier au mal ? A chaque explosion de dynamite répond une explosion de bêtise, de haine, de vengeance. Et après ? Les causes subsistent ; faut-il s'étonner si les effets se reproduisent ?

M. Clémenceau n'est pas homme à se contenter de maudire le mal ; il n'est pas médecin pour rien : il cherche les moyens de le guérir.

Avant tout, il prêche le respect de la vie humaine. Il le prêche à ceux qui s'arrogent la mission de défendre la société et qui par un singulier calcul prétendent enseigner à ne pas tuer en tuant eux-mêmes. Il voudrait que l'homme devînt sacré

pour l'homme, même s'il a été criminel, même s'il a eu le tort impardonnable de naître avec une peau noire et des cheveux crépus, même (et c'est le plus difficile à obtenir) s'il est un concitoyen ayant une opinion différente sur l'organisation de la société.

Il réclame aussi énergiquement le respect de la pensée humaine. Quoi de plus fou que de mettre un livre au pilori, que de faire la guerre au papier imprimé ! — Mais cet écrivain attaque les bases de l'ordre établi. — Réfutez-le ; prouvez qu'il a tort ! Est-ce que Jésus-Christ et Luther, et Voltaire n'ébranlaient pas aussi les bases de la société de leur temps ? Liberté pleine à la pensée d'autrui, même si elle bouscule vos convictions, même si elle est anarchiste !

Cela n'est en quelque sorte que la partie négative du traitement. Il faut autre chose. La charité serait-elle la panacée cherchée ? Hélas ! « Le reproche le plus grave qu'on puisse lui faire, c'est de ne pas être pratiquée ». Le fût-elle, qu'elle ne ferait pas faire un pas à la question sociale. Il s'agit de justice, non d'aumône. Et puis la charité « est instituée au profit de celui qui donne bien plus que de celui qui reçoit. Il est méritoire de donner, non de recevoir ».

Clémenceau ne s'en laisse pas imposer par les défenseurs du passé qui vont répétant que la morale n'est rien, si elle ne s'appuie sur la religion. Il croirait bien plutôt que la religion s'appuie sur la morale, qu'elle est le lierre cramponné au chêne. Il ne peut s'empêcher de trouver usuraire le placement qui consiste à acheter par quelques minces sacrifices une éternité de bonheur, et, reprenant les procédés du XVIII^e siècle, il met dans

la bouche d'un Chinois cette fière réponse à un chrétien : « Ai-je fait le bien ? Peut-être. Si je vous le disais, j'en perdrais le mérite à mes propres yeux. La pudeur de ma joie est tout ce qui me reste d'égoïsme, et cette affirmation du *moi*, je ne veux ni ne puis y renoncer. Vous pouvez assister à ma mort : elle sera plus tranquille que la vôtre. Je n'ai besoin de personne pour me rien promettre. J'ai reçu. »

Si la charité n'est point ce qui peut rendre la paix au monde troublé, que sera-ce donc ? Eh bien ! l'intervention de l'État pour réparer et prévenir l'iniquité envers les faibles; une meilleure répartition des charges et de la richesse, qui est le plus souvent le travail accumulé des autres ; des lois qui protègent les producteurs de préférence aux produits, une conception nouvelle de la propriété, passant peu à peu des esprits dans les codes ; un effort continu pour faire que la société soit à l'avenir de moins en moins une lutte, *une mêlée*, et de plus en plus une coalition pour la vie.

C'est donc que Clémenceau est socialiste ? Vous l'avez dit. Ecoutez ce qu'il écrit dans sa préface : « Le socialisme, c'est la bonté sociale en action, c'est l'intervention de tous au profit des victimes de la vitalité meurtrière de quelques-uns. » L'Etat devient ainsi l'organe de l'altruisme collectif, et, pour réaliser l'idéal de justice conçu par les penseurs, voici ce qu'il reste à faire : « Rapprocher les hommes, encore séparés par les sentiments subsistants de l'antique barbarie, resserrer les liens de solidarité de l'espèce, développer la mentalité altruiste par la restriction sociale des égoïsmes effrénés, telle est la tâche consciente ou non des politiques. »

Ils sont bien finis, les beaux jours du radicalisme pur, avec son programme essentiellement politique, et il peut voir à nu aujourd'hui les raisons de son échec. Il voulut des réformes en haut et négligea trop d'en vouloir en bas ; les réformes qu'il réclama étaient trop hardies pour ne pas susciter des résistances conservatrices, trop sèches pour passionner la masse populaire qui pouvait seule les faire aboutir. Il ne sut pas faire passer au premier plan la question économique. Il oublia le vieil adage : *Primum vivere, deinde philosophari*, qui peut en ce cas se traduire ainsi : La question vitale d'abord ; les autres viendront ensuite. — Repoussé par la bourgeoisie effarouchée, non soutenu par le peuple indifférent, il s'écroula de lui-même entre les deux grands partis qui vont bientôt demeurer seuls en présence.

Son ancien leader (et il faudrait ne pas avoir lu ses discours d'autrefois pour s'en étonner) se prononce aujourd'hui nettement pour le socialisme. Est-ce à dire qu'il soit tout à fait avec nous ? Je n'aurai garde de l'enrôler malgré lui. Je le connais, il regimberait.

Il a marché, il est encore en marche. Fera-t-il un pas de plus de notre côté ? Je suis de ceux (et je l'avoue franchement) qui le souhaitent et l'espèrent. Il y a une logique des choses qui entraîne les gens de bonne foi plus loin qu'ils ne pensaient aller. Mais, en attendant, comptons-le pour un allié fidèle et précieux, non pour un des nôtres. Il a d'anciennes et tenaces défiances contre le collectivisme ; il s'en fait je ne sais quel épouvantail ; il le considère comme un « régime d'égalité dans l'oppression ».

Nous croyons, nous, qu'il y a malentendu.

Nous tenons autant que lui, qu'il le sache bien, aux droits de l'individu ; nous n'oublions pas que le but est d'accroître et d'assurer le bonheur individuel par la solidarité sociale. Seulement nous pensons que transformer la terre, les mines, les usines, les instruments de travail en patrimoine communal ou national, exploité à frais et à bénéfices communs, est le moyen d'émanciper l'individu, d'universaliser la propriété, condition de toute liberté vraie, de faire coïncider l'intérêt général et l'intérêt particulier pour le plus grand profit de tous et de chacun.

Ce n'est pas en quelques lignes qu'on peut discuter un sujet pareil. Aussi bien Jaurès vient-il de commencer dans la *Revue socialiste* une série d'articles roulant sur l'organisation collectiviste de la société future. Ai-je besoin de dire à M. Clémenceau que la *Revue socialiste* lui est ouverte toute grande, s'il veut nous faire le plaisir d'y apporter ses objections à nos principes. Nous sommes sûrs que tout le monde n'aura qu'à gagner à cette conversation intéressante d'un bord à l'autre du fossé qui nous sépare.

Mars 1895.



# IX

## Mme Stanislas Meunier. — *L'impossible amitié.*

(Lemerre, éditeur.)

Tout le monde a remarqué ce que fait d'ordinaire, sans le vouloir et sans le savoir, un auteur de drame ou de roman historique. Il prête aux personnages des âges disparus certaines façons de sentir et de penser qui sont de son propre temps ; il fait évoluer dans un décor ancien des idées et des passions à demi modernes.

On aurait d'ailleurs mauvaise grâce à le lui reprocher. Comment ne pas mettre un peu de soi-même et de son époque dans ces âmes d'autrefois qu'on essaie de ressusciter ? Le Cinna de Corneille est un conspirateur par amour qui a projeté le meurtre de Richelieu pour complaire à Mme de Chevreuse. L'Hippolyte de Racine a fréquenté la cour de Versailles et s'y est teinté de galanterie. Les héros de Victor Hugo, qu'ils s'appellent Didier ou Ruy-Blas, sont des plébéiens déclassés, à physionomie fatale et à ambitions violentes, tout comme s'ils étaient nés dans

notre siècle révolutionnaire. Il est à peu près inévitable que le présent soit ainsi reporté dans le passé.

Mme Stanislas Meunier vient, ce qui est plus rare, de tenter et de mener à bien l'opération inverse. Elle avait, ces années dernières, dans son *Roman du Mont Saint-Michel*, sa meilleure œuvre jusqu'ici, décrit des mœurs et des caractères du moyen âge français ; cette fois, c'est le passé qu'elle transporte hardiment dans le présent. Elle a choisi une aventure de cœur qui s'est déroulée en plein XVIIIe siècle, et elle jette ce cas passionnel dans notre société contemporaine. Curieuse transposition d'époque où elle s'est amusée, en poussant la gageure jusqu'à enchâsser dans sa prose des phrases réellement écrites sous le règne de Louis XV et de Voltaire !

Il s'agit de Mlle de Lespinasse, que ses contemporains connurent comme une femme du monde, aimable, spirituelle, discrète et experte en l'art de présider un salon littéraire, que la postérité connaît surtout comme un des plus rares exemples de passion amoureuse. Lorsque ses lettres, conservées par miracle, parurent au début de notre siècle, on fut saisi et ravi de cette coulée de lave ardente. Ce n'était point de la littérature ; c'était mieux, de la vie en ébullition.

Et quelle étrange situation ! Aimée d'un grand seigneur espagnol, le marquis de Mora, qui est parfait pour elle, sauf le tort qu'il a d'être absent, elle s'éprend d'un jeune homme brillant, M. de Guibert. Elle est à l'âge où l'amour, s'allumant pour la dernière fois, a des flambées et des jaillissements d'incendie qui va s'éteindre. La voilà jetée dans l'orage et la douleur, dévorée de remords à

cause de l'ami qu'elle trahit, mais victime d'une puissance irrésistible, d'une espèce de fascination, passant d'heure en heure des transports de joie au désespoir, adorant, haïssant et ne pouvant détacher sa pensée de celui qui est devenu son maître et seigneur.

Il a beau être peu digne d'elle, tout en surface, étourdi, volage, égoïste. La pauvre enamourée voit ses défauts et les aime. Sa folie s'exhale en cris immortels, témoin ce billet laconique et fameux :

De tous les instants de ma vie,
Mon ami, je souffre, je vous aime et je vous attends.

Le jour où elle s'aperçoit qu'il est las d'elle, elle le marie ; elle veille sur son bonheur, sur sa fortune ; elle étend sur lui la protection de je ne sais quelle maternité amoureuse ; elle rêve d'affection calme et sereine. Vain espoir ! La flamme impitoyable la brûle, la consume et elle meurt rongée par l'intensité de ce foyer intérieur.

Détail piquant et triste ! Cruelle ironie de l'amour qui souffle où il veut ! Elle rend, malgré elle, à un autre une partie des souffrances qu'elle endure. D'Alembert est son attentif, son soupirant, son adorateur fidèle, son serviteur dévoué ; il passe pour son plus intime ami ; il croit l'être, qui sait ? et le bon mathématicien, un peu distrait, apprend, le jour où elle disparaît, que la tendresse dont il n'a eu que le trop plein a coulé comme un flot intarissable pour un autre.

*
* *

Tel est le drame psychologique que Mme Meunier a pris comme thème. Sa tâche ne se bornait pas à le déplacer ; il fallait le reconstituer, le recréer, en combler les lacunes, en retrouver le développement logique, le mettre en action, le découper en scènes vivantes et solidement reliées. Elle y a réussi.

Suivons le travail de transformation, voulez-vous ? L'héroïne devient Mme Castelnau, une Egérie d'hommes d'Etat, une faiseuse d'académiciens, une maîtresse de maison accomplie, une des reines du Paris intellectuel. (Vous ai-je dit que le roman est dédié à Mme Adam ?)

Mme Castelnau est mariée. Faut-il croire qu'il est plus immoral de tromper son amant que son mari ? Nous sommes en tout cas devenus si moraux (vous en doutiez-vous ?) qu'il a fallu, paraît-il, remplacer le premier amant sacrifié par un mari authentique. Et quel mari ! Un homme qui, après dix-huit ans de ménage, écrit à sa femme : « Je lirai ta lettre à genoux », ce qui ne laisse pas d'être une posture fatigante, pour peu que la lettre soit longue ! Un homme que sa femme appelle toujours (et pas devant le monde, en elle-même) son adorable, son incomparable mari.

Trédille, l'amoureux, est le briseur de cœurs nouveau jeu. Qu'est devenue cette grâce légère, cette frivolité élégante qui fut le charme des Français de l'ancien régime et qui voilait dans les plus secs d'entre eux la pauvreté du sentiment ?

Celui-ci est une manière de Julien Sorel, un don Juan froid, qui calcule ses gestes et ses déclarations, l'effet de ses moustaches et de ses chaussettes de soie; un littérateur féroce, enragé de gloriole, qui ne voit dans une femme qu'un moyen de parvenir ou une étude intéressante à faire. Il est bien moderne, ce stratégiste de l'amour, qui est sincère et même ému par accident, parce qu'il a des sens, mais qui se reprend bien vite, le cœur glacé, l'esprit net et prêt à profiter de la victoire. Plus moderne encore la mère qui, pour augmenter les chances de succès de son fils, lui conseille et lui facilite la conquête utile des femmes mûres et influentes.

Naturellement, Trédille a été présenté dans la maison par Peyronnet, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences comme d'Alembert, comme lui amoureux platonique et dédaigné, comme lui plus habile à résoudre les problèmes mathématiques qu'à déchiffrer les énigmes du cœur féminin.

Les personnages ainsi posés, le drame s'engage. Mme Castelnau a subi le lent envahissement de la tentation. Elle a résisté, puis elle a fui, avouant ainsi sa faiblesse. Elle est au bord de la mer, dans une maison isolée. Son mari la quitte, appelé à Paris pour affaires. Trédille est là; la nuit, il veut escalader le balcon, tombe, se blesse, est recueilli, soigné, vainqueur. La malheureuse n'a pas plus tôt cédé qu'elle se repent et, dans une lettre affolée, elle raconte sa faute à son adorable mari. Elle reçoit en guise de réponse une dépêchelui annonçant que le pauvre homme est mort foudroyé.

Je n'aime pas beaucoup, l'avouerai-je, cette

coïncidence mélodramatique, d'autant qu'on apprend bientôt qu'elle est un pur effet du hasard. Mme Castelnau, convaincue que sa lettre a eu un effet meurtrier, a voulu se tuer ; on l'a sauvée à grand'peine, et l'on a découvert que la lettre fatale n'a pas été décachetée.

La veuve, prise de remords quand même, s'efforce d'honorer et peut-être d'apaiser le mort par une fidélité posthume. Elle décide de se punir en rompant avec Trédille, qu'elle aime malgré tout. Elle pourrait l'épouser, ce qui serait une solution. Mais que dirait le monde de ce mariage disproportionné d'une femme en vue avec un petit écrivain quasi inconnu ? (Je ne puis m'empêcher de dire en passant que Mlle de Lespinasse eût été sans doute en pareil cas plus brave, plus passionnée, moins soucieuse du qu'en-dira-t-on. Toujours la différence des temps !)

Mme Castelnau rêve alors (et c'est le vrai sujet du livre) de s'en tenir avec son amant d'un jour à des « relations honnêtement affectueuses ». Elle prétend le réduire aux tièdes douceurs de l'amitié. Trop tard ! Elle souffre et craint surtout de faire souffrir ; elle se laisse reprendre ou plutôt encore elle se donne à celui qui l'a conquise pour toujours, et c'est aussitôt le châtiment qui commence.

Cette dernière partie du roman me paraît être de beaucoup la meilleure. La pécheresse devient victime ; partagée entre le mari mort et l'amant vivant, incapable d'oublier l'un pour l'autre, elle a tout au plus quelques jours d'illusion et d'idyllique tranquillité dans un village perdu de la Suisse. Mais elle se sent vieillir ; elle voit le jeune homme qui s'ennuie, songe à Paris, est ressaisi

par l'ambition littéraire, attiré par la grâce caressante d'une jeune ingénue, fille du directeur de la revue où il écrit.

La jalousie, le repentir, la désespérance, font dans son âme une effroyable mêlée. Par un sacrifice héroïque, elle prête elle-même les mains au mariage de Trédille avec cette rivale en fleur. Elle ne sera plus que son amie, sa vieille amie. Suprême mensonge qu'elle se fait à elle-même ! Les confidences de la jeune mariée sont autant de coups de poignard pour elle. Faute de mieux, elle essaie sournoisement de garder son ascendant sur l'esprit de Trédille. Mais cela même lui échappe. L'abîme va se creusant entre ces deux êtres que la vie sépare. Dans une véritable agonie d'amour, dans une crise d'affolement, elle se laisse aller à lui crier : « Je t'aime, tu l'as voulu ; je reste possédée. Tu regrettes maintenant ta puissance, tu crains que je ne trouble ton repos. Je t'aime... J'entends que cette triste vérité te poursuive et que le poison que tu m'as versé, qui consume ma vie et qui sans doute la terminera, se répande en toi et te gâte toutes les joies du cœur. »

Cette fois, M^lle^ de Lespinasse n'eût pas mieux dit, n'est-ce pas ? Je le crois bien. Ces paroles lui sont empruntées textuellement ; mais elles arrivent de façon si naturelle qu'on ne se douterait pas du larcin, si l'auteur n'avait eu la précaution et la loyauté de le dénoncer elle-même.

Pour se sauver d'une chute dernière, M^me^ Castelnau s'avise de révéler au bon Peyronnet sa détresse mortelle et son incurable faiblesse. Ce héros demande sur-le-champ à l'épouser ; mais elle refuse de lui donner l'ombre de sa personne, et brisée, malade, aveugle, elle entretient encore

et cache sous une surface paisible le déplorable amour qui ne finira qu'avec sa mélancolique existence.

*
* *

Mme Stanislas Meunier a conté cette histoire d'un style simple, facile, ému, sans emphase, pittoresque par places. Bien que le drame soit tout intérieur, la nature n'est point absente. Je pourrais citer telle page sur les nuages, « ces grands magiciens qui transforment la montagne, plusieurs fois en un instant ». Je revois un étang de Bretagne au clair de lune : « Il y avait sur les roseaux un frémissement à peine perceptible. De temps à autre une feuille tombait, et c'était un léger craquement, un souffle, comme un soupir d'âme ; puis la feuille se trempait dans l'étang sans s'y submerger, pour grossir les amas que les cygnes laissaient dans les anses sans les remuer. »

Mais avant tout ce livre est une bonne étude de psychologie féminine. C'est le roman de la femme de quarante ans. Et s'il vous donne envie de relire ces admirables lettres de Mlle de Lespinasse, où la passion flambe si claire, si éclatante, si victorieuse des conventions mondaines, c'est un nouveau plaisir que vous devrez à l'auteur.

Mars 1895



# X

## Le centenaire de l'Ecole normale. — *Une lettre inédite de Victor Hugo.*

L'Ecole Normale supérieure va célébrer le centenaire de sa fondation. Assez d'autres à ce propos raconteront son histoire accidentée. Ils diront comment elle fut créée par la Convention, dénaturée par le premier Empire, supprimée par la Restauration, choyée par le gouvernement bourgeois de Louis-Philippe, rabaissée et suspectée par le second Empire. Ils pourraient dire (mais ils ne le diront pas) qu'à demi affranchie par la troisième République elle reste encore trop livrée aux influences cléricales et réactionnaires. Ils énuméreront les hommes distingués qu'elle a fournis à l'enseignement, aux lettres, aux sciences, au journalisme, voire à l'Eglise et à la politique, et peut-être daigneront-ils ne pas oublier dans le nombre Jean Jaurès, quoiqu'il ait si mal tourné !

D'autres se demanderont après Taine, un normalien glorieux, si cette espèce de séminaire

laïque, avec son internat tenant les jeunes gens en chartre privée, avec son gavage implacable en vue de l'examen final, répond à l'idéal de l'éducation moderne, est bien ce qu'il y a de mieux pour tremper les volontés et les intelligences, pour faire non seulement de bons professeurs et des esprits cultivés, mais des hommes d'initiative, de haut caractère et de pensée originale...

Pour ma part, je ne veux pas mêler ces graves questions au bruit joyeux des fêtes. *Nunc est bibendum, nunc pede libero pulsanda tellus.* (C'est le cas ou jamais de citer du latin !) Cela veut dire qu'au milieu des bals et des banquets, on ne peut guère que répéter entre vieux camarades ce refrain du temps jadis : *T'en souviens-tu, dis-moi, t'en souviens-tu !* Et puisque j'ai passé, moi aussi, par la maison de la rue d'Ulm, je me suis mis à feuilleter mes souvenirs et mes paperasses pour apporter de loin mon contingent à cette histoire anecdotique qui complète et souvent corrige l'autre.

*
* *

C'était en 1867. La promotion nouvelle, dont j'étais, faillit ne pas entrer. L'Ecole avait été licenciée et même on parlait de la supprimer. La cause ? Une lettre que deux de nos anciens avaient écrite à Sainte-Beuve, au nom de leurs camarades, pour le féliciter d'avoir défendu au Sénat contre les évêques les droits de la science et de la pensée libres. Le gouvernement impérial (on croirait, en vérité, l'aventure d'hier ou d'aujourd'hui !) avait frappé les deux signataires, à qui cela n'a pas trop

mal réussi d'ailleurs : l'un est mort professeur à la Sorbonne ; l'autre, M. Maspero, s'est fait le nom que l'on sait dans l'égyptologie. Naturellement, les camarades des deux renvoyés avaient pris fait et cause pour eux, et, le soir du 3 juillet (tels des mineurs qui font grève), ils avaient tranquillement ouvert la porte de l'Ecole et s'étaient mis en vacances indéfinies.

Le gouvernement avait capitulé, tout en traitant l'affaire de gaminerie ; il n'avait pas repris les deux expulsés, mais il avait changé le directeur. Il avait remplacé Nisard, l'homme aux deux morales, par un philosophe aussi orthodoxe que peu connu, qui s'appelait Francisque Bouillier et que nous appelions le *dernier des Cartésiens*. Le pauvre homme ! Il ne se doutait guère du guêpier où il tombait. Se rappelle-t-il encore la soirée du 3 juillet 1868 ? Tout à coup, sans bruit, la cour intérieure de l'Ecole s'était remplie d'une clarté flamboyante. Des centaines de lampions s'étaient allumés comme par enchantement sur les fenêtres du deuxième étage, et, comme il demandait naïvement la raison de cette illumination subite, on lui avait rappelé la date.

Il fallait bien, n'est-ce pas, que quelqu'un fût puni pour cette célébration d'un anniversaire séditieux. Le sort tomba sur Emile Faguet. Quoi ! Faguet, le futur tombeur de Voltaire, compromis dans une manifestation d'esprit voltairien ! Mon Dieu ! oui. Il avait de qui tenir. Son père, professeur en province, disait un jour à l'un de ses anciens élèves, M. Thiaudière : « Quelque idée qu'on se fasse des cieux, s'il y en a, Voltaire est au plus haut des cieux ».

Je crois bien que Faguet n'en avait fait ni plus

ni moins que les autres. Mais on l'avait surpris descendant l'escalier au moment où brûlaient les lampions. Il était impitoyablement balayé comme ayant pris part à des actes « compromettant l'existence de l'Ecole ». En vain fîmes-nous mille démarches pour le sauver. Il m'écrivait alors : « Mon bien cher ami, merci à vous tous qui avez essayé de conjurer ou de réparer ce véritable malheur, à vous qui m'avez consolé par de touchantes lettres, à toi surtout, mon cher Renard, qui t'es plié pour moi à la besogne si peu dans tes goûts de solliciteur ; merci de tout cœur, merci mille fois... » Après quoi... eh bien ! nous ne nous sommes jamais revus, et je ne reçus pas signe de lui durant vingt ans, en un temps où, balayé à mon tour de France, j'aurais eu grand besoin, moi aussi, de lettres réconfortantes. O camaraderies de la vingtième année, que la vie brise comme un fil d'araignée !

*
* *

L'année suivante, 1869, le quartier Latin était en rumeur comme tout Paris. Il s'agissait d'élections. La grande ville se réveillait ; l'Empire chancelait ; la jeunesse se jetait avec ardeur dans la bataille qui semblait devoir être décisive.

La plupart de nous votaient pour la première fois de leur vie. Aussi quelle fierté, quelle fièvre ! Le *Journal officiel* lu solennellement du haut d'un poêle ! La *Lanterne* introduite en cachette et avidement dévorée ! Des discussions passionnées, tapageuses, à faire croire qu'on était à la Chambre !

Il y avait cinq ou six candidats dans le Ve arrondissement ; mais la lutte se concentrait entre Jules Favre et Rochefort, entre le républicain bourgeois et le démocrate socialiste.

On courait les réunions publiques; on tenait des réunions privées à l'Ecole, avec président, assesseurs et sonnette. Les orateurs ne manquaient pas; je me rappelle l'un deux, un catholique fervent, qui, à la fin de son discours, dans une explosion d'éloquence, s'était écrié que contre un tyran il fallait, non pas des députés obligés de lui prêter serment, mais un bon coup de poignard. C'était le temps où Victor de Laprade chantait dans ses vers l'épée d'Harmodius et d'Aristogiton, meurtriers du fils de Pisistrate et libérateurs d'Athènes.

Un petit groupe tenait pour Rochefort et improvisait pour la circonstance un journal manuscrit qui débutait ainsi :

« Citoyens électeurs, nous venons soutenir la candidature du citoyen Rochefort. Il est entendu que nous sommes des fous, des cerveaux brûlés, des enfants. M. le ministre dirait que nous faisons une gaminerie; car Rochefort, comme chacun sait, n'est pas un homme sérieux...

« Nous pensions qu'un peu de reconnaissance lui était due pour avoir le premier tiré Paris et la France d'un sommeil de vingt ans; pour avoir piqué et réveillé par une liqueur forte, généreuse, pétillante, les palais habitués à la fade tisane des petits journaux. Nous nous trompions. Rochefort n'est pas un homme sérieux.

« Ce qui nous console, c'est que nous avons eu l'honneur de nous tromper avec le gouvernement. Il faut croire que ce pauvre gouvernement

a pris Rochefort pour un homme sérieux, puisqu'il l'a jugé digne de sa haine et qu'il l'a honoré de toutes ses rigueurs... »

Malgré ces véhémentes ironies, la majorité se prononçait pour Jules Favre, et les journaux du dehors annonçaient avec grand fracas que la jeunesse des écoles s'était déclarée pour l'opposition sage et non révolutionnaire.

Le bruit en arriva jusqu'à Victor Hugo sur son rocher de Guernesey. C'était, en ce temps-là, l'usage que l'Ecole fit chaque année une loterie pour les pauvres qu'elle secourt à domicile. Pour une loterie, il faut des lots ; on demandait aux écrivains connus quelques-uns de leurs ouvrages. J'avais été chargé d'écrire au grand poète, et je n'avais pas manqué de lui dire notre désir et notre espoir de le revoir bientôt en France. Il me répondit par la lettre suivante :

*H. H.* (Hauteville house), *10 juillet 1869.*

*Votre lettre, Monsieur, m'est arrivée en retard. Je suis en quarantaine et mon exil est surveillé et isolé comme un lazaret. Je vous envoie un livre pour votre intéressante loterie. L'enseignement officiel actuel voudrait bien faire peu à peu déchoir l'Ecole normale ; mais je vois avec bonheur qu'elle reste l'école libérale, en attendant qu'elle soit l'école démocratique. Ce jour viendra.*

*Je vous envoie à tous ma plus cordiale sympathie.*

VICTOR HUGO.

Il avait raison. L'Ecole n'était que libérale, comme la bourgeoisie d'alors ; mais elle voulait la liberté, surtout en matière religieuse. On le vit bien, en 1870, lors de la grosse *affaire de la messe*.

L'Empire, à ses débuts, pour complaire au clergé, son allié, l'avait mise au régime de la piété forcée. Prières matin et soir, avant et après le repas, et lecture religieuse pour finir la journée : voilà ce qu'ordonnait le règlement ! Il n'était plus exécuté de notre temps ; mais tout candidat devait encore, avant de se présenter, remplir un formulaire indiquant à quelle religion il appartenait. Impossible de dire : A aucune ! On eût été écarté par cela seul. En 1867, nous avions été deux à chercher une formule qui ne fût pas un mensonge ; nous avions rayé les mots : *appartenant à*, pour les remplacer par : *élevés dans*. Devinerait-on que l'un des deux auteurs de cette correction significative était Henri des Houx. Qui, diable ! eût soupçonné alors qu'il deviendrait plus tard un des remparts de la foi ?

Pour tous les élèves inscrits comme catholiques, la messe était obligatoire, sous peine de consigne. Le maigre était de rigueur pour tout le monde, le vendredi pendant toute l'année, et, de plus, le mercredi durant le carême. C'est ce qui fit éclater l'orage. J'ai regret à le dire, mais ce furent les estomacs qui éveillèrent les consciences. Ainsi les questions de ventre, autant et plus parfois que les idées, amènent les révolutions.

Toujours est-il qu'un de nous, M. Bizos, aujourd'hui recteur de l'Académie de Dijon, lança un formidable réquisitoire contre les haricots, les pommes de terre à l'huile, et réclama l'abolition du maigre. Par voie d'amendement, Aulard de-

manda que la messe devînt facultative, et ce fut vite, comme de juste, la question principale.

Je ne vous ai pas dit que j'étais alors *cacique général*, c'est-à-dire chef de section de troisième année, et à ce titre intermédiaire régulier entre les élèves et l'administration. C'était à moi qu'il incombait de parler au nom de l'Ecole ; il me fallait d'abord être sûr que j'exprimais l'opinion de la majorité. Je demandai : *Quels sont ceux qui veulent que la messe cesse d'être obligatoire, c'est-à-dire que la liberté de culte existe à l'École ?* — L'unanimité se prononça pour cette réforme, moins cinq voix, qui motivèrent leur refus par ces mots : *Non, à cause des conséquences.*

Vous imaginez-vous l'effarement du malheureux directeur, quand je lui communiquai ce que nous réclamions ? Que dirait le ministre ? Que deviendrait l'aumônier ? Un excellent homme, cet aumônier, qui disait des messes courtes ! Il annonçait bien, tous les carêmes, une série de sermons ; mais la série s'arrêtait en général au numéro un. Il nous priait de lui soumettre nos objections ; on lui en remettait de si copieuses qu'il nous invitait chez lui pour les discuter, et cela finissait par des dîners qui nous changeaient agréablement de notre ordinaire.

On ne souhaitait donc pas lui faire de peine. J'allai lui expliquer qu'on n'en voulait pas à sa place, mais que sa situation serait plus digne s'il avait des fidèles volontaires, et non plus commandés. Il hésita, réfléchit, se résigna, mais il devait en référer à l'archevêque de Paris. La réponse tardait : elle arriva, enfin, invraisemblable. L'archevêque devait, disait-il, en référer au pape !

O faiblesse humaine ! Un tiers des réclamants

voulait qu'on s'en tînt là, toujours de peur des conséquences. Mais le reste, plus résolu, s'obstinait à marcher de l'avant. Il n'y avait plus qu'à recourir aux grands moyens ; j'avertis le directeur que, puisqu'il en était ainsi, nous allions à regret porter la question devant l'opinion publique ! La presse ! Le directeur en avait la sainte terreur. Il courait chez le ministre (c'était Bourbeau, vous rappelez-vous, celui *qui n'avait pas de prestige*), et une heure plus tard nous avions satisfaction. La séparation de l'Eglise et de l'Ecole était consommée. Et voilà comment les cultes finissent après les dogmes !

Hélas ! A cette tragi-comédie succédait un brusque coup de tonnerre. La guerre était déclarée ; et nous, qui avions été bourrés de coups de poing par les sergents de ville pour avoir crié : Vive la paix ! nous partions une quinzaine, engagés volontaires, pour faire notre devoir comme les autres. L'un devait rester sur un champ de bataille, d'autres mourir des suites de la campagne ; d'autres encore, après avoir été officiers ou fonctionnaires de la Commune, allaient ou devenir de petits saints pour se faire pardonner, ou peiner sur les durs chemins de l'exil.

*
* *

Mais il est grand temps d'arrêter le flot des souvenirs. De tout cela je voudrais que nos jeunes camarades retinssent seulement le vœu de Victor Hugo. Il ne dépend pas d'eux d'avoir des maîtres à idées larges et neuves, pénétrés des besoins de

la société moderne, cherchant leur inspiration ailleurs qu'au Vatican. Ils peuvent du moins, fidèles à une vieille tradition, rester défenseurs de la pensée indépendante. Mais ce n'est pas assez.

Qui donc a dit (n'est-ce pas Henri Fouquier ?) que les universitaires étaient les chiens de garde intellectuels de la bourgeoisie ? Il faut que la chose cesse d'être vraie, si elle l'a jamais été. Aux normaliens d'aujourd'hui et de demain je souhaite, moi, d'ouvrir leur cœur et leur esprit tout grands aux souffles nouveaux qui passent sur le monde ; je leur demande de ne pas s'isoler de la foule en s'élevant à l'élite, de ne pas couper le câble qui les rattache à leur origine, eux qui sont pour la plupart fils de petites gens ; je les invite à se faire les amis et les éducateurs du peuple, les auxiliaires vaillants de ceux qui mettent leur savoir et leur vie au service des déshérités. Puisse enfin l'Ecole normale, élargie et affranchie, devenir pour son bien et celui de la nation, le jour où nous serons en République, ce qu'elle devait être dans les intentions de ceux qui l'ont fondée, une grande école démocratique !

Avril 1895.



# XI

**Benjamin Constant. — *Journal intime.***

Précédé d'une introduction par D. Melegari, — Lettres, portraits et autographes.

(Paris, Paul Ollendorff, éditeur).

On a beaucoup écrit en ces temps derniers sur Benjamin Constant, plus peut-être que ne le méritait cet homme aussi inconsistant qu'intelligent, qui n'a pas rempli sa mesure, qui a gâté les belles qualités de son esprit par les défaillances de son caractère, qui a ainsi dans sa destinée je ne sais quoi de manqué et d'avorté.

C'est que Benjamin Constant, quoique mort en 1830, est un moderne, que dis-je ! un contemporain. M^lle^ Melegari, qui publie son *Journal intime,* dit dans l'intéressante introduction dont elle l'a fait précéder : « Non-seulement il a des affinités avec la philosophie pessimiste de notre temps ; il est un de nos contemporains et est atteint du mal que la littérature de nos jours révèle ; mais il a en lui *l'étoffe d'un socialiste* ».

Vous allez voir bientôt que tout le monde aura été socialiste ! J'admets que B. Constant a compris

le danger pour une société de la féroce maxime : *Chacun pour soi !* « Son effet naturel, écrit-il, est de faire que chaque individu soit son propre centre. Or, quand chacun est son propre centre, tous sont isolés ; il n'y a que de la poussière. Quand l'orage arrive, la poussière est de la fange. » L'image est heureuse ; et il est piquant de relever chez un théoricien du libéralisme cette condamnation de l'émiettement social qui est le grand mal de la France actuelle, et rend plus que toute autre cause nos chers compatriotes si prompts à concevoir de superbes réformes et si impuissants à les réaliser. Mais tout de même le socialisme de B. Constant est sujet à caution. Il faut autre chose que le sentiment vague de la solidarité humaine pour faire un socialiste.

Quoi qu'il en soit, B. Constant est bien de notre époque par sa faculté de se dédoubler. « Il y a en moi deux personnes dont l'une observe l'autre, dit-il... Ainsi dans ce moment je suis triste ; mais si je voulais, je serais non pas consolé, mais tellement distrait de ma peine qu'elle serait comme nulle ». Pareil à Stendhal, il se prend lui-même pour sujet d'étude, pour patient, et il enfonce le scalpel dans son propre cœur avec le calme d'un vieux chirurgien opérant sur autrui. Il est une des victimes illustres de l'esprit d'analyse.

Maladie de son temps et du nôtre ! Maladie peut-être aussi de son pays ! Rousseau, le citoyen de Genève, n'a-t-il pas donné l'exemple, dans ses *Confessions,* de cette anatomie psychologique ? Et dans le même coin de terre, un demi-siècle après le Lausannois Benjamin Constant, Amiel, à force de tenir au jour le jour la comptabilité de son âme, n'est-il pas arrivé, lui aussi, à constater tristement

l'irrémédiable disproportion de ses désirs et de ses forces, son incurable impuissance au bonheur et à l'action ? Il semble que la vie intérieure, développée par la religion protestante, une religion raisonneuse s'il en fut, ait prédestiné les écrivains de la Suisse romande à être ainsi des auteurs de *Journal intime*.

*
* *

Celui de B. Constant va de 1804 à 1816. Mlle Melegari signale avec raison l'existence d'une autre série de souvenirs antérieurs. Elle se demande ce qu'ils sont devenus. Elle espère qu'ils seront un jour rendus aux lettres françaises. Qu'elle me permette de lui fournir à ce sujet des renseignements, qui peut-être ne lui apprendront rien, peut-être la mettront sur une piste bonne à suivre.

En 1852, M. de Constant d'Hermenches écrivait la lettre suivante à M. François Monneron, qui a bien voulu me la communiquer et que je regrette de ne plus pouvoir remercier : car il vient de mourir à Lausanne à l'âge de quatre-vingts ans.

Mésery, le 6 août 1852.

« ... Je vous envoie inclus une feuille de l'écriture de Benjamin de Constant Rebecque. Il avait comme beaucoup de gens deux écritures bien différentes l'une de l'autre. La première, celle que je vous envoie, était le résultat d'idées passagères qu'il désirait fixer sur le papier, pour, quelques

moments après, juger de ses premières sensations. Pour celle-là, il prenait ce qu'il trouvait sous sa main et écrivait très mal et très en gros. L'autre était meilleure et surtout très courante. La page que je vous envoie n'est point sans intérêt. Elle prouve, ce que dans le temps on ne voulait pas croire, c'est-à-dire son grand désir de rompre avec Mme de Staël qui ne voulait y consentir à aucun prix... »

Le fragment porte en haut de la page cette notice de la main du signataire de la lettre :

« Feuille d'un petit journal de poche du 17 mars 1803 de Benjamin de Constant, fait à Genève. Germaine, c'est Mme de Staël. Il avait trente-six ans et cherchait à se remarier, croyant vivre tranquille. Mais chaque feuille de ce journal présente un autre projet. Son écriture est ordinairement plus fine que sur papier destiné à être brûlé. »

Voici le texte du fragment :

« Le plus invariable de tous mes projets, c'est de m'affranchir de Germaine. Le moment est mauvais : elle attribue mon désir de rompre à ce qu'elle n'est pas bien vue en France. C'est faux. Depuis huit ans et demi que je suis lié avec elle, il y en a sept que je voudrais avoir rompu, et que l'idée de sa peine et la crainte de ses fureurs me retient. Aujourd'hui je sens qu'il ne s'agit plus de prolonger notre liaison au jour la journée, comme je le faisais par faiblesse. Il est question de profiter de la dernière occasion qui se présente pour trouver dans mes propriétés le repos et une existence calme et régulière, ou bien de m'attacher au sort le plus orageux, de quitter mon pays, de bouleverser ma fortune et de devenir à jamais la partie secondaire dans une liaison avec une femme pour laquelle je

n'ai plus d'amour, et qui ne m'offre même pas une amitié douce et paisible. Il est question de l'aider à promener... »

Ce fragment fut communiqué à M. d'Haussonville qui, je crois, le publia dans la *Revue des Deux-Mondes*, et qui, dans une lettre du 18 mars 1880 que j'ai sous les yeux, manifesta l'intention de faire des recherches pour retrouver le carnet d'où il était détaché. J'ignore s'il a persévéré et réussi dans son dessein.

*
* *

Revenons à ce que nous possédons. Cela est très suffisant pour se faire une idée du caractère de Benjamin Constant.

C'est pour l'esprit un sceptique, pour le cœur un chercheur d'émotions, pour la volonté un énervé, capable à coup sûr de prendre des résolutions, mais incapable de s'y tenir. Et, précisément parce qu'il se sent ballotté entre des décisions successives et contraires, ce qui domine en lui, c'est un certain dégoût de toutes choses et surtout de lui-même, un air de détachement ennuyé, l'air d'un homme revenu de tout, mais qui ne peut se passer de rien et qui désire sans savoir ce qu'il doit encore désirer.

Singulière lutte en lui d'une raison très lucide et d'une sensibilité à la fois émoussée et exigeante, flétrie dès sa jeunesse, mais toujours vivante et souffrante ! Ce fut le tourment perpétuel de son existence.

Il est comme un chasseur qui, ayant eu la chance

de tuer un lièvre qu'il poursuivait, s'écrierait : Quel malheur ! « J'ai, dit-il, désiré beaucoup de choses dans la vie ; je les ai presque toutes obtenues et, après les avoir obtenues, j'ai déploré mon succès. » A certains moments il rêve de solitude, de tranquillité, il maudit le monde, qu'il appelle « un étouffoir pour toute espèce de talent. » A peine l'a-t-il quitté qu'il a peur du tête-à-tête avec lui-même. Il se plonge avec frénésie dans le travail. De la sorte, « on se distrait de soi et c'est ce qu'on peut faire de mieux ».

Mais il est bientôt las de travailler et il se rue dans tous les divertissements qu'on a inventés pour arracher l'homme à l'homme. C'est un coureur de tripots, un joueur effréné. Il s'endette, mange ce qu'il a et ce qu'il n'a pas. Au moins durant quelques heures, il se sera senti vivre et frémir. A défaut de la fièvre du jeu, il recherchera les âcres voluptés de la fièvre politique. Il est toujours prêt à se battre en duel ; impotent, infirme ne marchant qu'avec des béquilles, il a la force de lever un pistolet : cela suffit. N'est-ce pas une nouvelle façon de se sentir vivre ? A défaut de la lutte où l'on met sa tête pour enjeu, il adorera les combats oratoires, l'escrime de la polémique ; il sera un militant infatigable, ce qui ne l'empêche pas d'être en même temps un désabusé et un désenchanté. « J'agis par habitude, écrira-t-il, comme le chevalier de l'Arioste qui se battait oubliant qu'il était mort ».

Aux joies que peut donner la chasse au pouvoir, il préfère encore les frissons de l'émotion amoureuse. « La plus grande cause de l'agitation de ma vie a été, dit-il, le besoin d'aimer. » Et de fait ses amours sont nombreuses ; mais elles font penser à

cette friandise chinoise dont parle quelque part Henri Heine, à ces glaces frites qui brûlent le palais et gèlent l'estomac. Flamme ardente au dehors, froid sibérien au dedans !

Quelle lamentable histoire que celle de ses liaisons ! A dix-huit ans, aimé de Mme de Charrière qui en a quarante-cinq, nouveau Jean-Jacques, mais Jean-Jacques sans passion, d'une nouvelle Mme de Warens, il se blase vite dans cette union de l'automne et du printemps qui ne rajeunit pas la dame, mais qui vieillit le jeune homme. Il la quitte, et de loin, avec une sécheresse impitoyable il conte à son ancienne amie les consolations qu'il rencontre sur la route. C'est le même homme qui, voyant mourir une autre de ses amies, Julie Talma, dira ce mot chirurgical : « J'étudie la mort ».

Puis Mme de Staël devient son inspiratrice, son guide, sa souveraine ; elle le traîne après elle, refuse de l'épouser, lui défend de se marier ; il la craint, il la hait ; il se sauve, se met sous la protection de sa famille, comme un petit garçon ; elle survient, impétueuse, violente, comme un bel orage avec éclairs et tonnerre ; il est repris, ressaisi, remmené comme un esclave ; et ce sera ainsi durant des années, jusqu'au jour où « la terrible dame » lui permettra d'avouer un mariage qu'il a entre temps contracté secrètement avec une autre.

A celles dont il est le cavalier servant, il soumet jusqu'à sa pensée. Avec Mme de Staël, il a été philosophe, libéral, ennemi de Napoléon, ami de la littérature allemande. Epris de Mme de Krüdner il a des accès de mysticisme jusqu'à passer la nuit en prières sur les tapis de son salon. Adorateur de Mme Récamier, qui se moque de lui et qu'il demande à Dieu et au diable sans l'obtenir ni de l'un

ni de l'autre, il se rallie aux Bourbons et il lance contre l'empereur revenant de l'île d'Elbe un article retentissant où il le traite de brigand, de Gengis-Kan, sans prévoir que huit jours plus tard il sera conseiller d'Etat de ce même Gengis-Kan.

Ce roseau pensant obéit à toutes les femmes qu'il croit aimer, même à la sienne. Elle a beau ressembler à « une Vénus hottentote », être par surcroît d'une douceur moutonnière. Elle est l'homme du ménage. Le pauvre Benjamin ne se plaint-il pas avec une acrimonie comique qu'on le force à veiller pour aller dans le monde, lui qui s'était marié pour se coucher de bonne heure ?

Dans le *Journal intime*, on peut suivre les déplorables fluctuations de cette volonté plus molle qu'un chiffon. On y trouve en outre d'amusants détails sur l'Allemagne, sur la société de Genève, de Coppet, de Lausanne. Je signale aux curieux qu'il y est déjà question de *filles du demi-monde*, ce qui prouverait que le mot ne fut pas créé, comme on le dit couramment, par Alexandre Dumas fils. Mais ce qui rend précieux ce document, c'est le jour qu'il jette sur le cas pathologique de l'auteur d'*Adolphe*. Puissent nos contemporains y apprendre à se défier de la dissection morale pratiquée à outrance sur soi-même, si tant est qu'il existe encore des âmes atteintes de cette maladie quelque peu passée de mode !

Avril 1895.



# XII

HENRI LEYRET. — *En plein faubourg* (Mœurs ouvrières).

(Paris, bibliothèque Charpentier).

Le voyageur qui s'aventure en des contrées lointaines et dangereuses trouve parfois profit ou plaisir à se travestir. Tel a traversé l'Asie déguisé en derviche; tel autre s'est affublé du burnous des Arabes pour mieux franchir le grand désert ; Mme Dieulafoy s'est faite homme pour courir la Perse ; M. Loti change de costume pour changer d'âme et pour s'harmoniser aux paysages où il promène sa fantaisie vagabonde.

Un jeune homme hardi partit un jour du boulevard pour un voyage en pays inconnu et mal famé; il voulait explorer les faubourgs de Paris. Il avait été reporter de journal et, comme tel, habitué aux métamorphoses : il avait pris une fois l'apparence d'un négociant en vins, une autre fois celle d'un garçon de café, en vue d'arriver bon premier dans la course à l'information. On pourrait voir là une sorte de prédestination. Rien d'étonnant que, ré-

solu à faire en conscience une enquête sociale toute personnelle, il se soit transformé en... mastroquet. Il ouvrit donc un débit de boissons par là-haut, du côté de Montmartre ou de Belleville, et durant cinq mois il servit les consommations sur le zinc, emplit et rinça les verres, fit la partie de manille ou de zanzibar avec les clients, écoutant, observant, notant au jour le jour les mœurs des naturels.

De là ce livre de M. Leyret. Point d'intrigue, d'intérêt romanesque : c'est la vie dégorgée toute crue. Aussi peu de littérature que possible. Des faits et encore des faits, des chiffres recueillis et comparés, quelques brèves réflexions, quelques discussions d'idées courantes. Rien de plus. Si pourtant ! Un effort pour classer les matériaux rassemblés. Le volume se divise en trois parties : *Le repos* — *Le travail* — *L'avenir* ; et chacune abonde en renseignements précis qui se recommandent à tous ceux que tourmente le souci de la vérité.

*
* *

Si je cherche l'idée maîtresse qui ressort de la première partie, je puis la résumer ainsi : Mettez à la portée des ouvriers des plaisirs honnêtes ; offrez-leur à bon marché des divertissements qui les rehaussent et les affinent, et vous verrez disparaître, du moins diminuer, avec une rapidité extrême les vices qu'on leur reproche si amèrement.

Quoi de plus banal que l'accusation d'alcoolisme qu'on leur lance à la tête ? Il est convenu que la classe ouvrière passe la moitié de son existence au

cabaret. Tel n'est pas l'avis de notre cabaretier d'occasion. Sans doute le faubourg n'est pas, nous dit-il, le temple de la Tempérance. Que voulez-vous ? Le cabaret, c'est, pour le travailleur lassé, le cercle où il cause, lit les journaux, rencontre les amis, chante à gorge déployée ; c'est aussi le magasin de combustible où il renouvelle la provision de sa machine épuisée. On y prend volontiers une pointe de gaieté ; mais les ivrognes sont rares et mal vus. Ce qui trouble les cervelles et délabre les estomacs, c'est beaucoup plus la qualité que la quantité, et j'avoue que les faubouriens ont grand tort de ne pas boire, comme ceux qui les accusent, du beaune première ou du champagne extra-sec à 10 francs la bouteille.

Mais en supposant même qu'ils abusent du vin bleu ou du petit verre d'eau-de-vie frelatée, à qui la faute ? Il y a là quelques pages que je voudrais voir méditer par les adeptes des sociétés de tempérance, par ces excellentes gens qui, de la meilleure foi du monde, s'en prennent à l'effet sans remonter à la cause. Pourquoi l'ouvrier va-t-il au cabaret ? Parce qu'il a pour foyer un taudis étroit et hideux. Parce qu'après douze ou treize heures de travail acharné il est trop harassé pour goûter une distraction intelligente. Parce que le théâtre est trop cher, le musée trop loin ou fermé, le livre trop dur à lire pour son esprit, qu'on n'a pas pris la peine de dégrossir. Parce qu'il a besoin de s'évader de sa vie de labeur sans répit et sans joie. Parce qu'il achète où il en trouve sans peine un peu d'illusion, de rêve et d'exaltation.

Si l'on veut atteindre le mal dans sa racine, qu'on crée des loisirs à ce serf de l'atelier et de l'usine ; qu'on lui permette de respirer, de se repo-

ser, de penser ; et alors seulement on pourra l'arracher aux jouissances inférieures de l'humanité. Tout membre d'une société de tempérance qui ne travaille pas avec les socialistes au relèvement *matériel* de l'ouvrier se condamne par là même à échouer dans son relèvement moral.

Il faut en dire autant de l'amour que du vin. Le faubourg n'est pas non plus le temple de la chasteté. Mais les bons ménages (et parmi ceux-là il en est plus d'un qui par économie ou insouciance n'a passé ni devant M. le curé ni devant M. le maire) ne paraissent pas y manquer plus qu'ailleurs. A comparer la haute société et celle que dédaignent les beaux Messieurs, il se pourrait que la soi-disant élite fût bel et bien la plus corrompue. Les trottoirs des grands boulevards ne sont pas jonchés de fleurs de vertu, et les amours de nature équivoque se rencontrent plus souvent sous la soie que sous l'indienne à dix sous le mètre.

La plus grosse différence qu'il y ait sur ce point entre les riches et les pauvres, c'est probablement que parmi les premiers il y a plus de débaucheurs, et parmi les autres plus de filles débauchées. Mais, encore un coup, à qui la faute ? Ecoutez cette déposition du témoin, qui nous conte ce qu'il a vu, sur le salaire des ouvrières de Paris : « Dans la plupart des corps d'état, elles reçoivent exactement de 1 fr. 50 à 2 fr. 50 pour *douze* heures de travail ; en prenant une moyenne de 2 fr. pour une journée de *dix* heures, cela met leur travail *à quatre sous l'heure.* » Ajoutez qu'elles sont repoussées de certaines fabriques par les hommes, qui leur reprochent d'avilir les prix, et osez les blâmer après cela si, dans un moment de lassitude et de découragement, puisqu'elles n'arrivent qu'à mou-

rir de faim en vendant leurs bras, elles se résignent pour vivre à vendre leur corps !

*
* *

Nous touchons déjà à la deuxième partie du livre, *au travail*. On y voit grandir l'hostilité contre le patron et surtout contre la patronne, en général plus âpre au gain. On y voit la haine de classe se trahir par mille petits faits gros de menaces.

Sans doute les statistiques officielles, à l'usage des revues bien pensantes et des gens convaincus d'avance que tout va pour le mieux, nous apprennent que la moyenne des salaires, par exemple pour les ouvriers du bâtiment, s'élève à 6 fr. 15 par jour. Pensez que par jour un lieutenant d'artillerie ne touche pas 5 francs et qu'un professeur de l'enseignement secondaire ne gagne guère plus de 8 francs. Quels richards que ces ouvriers ! Ils sont plus heureux que les bourgeois. Ils n'ont pas eu, comme eux, de longues années à peiner pour obtenir des diplômes. Ils n'ont point à représenter, à tenir leur rang. Qu'est-ce donc qui les empêche d'économiser pour leur vieillesse ?

Le malheur pour ce tableau poussé au rose, c'est d'abord qu'on n'y tient pas compte des dizaines de milliers d'hommes qui n'ont point ou plus de profession précise et qui, travailleurs de hasard, vont de métier en métier, partout où il y a quelques sous à glaner. C'est ensuite que les ouvriers sont payés, non à l'année, mais à la journée : il faut dès lors défalquer les dimanches et les vacances forcées que leur fait la maladie ou le

chômage. Statistique contre statistique. Savez-vous quel est par an le nombre moyen des journées de travail d'un ouvrier parisien ? 200 au plus. Il faut que celles-là compensent les 165 restantes. Encore un chiffre : au mois de janvier 1894, l'armée des sans-travail à Paris était *officiellement* évaluée à 200,000 hommes.

M. Leyret redresse ainsi au passage certaines erreurs chères aux économistes et aux classes dirigeantes. Cela ne l'empêche pas, d'ailleurs, de dire aussi leurs vérités aux blousiers. Il signale leur manque de solidarité, leur aversion instinctive de cette discipline sans laquelle il n'y a point d'action féconde, leur défiance, souvent injuste, du camarade qu'ils ont eux-mêmes élevé à quelque fonction municipale ou politique. Ah ! si les déshérités savaient s'unir et s'organiser !

*
* *

Nous arrivons ainsi aux perspectives que l'auteur nous entr'ouvre sur l'*avenir*. Comme il le dit, « des idées mal définies flottent vaguement. » On hésite, on tâtonne ; on réfléchit aussi. On semble avoir moins de goût pour le tapage et les bagarres des réunions publiques. On se recueille et l'on se compte sous le drapeau des syndicats. Les attentats anarchistes ont démontré la profonde inutilité des coups de main individuels. On paraît comprendre la nécessité de solides groupements socialistes, qu'entravent encore des rancunes récentes et de vieilles querelles de personnes.

En tout cas le faubourg se réveille ; il est attentif, inquiet, sur le qui-vive. Symptôme grave ! Les petits bourgois, qui ne rêvaient jusqu'ici que d'escalader les hauteurs de quelque position confortable, sont de jour en jour rapprochés des prolétaires par une communauté d'intérêts et de sympathies. Ils sont à leur tour entamés par le socialisme grandissant ; la misère en habit noir commence à regimber contre la domination de cette aristocratie d'argent qui pèse sur elle presque aussi lourdement que sur la misère en bourgeron. Gare à la première grande crise qui jettera sur le pavé la « sainte canaille », dont la formidable poussée a déjà balayé tant de fois rois, ministres et parlements !

*
* *

A ces constatations prises sur le vif de la réalité, M. Leyret a cru devoir coudre une conclusion générale. Elle a lieu d'étonner. « Pauvre siècle, s'écrie-t-il, consommé dans l'avortement général et que l'avenir, à qui revient la tâche de démolir pour édifier, baptisera le *siècle de la banqueroute* ! »

Voilà qui est gaillardement tranché. Quoi donc! Le XIXe siècle, si fécond en grands poètes et en grands artistes, le siècle des chemins de fer et du télégraphe, le siècle qui a révolutionné la science de la nature et créé celle des sociétés humaines, ne serait dans le temps qu'un désert, vide et lugubre, semé d'espérances mort-nées ! Qu'il n'ait pas tenu tout ce qu'il avait promis, d'accord. Mais je vou-

drais savoir quel siècle a jamais réalisé tous les désirs conçus par l'humanité souffrante.

Nous pensons que l'auteur aurait été prudent de ne pas sauter d'une petite analyse bien faite à une trop vaste synthèse. Juger un siècle aussi fourmillant, aussi tumultueux, aussi accidenté que celui qui s'achève n'est pas une entreprise qui s'exécute au pied levé. Il ne suffit pas pour la mener à bien d'être resté cinq mois derrière un comptoir de zinc. C'est un peu plus compliqué que cela.

Mais je ne veux pas insister. Mettons que M. Leyret est plus habile à voir les petites choses que les grandes. Son livre, si on l'allège d'une philosophie de l'histoire aussi téméraire que peu nécessaire, demeure une sérieuse étude sociale, et pour suprême éloge je puis dire en terminant qu'il a ce rare mérite de pouvoir intéresser et instruire également bourgeois et socialistes.

Avril 1895.



# XIII

## Jean Izoulet. — *La Cité moderne* (métaphysique de la sociologie.

(Félix Alcan, éditeur.)

Où ai-je surpris ce dialogue ? Est-ce autour de moi ? Est-ce en moi-même ? Je ne sais trop, mais je sais bien que j'ai reconnu la voix de ces deux immortels personnages, Alceste et Philinte, le premier toujours sévère et que je soupçonne fort d'être aujourd'hui socialiste, l'autre toujours indulgent avec des façons aimables de dilettante.

Or donc ils causaient ainsi :

Alceste — Pourquoi ce tapage autour d'un livre de philosophie ? Quelle traînée de bruit, de la Sorbonne au *Petit Journal !* Je n'aime pas ce fracas. La science me paraît devoir être plus discrète et plus sereine.

Philinte. — Que voulez-vous ? C'est tout un système qu'on nous apporte. Cet énorme volume de 700 pages in-8° n'est qu'une entrée en matière.

Il en annonce deux autres aussi touffus. Le bruit que fait l'œuvre répond à sa taille.

ALCESTE. — Ne pouvait-on réduire l'une et l'autre ? On n'a pas besoin de tant de pages et de tant de mots, quand la pensée est nette et précise.

PHILINTE. — Sied-il de bouder contre votre plaisir ? Est-ce que le livre n'abonde pas en images brillantes, en tirades poétiques, en formules ingénieuses ? Rappelez-vous celle-ci que je cueille au hasard dans ma mémoire : « Loin d'être un Dieu déchu, l'homme est un animal arrivé ». N'est-ce pas l'auteur qui appelle joliment les semailles « un acte de foi astronomique » ? Vous savez qu'en Sorbonne il dut prier ses auditeurs qu'on lui fît la grâce d'atténuer les bravos déchaînés par l'abondance et l'élégance de sa parole.

ALCESTE. — Eh ! oui. Trop d'éloquence ! Trop de fleurs ! Trop de métaphores ! Trop d'anecdotes ! Trop de symétrie aussi ! Dix principaux arguments ; dix principaux obstacles ; dix principales conclusions ! L'on dirait d'un supplément au système métrique. A ces procédés le raisonnement perd en solidité ce qu'il peut gagner en agrément. En voulez-vous une preuve ? Je vois toute une argumentation échafaudée sur ce fait que le mot *politesse* vient du grec *politeia*. Le passage est charmant : quel dommage seulement que l'étymologie soit fausse ! Mais quand même l'écrivain serait toujours heureux dans ses rapprochements imprévus, ses citations polyglottes et ses enthousiasmes lyriques, je trouve là-dedans un poète, un orateur, un littérateur, un vulgarisateur, tout ce que vous voudrez : je cherche un philosophe.

PHILINTE. — Ne l'est-il pas aussi ? Et plongé

hardiment dans le courant de la vie contemporaine ! *La Cité moderne !* Vous ne nierez pas que le sujet soit beau, grand et passionnant.

Alceste. — J'en conviens. Mais pourquoi avoir rétréci les sources à consulter aux limites du monde universitaire français, un petit monde fermé où l'on se cite et se congratule mutuellement en oubliant volontiers le reste de la terre ? Avez-vous remarqué que l'auteur nomme avec des respects exagérés tous les professeurs de la Faculté qui auraient pu être ses juges ?

Philinte. — Légère faiblesse de candidat au doctorat, politesse obligatoire, modestie réglementaire, précaution utile contre des attaques trop vives, condition presque indispensable de cet exercice suranné qu'est la soutenance solennelle d'une thèse.

Alceste. — N'importe ! J'aurais voulu qu'il nommât avec l'estime qui leur est due certains philosophes non officiels. D'autant qu'il leur emprunte en mainte occasion, qu'il présente même comme des nouveautés à scandale des propositions qu'ils ont bien avant lui formulées et lancées. Il écrit, par exemple : « *Mon* idée que le *moral* est du *social*, cette idée, dis-je, devra choquer nécessairement tous ceux dont la spéculation n'a pas assez assoupli l'esprit... » *Mon* idée ! C'est *notre* idée qu'il devrait écrire. Elle a été exprimée ces années dernières, en termes presque identiques, par bien d'autres penseurs, par G. de Greef, par le Dr Pioger. Est-ce une raison suffisante de les supprimer, parce qu'ils sont socialistes ? Il réclame quelque part en faveur des trouveurs et inventeurs. Que ne fait-il lui-même ce qu'il recommande aux autres ?

PHILINTE. — Il faut lui pardonner. Il se sera enfermé des années entières dans son étude comme en un puits.

ALCESTE. — Tant pis pour lui ! La vérité se promène souvent autour du puits où on la cherche. Lui qui découvre des « collaborateurs inconscients » dans quantité de gens qu'on ne s'attendait guère à voir en cette affaire, il aurait bien dû réserver son attention et ses égards à des précurseurs plus sérieux. Mais non ! il aime mieux étrangler avec désinvolture et Durckheim et Guyau. Pourtant s'il en est qui l'aient devancé, ce sont à coup sûr ceux-là. Tenez ! votre philosophe, en je ne sais plus quel endroit, croit apprendre aux socialistes qu'il faut concilier la solidarité et la liberté, et il s'écrie : « Solidarité libertaire ! Ces deux mots ne hurlent-ils pas d'être accouplés ?... » Eh bien ! sans compter que les théoriciens du socialisme français s'égosillent depuis des années à les répéter, ces deux mots-là, n'est-elle pas de Guyau, la phrase suivante : « L'équilibre, la conciliation *de l'individualité croissante et de la solidarité croissante*, tel est le difficile problème qui se pose pour les sociétés modernes ». Avouez que votre philosophe ignore certaines choses et certaines gens avec trop de complaisance.

PHILINTE. — Doucement ! Laissez-lui le loisir de se compléter et de se corriger dans une seconde édition. Mais nous nous arrêtons aux bagatelles de la porte. Courons, voulez-vous, à la thèse ou, si vous préférez, à l'hypothèse fondamentale. La voici, si je ne me trompe. — L'association est une création. D'un anthropoïde elle fait un homme. L'âme est fille de la cité. La raison est un produit social. La mentalité humaine

apparaît, disparaît, varie avec cette association féconde. — Qu'avez-vous à dire contre cette théorie qui est le cœur même du livre ?

Alceste. — Rien, sinon qu'elle n'est pas démontrée et qu'elle n'explique rien. — Prenons pour accordée la concordance de la sociabilité et de la mentalité. Que peut-on conclure de là ? Trois choses fort différentes : 1° ou que l'association est cause de la mentalité ; 2° ou bien que la mentalité est cause de l'association ; 3° ou encore que l'association et la mentalité ne sont que deux effets d'une même cause à déterminer. M. Izoulet s'en tient à la première thèse et c'est son droit. Mais à quel titre est-elle préférable à la seconde ? A quelle condition vaut-il mieux expliquer la mentalité par l'association que faire le contraire ? A la condition indispensable que l'association soit un phénomène plus simple, plus déterminé que la mentalité. Car si l'on ne définit pas l'association ou si, en essayant de la définir, on y met la mentalité même, vous voyez que cette explication n'en est pas une.

Philinte. — Vous refusez à M. Izoulet d'avoir fait œuvre de science !

Alceste. — Non pas. Je dis seulement qu'il s'est arrêté au premier pas de la science sociologique, en célébrant d'ailleurs ce pas avec des fanfares triomphales. Mais la science avance ; elle a marché ; elle a déjà passé M. Izoulet. Après avoir constaté, avant lui et comme lui, des concordances entre deux termes mal définis et dont l'indivision touchait à l'identité, elle a défini ou cherché à définir, en face du terme *mentalité*, le terme *association*. Comment cela ? En tâchant de décomposer l'association en ses facteurs plus simples, en ramenant par

exemple les lois qui la gouvernent aux lois moins complexes de la physique ou de la mécanique. Ainsi, l'on a tenté d'expliquer un des phénomènes fondamentaux de la société, à savoir la division du travail, par le volume et la densité mêmes des populations, et c'est là une véritable explication scientifique, parce que le volume et la densité sont des phénomènes plus simples, plus définis, partant plus mesurables que le phénomène à expliquer. — Voilà jusqu'où M. Izoulet n'est pas allé ! Il s'est contenté de constater partout une concordance incontestable : mais a-t-il expliqué ? Je crains qu'il n'ait fait seulement avec brio la métaphysique de la sociologie d'hier.

PHILINTE. — Il aura du moins fait sentir à tout le monde la merveilleuse puissance de l'association. Il aura mis en lumière le côté collectif de l'art et de la science. Il aura illustré et chanté l'étroite solidarité qui unit les hommes d'une même nation. Il aura ainsi préparé dans ses lecteurs l'éveil d'une âme socialiste.

ALCESTE. — Je lui en sais gré. Mais il m'inquiète un peu par une assimilation qui lui est chère. Il s'en va répétant : Un animal est une cité ; les yeux sont des bureaux d'opticiens ; le cerveau, un parlement et une série de ministères, — et réciproquement une cité est un animal. Par suite, les fonctions doivent y être séparées, spécialisées ; il faut une foule qui travaille aux besognes matérielles, une élite qui pense pour elle, et cette élite se divisera naturellement en poètes et philosophes ayant le pouvoir spirituel, c'est-à-dire élaborant l'idéal ; en politiques ayant le pouvoir temporel, c'est-à-dire réalisant les idées conçues par les penseurs et les rêveurs. Je ne vous cache-

rai pas que cette comparaison me fait peur. J'y retrouve l'éternelle opposition de gouvernants et gouvernés, de dirigeants et dirigés, quand il serait à souhaiter que chacun fût à la fois ou tour à tour l'un et l'autre.

PHILINTE. — Reconnaissez que l'auteur fait des réserves nombreuses ; qu'il veut une élite ouverte, non fermée ; qu'il donne à la foule sa part légitime dans la production des grands hommes et des grandes œuvres ; qu'il n'entend point identifier complètement l'organisme social et l'organisme animal.

ALCESTE. — Cela est exact. Mais gare aux imprudences de langage ! Il est dangereux, par exemple, de dire : *Nous marchons vers l'inégalité*, même en réduisant cette affirmation au domaine intellectuel. Car s'il est vrai que la démocratie a pour but de dégager l'aristocratie personnelle, s'il est vrai que l'organisation sociale doit tendre au développement intégral et par conséquent inégal des individus, il n'est pas moins vrai que le niveau général des esprits doit être relevé par une répartition plus équitable des moyens de vivre et de s'instruire. Comment affirmer dès lors que la distance entre les grands hommes de l'avenir et la masse environnante ira croissant ?

PHILINTE. — Peut-être n'y a-t-il entre vous et l'auteur qu'un malentendu. Un mot équivoque peut échapper au cours d'un si formidable volume.

ALCESTE. — Et voilà pourquoi je souhaiterais moins d'envolées et une méthode plus rigoureuse. Je lis encore, à propos de la possibilité pour tous de s'élever aux cimes de la pensée et de la vie supérieure, cette phrase qui m'étonne : *La voie est*

*libre*. Libre !... Hélas ! Elle le deviendra, c'est mon espérance. Mais combien il s'en faut que la sélection humaine soit organisée ; que le point de départ et les chances d'ascension soient socialement les mêmes pour tous les enfants ! Combien de cerveaux bien doués sont encore atrophiés par le milieu où ils naissent !

PHILINTE. — Ne chicanons point sur des détails. Rendons plutôt hommage au talent et à la bonne volonté de l'écrivain. C'est quelque chose qu'un gros livre philosophique, qui non seulement se lit avec charme, mais qui fait aussi penser et discuter. Si M. Izoulet a été moins neuf et moins profond qu'il n'a cru l'être (malheur commun à nous tous, pauvres mortels), il a rendu au grand public le service éminent de repenser, rassembler, parer de beau langage quantité d'idées qui flottaient éparses dans l'atmosphère ambiante. Il y a joint de jolis aperçus, de fines vérités de détail, des arguments originaux. Il a porté dans tout cela une verve, une vie, une passion intenses. La métaphysique et la sociologie ne sont pas tous les jours à pareille fête.

*
* *

Philinte se tut. Je crois bien qu'Alceste, l'incorrigible grondeur, grommela encore quelque chose entre ses dents ; mais je ne l'entendis pas (1).

(1) Dans une lettre qu'il m'a écrite à la date du 1er septembre 1895, M. Izoulet, tout en constatant qu'« il reste entre nous un point de désaccord peut-être irréductible », signale

de nombreux points où nos pensées se rencontrent et il ajoute :

« *Qu'ai-je essayé de faire ? J'ai essayé de donner à un sociologisme trop strictement économique des bases psychiques et métaphysiques ; et à un sociologisme trop grossièrement matérialiste des tendances spirituelles.*

« *J'ai essayé en deux mots, d'approfondir et d'idéaliser la sociologie. Cette tentative seule ne méritait-elle pas quelque indulgence ?*

« *Un mot aussi sur une question de personnes, si vous permettez.*

« *Vous me reprochez de critiquer MM. Guyau et Durkheim, tout en suivant les mêmes voies. Voici ma réponse. La valeur de ces Messieurs n'a jamais été en cause. Mais je suis, en Morale, utilitaire, et, en Métaphysique, optimiste ; et ils sont anti-utilitaires en Morale et pessimistes en Métaphysique. Peut-il y avoir opposition plus radicale sur des questions plus capitales ?*

« *Qu'ajouterai-je ? Un parti d'espérance, comme le vôtre, ne devrait-il pas me savoir gré, sinon me louer hautement comme la Zeit de Vienne, d'avoir essayé selon mes forces d'arracher la philosophie française au meurtrier pessimisme, aux meurtrières métaphysiques du désespoir ?*

« *S'il vous paraissait équitable et s'il s'offrait une occasion de reproduire cette lettre, j'en serais véritablement heureux...* »

Voilà qui est fait, et je donne de grand cœur à M. Izoulet cette satisfaction.

Mai 1895.

## XIV

Aristide Bruant. — *Dans la rue.*

CHANSONS ET MONOLOGUES

Dessins de Steinlen

(Deux volumes chez l'auteur, 84, oulevard Rochechouart.)

Ces deux volumes se présentent bien habillés, très bien même. Elle a fait fortune, la chanson canaille : telle une coureuse des rues devenue une belle madame qui se pavane dans la soie et le velours.

C'est Steinlen qui s'est chargé de vêtir richement la gueuse dont l'ami Bruant a fait sa Muse ordinaire. Et vraiment il y a réussi à merveille. Impossible de mieux la parer sans la déguiser, de mieux souligner ses formes robustes sans cacher ni étaler ses franches nudités.

Pas le moindre divorce, comme il arrive trop souvent entre l'auteur et l'illustrateur. Ils ont l'air d'avoir créé ensemble. Même connaissance approfondie du pavé de Paris et des êtres douteux qui promènent dans les quartiers pauvres leurs vices ou leur misère ; même observation sincère, aiguë, vigoureuse, avivée d'une pointe de fantaisie qui

met en relief la réalité sans la déformer. L'artiste, avec une conscience rare, a plié son talent à la pensée du poète : cette œuvre double est ainsi d'une singulière unité.

Et comme elle vit ! Quel Parisien ne les reconnaît, pour les avoir vingt fois coudoyés, ces ivrognes hilares et dépenaillés, ces gamines effrontées avec leur nez « oùsqu'i' pleut dedans », ces martyres du trottoir que seul M. Prudhomme ou le sénateur Béranger peut s'obstiner encore à nommer des filles de joie, et ces promis de la guillotine, ces voyous blêmes qui à quinze ans sont déjà des vétérans du vol et des apprentis du crime. Les voilà dressés en pied devant vous, criants de vérité, pittoresques comme ce philosophe en guenilles dont la rue est le chez-soi, ou tragiques comme ce grelotteux (p. 205) qui agonise de froid et de faim sur un banc du boulevard extérieur !

Autour d'eux la grande ville avec ses aspects tristes ou joyeux, souvent sinistres. Il y a tel paysage de faubourg qui vous donne froid dans le dos. Steinlen rend en maître ces longues avenues désertes, dont le triangle lumineux, entre deux rangées de maisons aveugles et sourdes, s'enfonce et se perd dans l'infini du silence et de la nuit. On aurait peur d'y passer.

Certes, avec de pareils dessins, les chansons de Bruant ont leurs entrées assurées partout. Mais ne les avaient-elles pas déjà ? Il est bien loin (vingt ans, une éternité ! le temps où la *Chanson des gueux* — une chanson qui ne se chantait pas, pourtant — valait à Richepin un mois de prison. Depuis le malheur arrivé à celle-ci, la mère aux autres, ses filles et petites-filles ont conquis les cafés-concerts, les théâtres, les salons, voire les

soirées officielles, me dit-on. Rien d'étonnant, après tout. Au siècle dernier, Vadé et ses poésies poissardes firent le régal des duchesses. Ainsi la tanière à Bruant, le cabaret du *Mirliton,* est devenu un rendez-vous du beau monde. Etait-ce assez piquant d'y être accueilli au son de ce refrain charmant :

Oh ! là là ! c'te gueule ! c'te binette !

Et je sais de nobles dames qui, non contentes de se faire engu...irlander de la sorte, ouvrirent toutes grandes les portes de leur logis aux pochades les plus pimentées du chansonnier.

Triomphe éclatant, complet, écrasant ! Mais si j'étais Bruant, cela même m'inquiéterait. Une victoire si entière, c'est le commencement de la fin. Il me semble qu'à l'heure qu'il est la mode, cette girouette, est sur le point de tourner.

Suivant cette règle que les extrêmes se touchent et s'appellent, on s'éprend des chansons naïves, des bergeries à l'eau de rose, des romances exquisement fades du temps jadis. Aux palais brûlés d'alccol, il faut la douceur du lait et de l'orgeat ; c'est, pour le moment, une curieuse lutte entre le vitriol et la tisane.

Aussi, puisque la chanson naturaliste et populacière est bien près de revêtir la majesté des choses passées, puisqu'elle est entrain de devenir historique et classique, ce serait peut-être le moment de lui consacrer une étude en règle, j'entends une étude sérieuse, en trois points au moins, comme il convient, montrant par exemple ce qu'elle vaut au point de vue *moral, littéraire et social.*



Donc, Mesdames et Messieurs, n'allez pas vous figurer sur l'apparence que la chanson d'Aristide Bruant soit une invite à la débauche, un excitant à la volupté, un équivalent des bisques aux écrevisses ou des ballets de l'Opéra. Oh ! que vous seriez loin de compte ! Peinture de mauvaises mœurs et parfois de mauvais lieux, d'accord ; crudités et nudités de langage, soit encore ; mise en scène de personnages tarés, impudents, cyniques, c'est convenu. Mais si vous saviez comme tout cela est peu affriolant ! comme cela porte à la réflexion triste plus qu'à la gaudriole !

Un trio remplit le livre : la gigolette, son gigolo et... le bourreau. Quel assemblage ! Quelle leçon de choses ! La Roquette apparaît sans cesse à l'horizon. Une tête qui tombe dans le panier de l'exécuteur, c'est le dénouement accoutumé, réglementaire, presque inévitable. Comme chante je ne sais quelle donzelle de barrière :

Qu'on l'prenn' grand ou p'tit, rouge ou brun,
On n'peut pas en conserver un ;
Ils s'en vont tous à la Roquette,
A la Villette.

Quand ce n'est pas l'échafaud qui dresse au bout d'un vers sa silhouette rougeâtre, c'est Mazas ou Saint-Lazare, la prison ou l'hôpital. Pour un peu, je soutiendrais que Bruant est un moraliste austère, brutal même, qui crie aux chevaliers de la rouflaquette et à leurs dignes compagnes : Voyez un peu où cela vous mène !

Ah ! il n'est pas gai tous les jours, le chansonnier, ou sa gaieté est singulièrement macabre. Tantôt il souhaite la bienvenue au seigneur Choléra, tantôt il célèbre les joies plutôt sévères du fossoyeur. Il ressemble à ces peintres du moyen âge finissant qui se complaisaient à dérouler sur les murs les funèbres gambades de la danse des morts.

Je vous le dis, on sort de son livre avec la sensation poignante des misères que la nature et la société réservent aux gueux des villes. Et c'est sans doute par une harmonie naturelle que ses chansons tournent à la complainte et se disent sur des airs d'enterrement. Lui aussi, comme un petit Zola, il a fait le poème pessimiste de l'animalité humaine. Il ne fait rire que par exception, quand par exemple il s'amuse à rimer les boutades d'un pochard ; et si, alléché par un morceau qui s'intitule *Heureux*, vous y courez, que trouvez-vous ?... Un vieux mendigot qui s'endort à l'aise dans un tuyau de la Compagnie des eaux. Bonheur bien relatif, n'est-il pas vrai ! Croyez-moi, les tableaux de ce genre ne sont pas de ceux qui allument les sens ; et cela est mon premier point.

Voici maintenant le second ! Est-ce de l'art ? Oui certes ! Un art fruste, violent, heurté, criard, mais qui frappe, qui saisit. Des gros mots, des sentiments bas ou cruels, la brute reparaissant dans l'homme, des âmes fangeuses ou féroces ; puis tout à coup un coin de poésie qui luit au soleil, comme une grêle fleurette entre deux pavés sur le bord d'un ruisseau puant. Ainsi, contraste voulu, mais si vrai ! un Alphonse logé aux frais de l'Etat écrit à sa bien-aimée :

Nous r'tourn'rons su' l'bord de la Seine
A Meudon cueillir des lilas,
Après que j'aurai fini ma peine
A Mazas.

Ou bien sur le poudroiement doré de la foule élégante tombe l'obscurité du soir,

Et la nuit tapiss' tout en noir
Au bois de Boulogne.

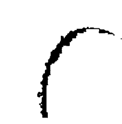
Deux vers qu'il faut avoir entendu dire par Yvette pour savoir ce que peut leur donner d'ampleur une grande artiste en petites choses!

Parfois, c'est un doux ressouvenir des années d'enfance qui se réveille au fond d'un cœur endurci jusqu'à en être racorni. Tel de ces sauvages de Paris, qui a eu par hasard une famille, revoit dans le lointain du passé le lit d'enfant où il dormait, veillé par sa mère, et cette vision brusque illumine pour un instant et fait ressortir, comme à la lueur d'un éclair, le noir intense d'une vie sans foyer et sans pain.

Vous voyez, n'est-ce pas, que j'arrive au côté social de l'œuvre. Point de déclamation, point d'attendrissement, point de tirades pleurardes ou furieuses contre les riches ou la destinée. Bruant se moque même volontiers des braillards qui veulent tout casser et qui font en paroles de formidables branlebas. Et pourtant de son livre, en apparence impassible, monte un sourd grondement de révolte contre les privilégiés du sort.

Ses gueux, ses truands ses marlous, non seulement considèrent le bourgeois comme une proie





qui leur revient de droit, mais, ce qui est plus grave, ils se comparent à lui et trouvent qu'il leur ressemble comme un frère plus heureux, non meilleur.

Ils se disent : Nous volons. Eh bien! mais qu'ont donc fait autre chose les gros Messieurs du Panama qui furent et restent décorés. — Nous allons à Mazas. Mazas est plein de gens comme il faut. — Nous avons des femmes qui travaillent pour nous. Eh! joli jeune homme, as-tu épousé sans dot? M. le marquis, qui devenez gendre d'un millionnaire, à quel prix avez-vous estimé votre personne et votre nom? — Nos gonzesses sont vendeuses d'amour. Mais peut-on vendre sans acheteurs? Et si nous sommes des enfants sans pères, nous n'aurions qu'à chercher parmi vous, Messieurs des classes aisées, pour retrouver sans doute ceux qui nous ont jetés au monde.

Ceux d'en bas sentent ainsi (lisez, si vous en doutez, la chanson des *Vrais dos*) que leurs mœurs valent celles des gens d'en haut. Et vraiment ont-ils si grand tort? Je voyais naguère une pièce où un vieux Monsieur vient offrir sa fille pour maîtresse à un autre vieux Monsieur; où il le quitte en lui disant : « Sois bon pour elle! »; où la jeune personne s'évanouit à point nommé pour se faire délacer et, comme le coup a raté, reçoit quelques billets de mille qu'elle n'a pas seulement gagnés; où le mari de ladite, un homme du monde, dont la femme est toute la fortune, ne la vend pas, non certes! mais la cède pour de l'argent à ses amis... Ce n'était pas à Montmartre ni à Ménilmontant. C'était au Gymnase, dans un théâtre de famille; la pièce, très joliment troussée, s'appelle l'*Age difficile*, et elle est signée Jules Lemaître. Elle ex-

pose devant des bourgeois une peinture de mœurs bourgeoises et, je ne sais comment cela se fait, elle n'est cependant qu'une mise en action, une transposition académique des chansons de Bruant.

Ces chansons ne seraient donc qu'un miroir grossissant où le monde actuel peut voir ce qu'il y a en lui de pourri. Je ne saurais trouver d'illustration plus saisissante de leur valeur sociale et de leur portée philosophique. Et voilà pourquoi, Mesdames et Messieurs, elles sont sûres de garder leur petite place dans l'histoire de la chanson et de la société françaises.

Mai 1895.

# XV

## Huysmans. — *En route.*

(Tresse et Stock, éditeurs, Paris.)

Oui, je sais, l'auteur est un artiste respectueux de son art et de son talent ; il ne lance un roman qu'après l'avoir, durant des années, couvé, travaillé, ciselé, fignolé. C'est toujours un descriptif consciencieux et énergique, un styliste raffiné, un chercheur d'effets nouveaux. C'est toujours aussi un disciple de Zola, fidèle malgré lui aux procédés du maître, et, aujourd'hui qu'il nous conte une histoire mystique, rien de plus étrange que le contraste entre son style crûment matérialiste et les hautes spiritualités qu'il s'efforce d'exprimer. La piété parlant canaille, cela ne manque pas de ragoût !

En voulez-vous quelques échantillons ? Un homme fait son examen de conscience ; il *se pouille*, ou *s'épuce* l'âme. Le Christ descend en lui comme un vidangeur dans sa fosse. Il faut « le chlore des prières, le sublimé des sacrements » pour désinfecter ce lieu puant. Une prière à la Vierge commence de cette façon aimable : « Par-

donnez au salaud que je suis ! » L'impression produite sur un croyant par les conseils d'un prêtre se traduit en ces termes : « L'abbé m'embête. » Le spiritisme devient « la latrine du surnaturel, le goguenot de l'au-delà ». Un office funèbre n'est plus qu'un bastringue autour de la viande qui tourne d'un mufle mort. La musique sacrée de Gounod est qualifiée de « déculottage mystique ». Le livre, pour parler le même langage, prend ainsi l'aspect d'un saint dépotoir.

Autres souvenirs du chef (vainement renié) de l'école naturaliste : d'abord le besoin de faire vomir le lecteur. Savourez-moi cette prouesse de je ne sais plus quelle sainte : « Un jour, un haut-de-cœur lui vient devant un lépreux dont les croûtes soulevées infectent ; pour se punir de son dégoût, elle boit l'eau dans laquelle elle a lavé ces croûtes ; des nausées la reprennent ; elle se châtie encore en se forçant à avaler une écaille que cette eau n'a pu entraîner et qui lui est restée dans le gosier, à sec. »

Autres procédés connus : la revue méthodique de toutes les églises de Paris et de la façon dont on chante, un copieux résumé de tous les bouquins qui traitent de l'extase et de la communion avec Dieu, une interminable énumération de tous les offices qui remplissent le cercle de l'année ecclésiastique, une masse énorme de renseignements assénés avec une conscience formidable, des dictionnaires spéciaux vidés sans vergogne et sans pitié, bref une profusion de détails archéologiques, un débordement d'érudition où l'on est noyé, englouti. Honneur à qui traverse sans faiblir les monceaux de documents savamment disposés de place en place !

Au fond, cette orgie de savoir et de description, qui serait ailleurs l'accessoire, pourrait bien être ici le principal : car le sujet est des plus minces. Un homme de lettres parisien, las de la vie qu'il mène, se convertit au catholicisme ; après un long duel entre la luxure et la foi, prétexte à pieuses priapées, il va faire une retraite de huit jours dans un monastère de trappistes. Il s'y confesse, communie et en revient sanctifié, mais à peu près aussi désemparé qu'avant.

Pourquoi suis-je poursuivi par la définition qu'Alfred de Vigny donne quelque part de l'homme de lettres : un agréable caméléon, qui change de langage et de ton suivant la mode, qui prend à volonté toutes les apparences et tous les masques, qui peut ainsi être tour à tour réaliste, satanique, angélique, etc. ? On peut se demander çà et là si le Durtal que l'auteur met en scène ne serait qu'un habile acrobate de style, jonglant avec le mysticisme, parce que c'est le goût du jour. D'autant qu'il nous est présenté dès le début comme un artiste outrancier de nature et de parti pris, resté à court de sujet et à l'affût d'un livre après avoir scruté les mystères de la magie et de la messe noire.

Il est certain que la crise d'âme qui de l'indifférent fait un croyant, cette crise si grave, si essentielle dans l'existence d'un Pascal ou d'un Rancé, est cavalièrement esquivée. C'est en une nuit que le travail s'opère et, comme le dit cet étrange néophyte, « sans qu'on sache pourquoi ni comment, c'est fait ». Si l'on cherche ses raisons de se jeter dans les extrêmes du catholicisme, on trouve en vérité peu de chose ; l'ennui, le dégoût d'une vie de débauche, l'admiration pas-

sionnée du plain chant qui est trop beau pour être d'invention humaine. Il faut reconnaître que ce sont là de piètres motifs pour une conversion sérieuse.

Mais comment sonder le secret des consciences ? Comment démêler la part de la fantaisie et de la sincérité dans une œuvre de ce genre ? Il semble par endroits que l'auteur et son héros ne fassent qu'un, que l'histoire à nous contée ait l'accent d'une confession personnelle. Supposons bénévolement que nous avons affaire à un convaincu, à un homme de foi, et examinons le livre lui-même.



Quelle en est l'idée-mère ? *En route,* dit le titre. Constatation d'un fait ou conseil aux lecteurs ? On ne sait trop. L'épigraphe du volume semble toutefois indiquer un appel aux âmes inquiètes. « Accourez, s'écrie saint Bonaventure, aux cités de refuge, aux asiles religieux, où vous pourrez faire pénitence du passé, posséder la grâce dans le moment présent et conquérir sûrement la gloire pour la vie future. » Ce serait donc une invitation à rompre avec le monde, pour aller demander aux cloîtres les joies de l'anéantissement en Dieu.

La prédication n'est pas neuve. On l'a entendue à satiété dans les siècles fatigués de vivre, et ici encore le point de départ est bien la haine de la vie. « Durtal enviait l'admirable sagesse de ces pauvres filles qui avaient seules compris qu'*il était dément de vouloir vivre* ». Reconnaissez-vous le disciple du Zola d'autrefois, le pessimiste in-



transigeant dégoûté de tout, et, par-dessus tout, de lui-même ?

L'Eglise étant l'hôpital des âmes, le malade recourt à elle. Mais il n'a garde de lui demander ses remèdes courants, bons pour la foule. Il n'entend pas être confondu avec les pleutres et les cafards qui composent « le peuple stupide des dévots ». Il veut être traité en patient de qualité. Arrière le catholicisme moyen, tiède, fade, pot-au-feu, qui dégénère en un « fétichisme de Canaque attendri ! » Foin des ensoutanés puérils ou bêtement autoritaires, comme les fabrique le séminaire ! Ce converti est terrible. On mettrait sa prose à l'index que cela ne m'étonnerait pas et peut-être lui sourirait assez. Il a des irrévérences plus que voltairiennes pour ce que respecte le commun des fidèles ; il compare la main bénissante de l'archevêque de Paris à une patte de crabe. Bossuet (à toi, Brunetière !) est à ses yeux un être « tenace, hargneux, atroce » ; c'est le « cormoran de Meaux ».

Aussi, pour sauver cet aristo du péché, faut-il un prêtre spécialement choisi pour lui par le ciel, et à peine est-il entré dans la religion qu'il court à ce qu'il voit de plus austère, de plus rigide, de plus antinaturel. Son idéal, c'est de tuer en lui le Moi ; c'est de se vider d'humanité. Les vrais saints brisent tous les liens d'affection ; ils n'ont ni famille, ni patrie, ni amis. Les vrais saints traitent leur corps en ennemi mortel, le macèrent, le tourmentent, l'affaiblissent à plaisir. N'y a-t-il pas des couvents d'augustines où il est défendu de se laver plus d'une fois par mois ? L'auteur, avec un zèle divertissant, rassemble les pénitences les plus nauséabondes que s'imposent les favoris de son Dieu.

A la Trappe il rencontre son idéal incarné en la personne du frère Siméon. C'est le porcher du couvent, un bonhomme parfaitement sale et ignorant, qui n'a jamais lu un journal, qui ne sait pas en quel pays il habite, qui grogne comme ses cochons pour répondre à qui lui parle. Un jour il se croit aveugle, et c'est tout simplement parce que ses lunettes sont devenues noires de crasse. Quant à la femme, l'éternelle ennemie, l'instrument du démon, la femme dont la voix impure suffit à faire tourner les psaumes, il n'imagine point comment elle est faite, et c'est seulement par la « gésine de ses truies qu'il devine peut-être l'essence et les suites du péché de la chair ».

Mais cet innocent est l'hôte préféré du seigneur. Il fait des miracles ; il chasse les démons ; il les fait passer dans le corps de ses pourceaux, et le livre se termine par ce cri de Durtal : « Ah ! vivre, vivre à l'ombre des prières de l'humble Siméon ! »

Ce « divin porcher » représente, paraît-il, « l'état le plus élevé auquel ici-bas la créature puisse prétendre ». En lui se réalise le plus haut degré de culture morale. C'est donc, pensez-vous, qu'il est d'une bonté héroïque ? Point du tout. Dans ce livre religieux, je ne saurais dire s'il y a beaucoup de foi, mais je puis affirmer qu'il n'y a pas l'ombre de charité. Rien de plus sec, de plus férocement égoïste que Durtal occupé uniquement de son salut, de son estomac, de ses cigarettes et des miracles qu'il réclame pour sa chère petite personne. Il va jusqu'à faire fi des sœurs qui soignent les malades ; parlez-lui des ordres qui sont tout entiers tournés vers le ciel, à la bonne heure ! Ils prient, cela suffit. Pendant que d'autres travaillent pour eux, ils conversent avec Dieu et, par

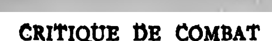
là, ils rachètent les fautes de la terre ; ils sont les paratonnerres de notre société maudite, et plût au ciel que Paris fût entouré et bastionné de monastères semblables : il serait invulnérable aux entreprises du Malin !

Ainsi convaincu que le salut de son âme et de la France, voire même la solution de la question sociale, est dans les couvents du genre de la Trappe, Durtal rentre, on ne sait pourquoi, dans la vie ordinaire ; mais il y revient plus étranger, plus enfermé en soi que jamais ; car il dit : « En dehors de la Trappe, tout m'est égal et rien ne m'importe. » Et il ne reste plus qu'à répéter les paroles de saint Bonaventure : « Accourez aux cités de refuge... ! »

*
* *

Il y aurait sans doute quelque naïveté à discuter gravement les intentions problématiques et les outrances voulues d'un mystique boulevardier. L'auteur pourrait bien n'avoir vu là qu'une nouvelle façon de prendre la vie *à rebours*. L'idéal qu'il nous propose est peu dangereux, parce qu'il est peu tentant ; et le livre, décidément court de pensée, fera peu de prosélytes, parce qu'il est dur à lire pour qui ne sait pas s'ennuyer.

Je laisserais donc volontiers les amis de l'artiste le couronner de roses blanches et de lys. Mais avons-nous le droit de rester indifférents à cette complicité de l'art dans l'effort aujourd'hui tenté pour ramener la France aux croyances ou, tout au moins, aux pratiques de l'Eglise romaine ? Puisque ce but, hypocritement poursuivi durant des





années, est maintenant avoué par les directeurs de conscience du monde bourgeois, n'est-il pas grand temps de se mettre en travers ?

Les esprits affranchis du joug catholique ont eu tort de croire la victoire définitivement gagnée, de s'imaginer qu'il était superflu d'achever des idées vaincues et de s'acharner sur des ruines, qu'il suffisait de laisser mourir de leur belle mort des dogmes surannés. Voici que ces dogmes terrassés et dédaignés profitent de cette mollesse ou de cette générosité, comme on voudra ; voici qu'ils se relèvent et font un retour offensif, si bien qu'il nous faut reprendre les armes, combattre de nouveau à coups de railleries comme de raisonnements. Plus d'équivoques onctueuses ! Plus de ménagements périlleux et coupables !

Il faut répéter sans trêve que la science et la foi sont incurablement séparées par une *opposition de méthode,* puisque l'une n'admet que ce qui est démontré, tandis que l'autre cesse où commence l'évidence.

Il faut crier à tout venant que l'idée monastique, avec sa haine de la femme, de la nature, de la vie, avec sa rage de tuer l'amour, la pensée, la volonté, est un idéal inhumain, morbide, un rêve de détraqués, un moyen sûr de mener par la chasteté forcée aux pires folies des sens.

Il faut redire hardiment que le saint égoïste retiré dans son couvent comme un rat dans son fromage est un être inutile, parasite, immoral, puisqu'il ne met pas ses forces morales au service de l'humanité.

Il faut rappeler avec mépris que la peine de l'enfer éternel pour les fautes de ce misérable atome qu'est l'homme n'est qu'un souvenir des impitoyables vendettas barbares.

Il faut se moquer (car cela ne mérite pas mieux) des niaises macérations infligées au corps qui n'en peut mais, des ridicules pénitences consistant en chapelets dévidés et en prières mécaniques, des enfantines terreurs qu'inspire encore ce vieux Croquemitaine de Satan.

Il faut reprendre résolument la guerre à une conception des choses qui a fait son temps et qui est en pleine contradiction avec les besoins et les conquêtes du monde moderne. Il faut assainir, épurer, élever, émanciper les cerveaux.

A l'œuvre, les savants, les philosophes, les maîtres de la jeunesse, et aussi les artistes! Nous ne voulons pas qu'on nous ramène au moyen âge, qu'on fasse de la France une Espagne, qu'on nous conduise par l'abêtissement au suicide intellectuel. Nous voulons vivre, aimer, penser, aller de l'avant en quête de bonheur et de justice, courir vers l'aurore qui se lève, vers l'avenir qui sourit; et nous consentons, n'est-ce pas, camarades, qu'un imbécile à court d'arguments nous compare à M. Homais!

Mai 1895.



# XVI

Jean-Bernard. — *Histoire anecdotique de la Révolution française.* (Ve volume 1793).

(Ve volume, 1793), avec une préface de Clovis Hugues,
(*Paris*, *Sevin*, *éditeur*.)

Poursuivant avec un courage tranquille la tâche qu'il s'est donnée de raconter année par année les menus faits de la Révolution française, Jean-Bernard arrive aujourd'hui à *Quatre-vingt-treize*.

Quelle date restée formidable dans la mémoire des hommes ! Elle flamboie en traits de feu et de sang dans l'histoire de la France. Guerre civile et guerre étrangère ! Ainsi que le dit Clovis Hugues dans ses vers éclatants comme une fanfare :

Un cri s'élève dans l'espace :
C'est la *Marseillaise* qui passe.
Comme un grand vent sur les blés mûrs.

Guerre intestine aussi dans la Convention entre la Gironde et la Montagne ! Guerre encore entre la Convention et la Commune de Paris ! L'héroïsme et l'échafaud en permanence. Paroxysme

de passions, de dévouements, de colères. Des événements si pressés, une telle hâte de vivre et de créer qu'on semble vouloir faire en quelques mois l'œuvre d'un siècle. Elle est pleine à craquer, cette année de crise aiguë, et la première difficulté pour l'historien qui la scrute est de savoir se borner.

C'est l'année révolutionnaire par excellence, celle qui entend réformer le costume comme le calendrier, qui supprime d'un mot les vieilles institutions branlantes, par exemple l'Académie française, attendu qu'une Académie officielle est toujours et nécessairement un foyer de conservatisme littéraire, politique et religieux : une idée que je recommande à ceux qui vont fêter le centenaire de la fondation de l'Institut, puisque notre époque, hélas ! songe plus à célébrer des centenaires qu'à en léguer aux siècles futurs !

C'est l'année du peuple dans la Révolution, et notre ami Malon, que la mort a empêché d'écrire la préface du présent volume, avait raison de dire à l'auteur : « La Révolution n'a pas été faite par et pour la bourgeoisie ; elle a été faite par le prolétaire. » A demi faux pour 1789, cela est vrai pour 1793. L'article XI de la nouvelle *Déclaration des droits de l'homme* proposée par Robespierre était ainsi conçu : « La société est obligée de pourvoir à la subsistance de tous ses membres, soit en leur procurant du travail, soit en assurant les moyens d'existence à ceux qui sont hors d'état de travailler. » Il est fâcheux que les champions du régime bourgeois, qui rappellent si volontiers la première Déclaration, datée de 1789, ne se souviennent pas plus souvent de celle-là.

C'est encore l'année légendaire, je veux dire celle que l'imagination a le plus richement bro-





dée, tantôt en noir ou en rouge, tantôt en fils de soie et d'or. Et sans doute les mémoires qu'on publie par douzaines, les procès-verbaux qu'on exhume redressent peu à peu les erreurs convenues. N'y a-t-il pas en Sorbonne un cours d'histoire de la Révolution et par surcroît une revue spéciale, que dirigent Aulard et Charavay, deux consciencieux fouilleurs de documents? Mais que de vérités retrouvées gisent enfouies dans les gros livres ou les savantes monographies ! Il est bon que des ouvrages plus populaires, comme celui de Jean-Bernard, les fassent courir par le monde et pénétrer dans l'esprit des foules.

Tant pis pour les mots brillants qui ont le tort de n'avoir jamais été prononcés ! On ne perd rien à les remplacer par des faits exacts. Si le fameux banquet des Girondins paraît devoir rentrer dans le domaine de la fable, peut-être vaut-il autant pour leur gloire de faire connaître qu'au moment de mourir un des plus gros soucis de Vergniaud était de savoir comment il paierait sa blanchisseuse, ou bien que Brissot possédait en tout trois chemises lavées à mesure par sa femme. La leçon peut servir à plus d'un républicain d'aujourd'hui.

Jean-Bernard, qui ne croit pas à la mort du dauphin au Temple, ne croit pas davantage au Robespierre qu'on nous peint d'ordinaire aussi farouche déiste que terroriste. Il rappelle que la motion proposant de reconnaître par une loi l'existence de l'Être Suprême fut présentée par un autre sans être même appuyée par lui. Il fait comprendre comment l'Incorruptible fut plus tard victime de sa probité rigide et de sa modération relative, et il est curieux de remarquer que cette opinion est confirmée de façon inattendue par le témoignage

de Barras, le thermidorien, le pourri, l'ennemi implacable de Robespierre. Ne dit-il pas en effet de celui qu'il a tant contribué à renverser : « *Le système de terreur et de mort porté au suprême degré de barbarie sanguinaire l'avait persuadé qu'il dévorait tous les hommes franchement républicains ; il voulut arrêter ces exécutions atroces ; il s'opposa à l'arrestation de plusieurs députés, de grand nombre de citoyens recommandables... ; il périt ainsi que Camille Desmoulins et beaucoup d'autres pour le même retour aux principes de justice* » (1).

De la sorte, la date qui coupe en deux la Révolution, qui en marque le point culminant, qui indique le moment précis où s'arrête le mouvement en avant et où commence le mouvement en arrière, ne serait plus le 9 thermidor. Ce serait le 4 germinal, jour où mourut Hébert avec « les enragés » de son petit groupe.

Avec les fournées que dévore la guillotine, avec les tueries féroces de la guerre civile, Quatre-vingt-treize est surtout l'année tragique. L'énergie, la fureur, la cruauté, sont, dans tous les partis, portées au comble. C'est, du côté royaliste, l'assassinat de Lepelletier; c'est du côté girondin, l'assassinat de Marat, Marat dont on fait un dieu, dont on honore pieusement les reliques, dont on place le buste, la baignoire, l'encrier, la lampe dans une pyramide expiatoire, dont on chante les louanges en style ecclésiastique : « Cœur sacré de Jésus, cœur sacré de Marat, vous avez les mêmes droits à nos hommages. »

S'il fallait prouver à quel point une anecdote est

(1) *Mémoires de Barras*, avec une préface de GEORGES DURUY, I, p. 244. *Librairie Hachette.*

souvent révélatrice des mœurs régnantes, en voici qui parlent hautement ! Un enfant crie dans la rue une brochure : « Les crimes de Louis XVI, deux sous. » — Passe un monarchiste. Il lui défend de crier ce titre. L'enfant continue : c'est son gagne-pain. Son interlocuteur tire son sabre et abat la main du petit vendeur. Digne pendant des massacres qu'en Vendée les *blancs* exécutent sur les *bleus* ; un officier républicain a les deux poignets sciés ; ailleurs on peut voir un bras qui sort de terre et dont la main reste accrochée à une touffe d'herbe : l'homme a été enterré vivant.

Même inhumanité du côté des patriotes ; témoin Bailly, l'ancien maire de Paris, que les guichetiers se jettent en riant de l'un à l'autre avant qu'on le conduise à la mort ; témoin les accusations ignobles dont on salit Marie-Antoinette, assez coupable d'ailleurs pour qu'on n'eût pas besoin de faire d'une mauvaise reine une mauvaise mère ; témoin le soufflet que le valet du bourreau applique à la tête coupée de Charlotte Corday. Girondins et Montagnards n'ont rien non plus à s'envier : David traite Vergniaud d'assassin, et l'on connaît la fameuse phrase d'Isnard à la tribune : « Si par ces insurrections toujours renaissantes il arrivait qu'on portât atteinte à la représentation nationale.., bientôt on chercherait sur les rives de la Seine si Paris a existé. »

Que deviennent les femmes durant ces luttes effrénées ? Elles combattent aussi, et avec toutes leurs armes. Celles-ci, de robustes gaillardes, occupent les tribunes de l'Assemblée, en expulsent un homme qui les a insultées, en interdisent l'entrée aux belles dames, fouettent la pauvre Théroigne de Méricourt, qui en devient folle. Celles-

là, jolies solliciteuses, déguisées souvent en jeunes élégants, assiègent les comités pour arracher des grâces. Elles savent également mourir : telles la reine, et Mme Roland, et Charlotte Corday, et Olympe de Gouges, à propos de qui un grand historien a commis une de ses phrases les plus étonnantes. Elle avait demandé un sursis, se disant enceinte et faisant tout ce qu'il fallait pour ne point mentir, ce qui fait dire à Michelet : « Un de ses amis lui rendit ce service en pleurant. »

Et pourtant, malgré le déchaînement des passions, Quatre-vingt-treize est une année féconde, créatrice. La Convention, en même temps qu'elle organise quatorze armées, trouve le loisir de fonder le Conservatoire de musique, l'école d'horlogerie de Besançon, etc., etc. C'est de plus, à la regarder sous une autre face, une année comme les autres. Sous la surface agitée, bouillonnante, torrentueuse, on est étonné de voir la vie profonde de la nation qui continue paisiblement son cours. Les théâtres ne chôment pas ; Paris s'amuse et rit ; la mode risque de nouvelles toilettes, telles ces robes d'indienne semées de petits bouquets blancs, bleus et rouges, et appelées des « levers de Vénus » ; on raffine même la galanterie ; au mariage de Mme Récamier, l'époux enamouré jette sous les pieds de l'épouse une jonchée de lys blancs comme elle. La Harpe discute gravement la prosodie des fables de Florian qui viennent de paraître. Que pensez-vous que fasse le public des tribunes pendant le vote qui décide du sort de Louis XVI ? Il parie pour ou contre la mort.

Ainsi la frivolité, ainsi les vieilles habitudes se maintiennent dans l'effervescence des moments les plus critiques. On ne devinerait guère, si on ne le

savait de source certaine, que la procession de la Fête-Dieu se déploya cette année-là, selon l'antique usage, autour de plusieurs églises de Paris et qu'elle fut suivie par des gardes nationaux en uniforme. Persistance singulière de formes séculaires ! Puissance énorme des moules existants ! Des révolutionnaires convaincus calquent les six commandements de l'Eglise pour en faire les six commandements de la Liberté, et ils disent en mauvais vers :

> A la section tu te rendras
> De cinq en cinq jours strictement ;
>
> Toujours tes gardes monteras
> Par toi-même et exactement...

Les gardes, qui préoccupent si fort l'auteur de ce catéchisme républicain, des femmes proposent à certains moments de les monter ; d'autres patriotes veulent s'imposer un carême civique, tout pareil au carême catholique, afin de combattre la disette ; et, comme la puérilité se glisse partout, n'y eut-il pas un représentant du peuple qui proposa ce remède héroïque contre le renchérissement des céréales : destruction immédiate de tous les moineaux ?

On comprend, sans que j'insiste davantage, l'intérêt de cette *Histoire anecdotique*, et je crois qu'il pourrait être accru encore, si l'auteur puisait avec plus d'abondance dans les trésors du Musée Carnavalet et dans les mémoires récemment parus. Mais elle n'a pas seulement l'avantage d'amuser les curieux ni même de nous faire souvenir que nos pères, ces hommes de bronze, ont été comme

nous des êtres de chair et de sang. Elle suggère à qui sait lire de salutaires réflexions.

Aux impatients elle montre la difficulté de transformer, sans l'aide toute-puissante du temps, une vaste société. Elle fait toucher du doigt la tenacité des coutumes enracinées, la résistance des vieilles mœurs aux lois nouvelles. Elle enseigne l'empire mystérieux et souterrain qu'exercent des institutions et des croyances surannées, même quand elles semblent ne plus tenir debout qu'en vertu de la force d'inertie.

Aux ennemis de toute réforme profonde, à ces conservateurs révolutionnaires qui travaillent, en s'opposant aveuglément aux aspirations les plus légitimes des déshérités, à rendre inévitable le débordement du torrent populaire, à ceux-là elle devrait apprendre avec quelle facilité la bête de proie reparaît dans l'homme, et combien il est périlleux et fou d'exaspérer par d'insolents dénis de justice des masses d'autant plus terribles qu'on les aura tenues plus longtemps dans le servage du corps et de la pensée, dans la misère et dans l'abrutissement qu'elle engendre, dans l'impossibilité de s'instruire et de s'élever aux sentiments de l'humanité vraiment civilisée. Les barbares d'en haut font des barbares en bas. S'ils périssent violemment, ce ne sera pas faute d'avoir été prévenus.

Juin 1895.



# XVII

## Jules Payot. — *L'éducation de la démocratie.*

(Paris, Armand Colin, éditeur.)

Je dénonce lâchement à M. Yves Guyot, qui signale à tout propos l'*endosmose socialiste*, c'est-à-dire, pour parler français, l'infiltration des principes socialistes dans les idées et les mœurs de nos contemporains, l'apparition d'une petite brochure où il pourra mesurer les progrès de l'envahissement.

Je ne crois pas que le mot mal famé, le mot horrible de socialisme s'y rencontre une seule fois; mais la chose, j'en ai peur, s'y trouve à chaque page. L'auteur n'est point de ces gens qui cassent les vitres avec fracas; il les enfonce doucement, tranquillement, discrètement. C'est un universitaire, un professeur de philosophie, qui réfléchit aux grands problèmes du jour et dit ensuite, en tâchant d'être simple, net et bref, ce qu'il en pense.

Il est par dessus tout préoccupé de la question d'éducation et il n'a point tort. C'est une question

vitale en tout temps et en tout pays, mais plus particulièrement dans une république qui ne saurait durer sans devenir républicaine, dans une démocratie qui sent grandir la nécessité de s'organiser. On ne peut guère compter, pour transformer les mœurs et les lois, sur la masse des générations élevées dans un ordre de choses qui est déjà entré dans le passé, mais qui se survit à lui-même dans leur esprit. Pour faire l'avenir, pour créer un monde nouveau, il faut façonner et préparer les jeunes que la vie, cette source éternellement jaillissante amène, sans trêve des profondeurs de la nature inconsciente à la pleine lumière du jour.

M. Payot, l'an dernier, tâchait de leur apprendre à vouloir; il essaie aujourd'hui de leur montrer ce qu'ils doivent vouloir.

Il commence par déblayer le terrain. Arrière l'égoïsme vaniteux des dilettantes, qui, du haut de leur petit savoir ou de leur petit talent, contemplent avec un mépris de grands seigneurs, sans daigner rien faire pour elle, la foule misérable qui les nourrit et travaille pour eux! Arrière aussi les vieilles religions, qui prêchent la résignation au mal, la soumission à la force, la torpeur devant l'injustice! On leur déclare en face qu'elles ne sont plus capables de satisfaire la conscience moderne. « Le philosophe leur reproche de décourager l'action humaine en enseignant que nous ne pouvons rien qu'en le demandant à Dieu; il leur reproche surtout d'enseigner cette doctrine impie que, sans croyance à la révélation, nous n'aurions aucun devoir, ce qui met hors de la morale tous ceux qui sont hors des religions révélées ». Il leur reproche enfin leur morale de gendarme et de marchand, qui prétend déterminer au bien par la menace

d'une éternité de souffrance ou par l'appât d'une éternité de bonheur.

Ce que M. Payot recommande avant toute chose aux nouveaux venus, c'est, suivant l'expression de Pasteur, *le culte de l'esprit critique.* Entendez par ces mots la ferme résolution de ne rien affirmer qui ne puisse être vérifié, de soumettre toute opinion au contrôle de l'expérience et de la raison. Et, ne vous y trompez pas, cet esprit-là, c'est celui de Descartes, c'est celui de Voltaire et de tout notre XVIIIe siècle. C'est mieux encore : l'âme même de la méthode scientifique, ce qui met un abîme infranchissable entre la foi et la science.

Mais, réduit à lui-même, cet esprit critique n'est pas fécond ; c'est un préservatif contre l'erreur ; il ne mène pas à la vérité ; il ne pousse pas à l'action. Aussi l'auteur, après s'en être servi comme d'un outil pour renverser les notions fausses, comprend-il qu'il faut reconstruire.

Sur quoi bâtir la morale qui doit être celle de la société future ? Sur la solidarité. Sur ce fait que chacun de nos actes a une portée sociale ; que nous collaborons tous à une immense œuvre collective ; que nous sommes unis par mille liens de chair et de pensée à ceux qui nous ont précédés et à ceux qui nous suivront ; que tous les hommes, morts, vivants ou à naître, forment ainsi une vaste association où chacun travaille pour tous et tous pour chacun. M. Payot illustre cet entrelacement, cette inter-dépendance de toutes les activités humaines par un exemple frappant : « Quand Spinoza, dit-il, écrivait sa prodigieuse *Ethique*, le chiffonnier qui ramassa les vieux linges dont fut fabriqué le papier du philosophe, collaborait en sous-œuvre avec lui ».

N'est-il point curieux de voir des esprits très divers converger aujourd'hui vers cette idée, que le devoir humain découle de l'impossibilité où nous sommes de séparer *nous* et *autrui ?* Je la relevais naguères ici même dans l'œuvre du docteur Pioger et dans celle de M. Izoulet. J'écrivais, moi aussi, un peu plus tôt : « Tout homme contient l'humanité antérieure comme l'humanité future ; il est dès lors obligé envers l'avenir par tout ce qu'il doit au passé ; il ne peut s'isoler, s'enfermer en lui-même sans faire banqueroute à ses devanciers et à ses successeurs, sans être coupable d'ingratitude envers hier ou de vol envers demain » (1). Avant moi, J.-M. Guyau et Malon ont maintes fois fait ressortir l'importance de cette solidarité, qui se double naturellement d'une sympathie universelle comme elle.

Si je rappelle ainsi quelques-uns de ceux qui ont précédé M. Payot dans sa tentative pour donner à la morale une base indépendante de toute religion, ce n'est point pour le puéril plaisir de lui disputer la priorité de son idée ; c'est pour la confirmer plutôt en montrant que sa pensée est solidaire elle-même de plusieurs autres ; c'est aussi pour justifier ce que je disais au début, puisque de solidariste à socialiste il y a l'épaisseur d'un cheveu.

Le principe posé, l'auteur en déduit plusieurs conséquences graves : d'abord le droit pour la société d'imposer le devoir de solidarité à ceux qui s'y dérobent ; puis l'instruction intégrale pour tous avec le loisir dont chacun a besoin pour poursuivre le développement de ses propres facultés. Mais, pour qu'on ne m'accuse pas de le tirer trop

(1) *Un exilé*, p. 191. *Paris, Ollendorff.*





à nous, j'aime mieux lui laisser la parole : « La justice implique la répression énergique de l'exploitation d'un homme par un autre homme ; elle implique pour chacun le droit d'agir par la parole et par la plume en faveur de ses idées, et, puisque les travaux manuels sont aussi nécessaires au développement social que les travaux de la pensée, elle implique l'égalité et le respect pour tous les travailleurs, et, comme conséquence, elle implique que la fainéantise est un crime social, un vol, puisque celui qui ne travaille pas profite des efforts communs sans rien rendre en échange. »

Mais c'est peu de chose que des théories, si elles restent dans les livres. Qui les fera pénétrer dans les esprits ? Qui les incorporera, pour ainsi dire, à l'âme populaire ? Ce sont les maîtres de la jeunesse. Leur tâche est double. Elle est négative d'abord : elle consiste à chasser ces hideuses maximes qui représentent la lutte pour la vie et l'implacable écrasement des faibles comme la loi fatale et unique de l'évolution humaine ; à flétrir l'agenouillement devant la richesse, la basse adoration de l'argent. Elle est positive ensuite ; elle a pour objet de développer dans les enfants les sentiments altruistes et le respect du travail ; et pour y arriver elle ne se borne pas à donner des préceptes ; elle aboutit par la pratique à créer entre gens de toute classe ces relations d'habitude qui engendrent la sympathie. Je disais, l'an dernier, aux étudiants dans la lettre que je leur adressais : « Il est dangereux de ne vivre qu'avec les idées et les livres ; prenez contact avec les hommes et les choses... Visitez mines, usines, ateliers, hôpitaux. Causez avec ceux qui peinent et végètent. Pénétrez dans la vie et dans l'âme des ouvriers et des paysans ». — Il



m'est doux de retrouver les mêmes conseils sous la plume d'un écrivain qui n'est point des nôtres, mais que son désir ardent de rendre la société plus humaine et plus heureuse rapproche singulièrement de nous.

Je ne dis pas que son petit livre trace le plan complet de ce que doit être un jour l'éducation dans un état social où tout sera calculé, comme dit l'auteur, « de façon que le milieu économique *porte* les gens vers l'honnêteté ». Non, il a des visées plus modestes et çà et là des traces de timidité ; il est fait surtout pour répondre à des besoins présents ; il court au plus pressé ; mais ne serait-ce pas déjà beaucoup, pour citer une dernière fois M. Payot, « de former un état-major destiné à conduire dans les voies pacifiques et fécondes la croisade qui se forme dans tous les rangs de la société en faveur d'une justice sociale plus haute et d'une solidarité plus étroite ? »

Ce n'est pas nous qui dirons le contraire, et il nous plaît que dans la jeune Université des hommes de cœur comprennent et s'efforcent de faire comprendre que l'instituteur ou le professeur n'est point seulement un rabâcheur de leçons, mais un pétrisseur d'âmes. Qui donc devrait être à l'avant-garde d'une nation, sinon l'élite enseignante et pensante ? On dirait que cette vérité, si longtemps méconnue en France, commence à pénétrer dans les cerveaux. On dirait que nos écoles, citadelles de la tradition, soupçonnent le rôle qu'elles pourraient et devraient jouer comme foyers d'initiative, comme pépinières d'esprits résolument réformateurs. Un jeune agrégé d'histoire écrivait récemment : « J'ai pu constater... *qu'il était proche le temps où l'Université serait le grand séminaire du*

*socialisme*, comme l'Ecole normale fut autrefois l'Ecole préparatoire au journalisme » (1).

C'est trop dire, peut-être. Et pourtant, ils me chantent dans la mémoire, ces vers ailés de Gustave Téry, un jeune poète qui, lors du centenaire de l'Ecole normale, traçait ainsi le chemin du maître idéal :

Dis aux petits enfants que l'heure est grave et sombre,
Qu'on est las de marcher par les chemins obscurs,
Mais qu'un premier rayon déjà dissipe l'ombre,
Et qu'ils verront fleurir l'aube des temps futurs.
Car voici que le flanc de la terre féconde,
Dans la douleur enfante une autre humanité,
Et qu'un frisson d'amour a secoué le monde,
Et que vers l'Orient l'alouette a chanté.

Essayez encore, si vous voulez, ô ministres éphémères de l'instruction publique, d'enrayer le mouvement qui emporte maîtres et élèves vers le regime social qui sera demain triomphant !

De petits livres, comme celui dont je viens de parler, démontrent l'inanité de vos efforts.

Juin 1895.

(1) *Figaro*, 28 août 1894.

## XVIII

### J.-H. Rosny. — *L'autre femme.*

(Léon Chailley, éditeur.)

J'ai déjà dit ici l'intérêt et la nouveauté que présentent les romans des frères Rosny par leur effort persistant et heureux pour peindre la vie en raccourci, pour condenser en un mince volume la synthèse d'un cas passionnel. Leur dernière œuvre témoigne une fois de plus de ce talent particulier.

Si j'avais besoin de prouver à quel point cette tendance de leur esprit à concentrer la lumière, non plus sur les événements, mais sur les états d'âme par où passent leurs personnages, répond à un besoin contemporain, je rapprocherais leur livre d'un gracieux petit recueil de poésies où Edmond Haraucourt signale avec finesse, en le recommandant au public, une condensation du même genre.

Il est signé André Tory (un pseudonyme, je crois). Il est intitulé : *Toi !* Il conte, tantôt en vers artistement ciselés, tantôt en prose poétique, une histoire simple, vieille comme le monde et immortellement jeune, comme dit Musset, l'éter-

nelle rencontre de l'Amour et de la Mort. — Un jeune homme aime une jeune fille qui meurt. Il pleure, souffre et sent avec regret l'espérance refleurir en lui quand même. — Quoi de plus banal ? Mais ce qui rend la chose originale, c'est qu'on ne voit point les deux héros du drame ; ce sont Lui et Elle ; on ignore ce qu'ils sont, où ils vivent ; on ne sait pas même leurs noms ; on devine par échappées les menus épisodes de leur courte et tragique idylle, les paysages où elle se déroule. L'aventure personnelle devient ainsi générale, au point d'être uniquement humaine. Elle n'est plus qu'un exemple et un type de la destinée commune, et elle n'en émeut pas moins, au contraire. Vous vous glissez, sans vous en apercevoir, à la place de l'auteur. Est-ce de vous, est-ce de lui qu'il s'agit dans les stances qui portent ce titre significatif : *La Chanson de l'homme ?*

Je suis l'enfant. Mes yeux sont de l'aurore.
Je viens du ciel et je n'ai rien appris.
Je suis heureux du bonheur qui s'ignore ;
Souvent je pleure et parfois je souris.

Je suis l'amant. Aujourd'hui ma maîtresse
A les yeux bleus ; hier ils étaient noirs.
Le rire aux dents, je cueille ma jeunesse.
Mon cœur est plein d'étoiles et d'espoirs.

Je suis le vieux tout courbé vers la terre
Qui ne dit pas ce qu'elle donne après.
D'autres viendront ; c'est l'heure de se taire...
Mon cœur est lourd d'inutiles regrets.

Je suis le mort qu'on cloue entre deux planches.
On a pleuré quelques larmes, je crois.
Et le soleil sourit parmi les branches
Et des oiseaux font leur nid sur ma croix.

Par un procédé analogue, les frères Rosny nous offrent aujourd'hui la quintessence d'un sujet qui peut sembler usé, tant il a défrayé le roman et le théâtre moderne, voire même antique ! Nous l'a-t-on montré assez sous toutes ses formes, ce trio composé du mari, de la femme et *de l'autre !* Mais ce qui va rajeunir cette vieillerie, c'est que *l'autre*, qui est ici une femme, on ne la verra pas, on ne l'entendra pas, on ne la connaîtra pas. Comme l'*Arlésienne* de Daudet, elle sera absente du drame auquel elle donne son nom et dont elle est la cause première. On n'aura que l'écho de l'amour coupable dans la famille troublée, la répercussion de l'adultère sur le ménage désuni.

Le savant qui veut étudier les effets d'une substance dangereuse sur un corps vivant se soucie peu de savoir d'où elle vient ; il suffit pour son expérience qu'il se la soit procurée, n'importe comment, à l'état aussi pur que possible. Une fois qu'il l'a fait pénétrer dans l'organisme, il isole autant qu'il peut cet organisme de toute influence étrangère ; puis, patiemment, il l'observe à la loupe et il suit pas à pas la marche du virus, notant à mesure tantôt la lente désagrégation, tantôt les crises violentes qu'il produit.

Les deux romanciers opèrent de même ; non seulement nous n'aurons point de détails sur le tiers introduit entre *Elle* et *Lui*, mais nous ne saurons rien de leur existence en dehors de la partie précise sur laquelle l'attention doit se porter tout entière. Leur vie de cœur sera profondément analysée ; le reste est de parti pris écarté comme superflu et gênant.

*
* *

Donc, au sein d'un ménage bourgeois, heureux et paisible depuis sept ans, l'infidélité s'insinue un jour. Comment ? Pourquoi ? La femme qui a été épousée pour elle-même, sans calcul, n'a rien à se reprocher ; elle aime et choie son mari, ses enfants ; elle est jeune encore, belle encore dans sa maturité. Et c'est par là même que le cas devient plus intéressant, l'étude pathologique plus aiguë, plus intense, plus cruelle.

Mais le mari est pris de vagues désirs : satiété d'un bonheur trop calme, ennui d'un ciel trop bleu, atavisme français ou, comme on dit, gaulois, brusque attaque de la papillonne héréditaire, réveil en lui du sultan qui dort en chacun de nous, contagion d'un milieu dont la polygamie est sous une monogamie apparente la règle acceptée, instinct de chasseur à qui manquent les émotions de la chasse plus attrayante parfois que le gibier, appétit tardif de mâle vieillissant pour qui un renouveau d'amour serait un bain de jeunesse et d'orgueil, que sais je encore ! Toujours est-il que ces désirs, après avoir flotté au hasard, vainement combattus par le bon sens et la loyauté, se fixent sur une autre femme, s'avivent, s'exaspèrent, et un jour enfin l'acte traître, l'acte de furtive et cuisante volupté, est consommé.

Dès lors c'est l'hypocrisie. c'est la jalousie installées ensemble au logis. *Lui* se dédouble et de ses deux Moi il y en a un qui méprise l'autre. Adieu la franchise dont il était fier ! Chaque éloge à son honnêteté le blesse comme une piqûre d'abeille.

Adieu les joies pures et reposantes de l'intimité ! Il néglige ses enfants, il fuit la maison où il est mal à l'aise. En lui se fait, malgré lui, un mélange pervers de sensations et de souvenirs venant de deux sources diverses. Il se surprend à comparer et à transporter d'un ménage à l'autre des mots et des intonations qui se trompent d'adresse. Il fait souffrir et il souffre : car ce n'est pas un vicieux, un corrompu, mais un faible. Il a des pitiés infinies pour celle qui agonise à ses côtés ; il ne peut plus pourtant lui donner que « des baisers pâles ». (Une épithète, pour le dire en passant, qui eût fait la fortune d'un écrivain, à l'époque lointaine où l'on s'extasiait sur les « âcres baisers » de Julie dans la *Nouvelle Héloïse*).

Pendant ce temps, l'épouse (Hélène est son nom) a d'abord pressenti, deviné un danger ; son flair subtil d'amante abandonnée a éventé *odor di femina* ; puis ses soupçons se précisent, s'aggravent. Viennent alors les tristesses noires, les longues insomnies, les ruses de sauvage pour surprendre un indice ou pour arracher un aveu, les scènes violentes où coulent à flots les larmes et les mensonges, où l'on se dispute une lettre révélatrice, où l'on arrive au bord du suicide et du meurtre. Hélène, une fois, rencontre sa rivale inconnue au bras de son mari. Mais elle ne fait que l'entrevoir ; elle ne peut apprendre qui elle est. Toujours la preuve décisive lui échappe et toujours le guet palpitant et anxieux recommence.

Après un crescendo savamment nuancé, l'orage se calme de lui-même. Le caprice satisfait de l'homme est lassé. *L'autre femme* est partie bien loin, là bas, en Amérique. Mais le ménage troublé reste secoué dans ses profondeurs par de sourds

frémissements. C'est le mari qui, croyant au mensonge depuis qu'il a su si bien mentir, croit sa femme capable d'avoir un amant et est mordu au cœur par cette idée. C'est la femme qui, ne pouvant revenir à la confiance, demeure inquiète, ombrageuse, sans cesse en éveil. Et la paix rétablie est à la merci d'un rien, d'un chiffon de papier venant apporter la preuve tardive de la trahison passée, ou même d'une nouvelle aventure de l'homme meurtri, honteux et inassouvi.

*
* *

Ainsi est posé, je ne dis pas résolu, le problème de l'adultère, de l'adultère dégagé de toutes les circonstances accidentelles, de l'adultère « en soi », comme dirait un philosophe. On ne peut dire que les auteurs l'aient rendu séduisant ; ils n'en ont guère montré que les conséquences répugnantes et tristes : compromissions louches, ensauvagement des caractères, luttes et supercheries avilissantes, courtes ivresses expiées par de longues souffrances. De sévères moralistes n'auraient pas procédé autrement. Et pourtant les romanciers n'osent pas conclure.

Ils mettent face à face les raisons qui l'excusent et celles qui le condamnent : d'une part, la tradition nationale, l'exemple donné par toute une société du haut en bas, l'estime ironique dont l'opinion publique flétrit la fidélité conjugale, le dédain qu'elle n'épargne pas à celui qui veut faire son Joseph, l'espèce de droit accordé à l'homme par un usage séculaire, plus fort que la loi et la morale, de violer, pourvu que ce soit avec discré-

tion, le contrat qui le lie. Ils ne craignent même pas de mettre en ligne de compte « la fatalité esthétique », comme ils l'appellent, qui pousse l'homme déjà mûr à chercher un regain de vie et d'exaltation dans cette fièvre heureuse qu'est l'amour.

Mais, d'autre part, de quel droit refuser à la femme la liberté que l'homme s'arroge ? On a beau répéter : « La femme se donne et l'homme se prête ». On a beau, comme a fait Daudet dans la plus poignante scène de *Numa Roumestan*, faire dire par une mère à sa fille qu'être trompée est la destinée de toutes les femmes et qu'elle-même n'y a pas échappé. Le jour où l'épouse trompée dit nettement comme la Francillon de Dumas : « Eh bien ! œil pour œil, dent pour dent ! » on se trouve fort en peine de lui répondre par un argument sérieux.

Proclamez alors l'égalité des sexes en cette matière ; reconnaissez en théorie la légitimité du talion. Cela n'empêche pas, si la femme fait mine d'user de représailles, que la colère du mari éclate, violente, effrénée, impitoyable. Et voulez-vous voir un surcroît d'illogisme ? Insinuez au plus intrépide partisan de l'infidélité mutuelle que sa mère ou sa sœur, dûment autorisée par l'exemple de leur maître et seigneur, ont bien pu appliquer ce principe, vous aurez une chance extraordinaire s'il ne considère pas cette insinuation comme une injure mortelle.

Les deux romanciers heurtent ainsi dans la conscience de leur héros les idées contradictoires qui composent sur ce point ce qu'on est convenu d'appeler la morale mondaine. Quelle solution au conflit ? La tromperie et le pardon réciproques ?

Piètre remède au mal ! La blessure qu'on reçoit ne guérit pas celle qu'on a faite. Le mystère ? C'est dire avec Macette et tous les hypocrites :

Le péché que l'on cache est demi pardonné.

Faut-il donc déclarer que la monogamie est contre nature, qu'elle ne peut être du moins qu'un état d'exception ? Mais, du moment qu'entre deux êtres humains a existé l'amour-passion, qui rêve toujours d'être exclusif et éternel, le cas peut se présenter de même. Peu importe, qu'il y ait mariage ou union libre. Il ne s'agit pas ici de ce que commande la loi civile ou religieuse ; la question est plus haute : elle est par-dessus tout morale.

Nous ne la trancherons pas plus que les deux auteurs. Ce n'est pas en quelques mots qu'on résout un problème si fort embrouillé par les mensonges conventionnels de notre civilisation. Disons seulement que deux leçons, qu'ils le veuillent ou non, semblent ressortir du roman des frères Rosny. L'une, c'est qu'en somme les situations franches, parole loyalement gardée ou séparation nette, restent l'idéal en ce domaine comme en tous les autres et que c'est en ce sens qu'il convient de pousser les esprits. L'autre, qui contient peut-être l'indication d'un moyen pour s'approcher de cet idéal, c'est que la morale individuelle dépend en grande partie de la morale sociale et que la fidélité, si difficile dans un milieu où elle est raillée, deviendrait aisée dans une société où l'unité d'amour serait l'ordinaire.

Assurément, nous ne dirons pas que cela suffirait pour rendre impossible ces crises intimes, qui sont

au fond dans notre monde actuel le combat du Midi et du Nord, de l'Orient et de l'Occident, de l'âme polygame et de l'âme familiale. Mais nous remercierons MM. Rosny d'avoir habilement résumé et sérieusement mis en discussion la philosophie de l'adultère.

Juillet 1895.



# XIX

EDGAR MONTEIL. — *Les femmes s'en mêlent.* — *Le monde officiel* (2 vol.).

(Maurice Dreyfous et Dalsace, éditeurs.)

Un beau sujet que M. Edgar Monteil a choisi et traité dans ces deux romans ! Cela pourrait s'appeler : Grandeur et décadence de la République opportuniste.

C'est le tableau du moment où les républicains, conduits par Gambetta, prennent d'assaut le pouvoir, où ils deviennent maîtres de la France, où ils s'installent dans le gouvernement du pays (1878-79). La poussée démocratique a fait plier et jeté bas les réactions coalisées ; les hommes du Seize Mai gisent dans la poussière ; une odeur de poudre flotte encore dans l'air ; il semble dans l'ivresse de la bataille gagnée que le peuple va enfin être payé de ses longs sacrifices, de son héroïque fidélité à son rêve de justice.

Pur mirage ! Ce n'est pas une nouvelle ère, mais une nouvelle curée qui commence. A qui les places lucratives, les grasses sinécures, les privilèges éhontés ? A qui « l'assiette au beurre »,

suivant le mot expressif et ignoble de l'argot populaire ? Hélas ! hélas ! où sont-ils les héros d'hier, les vaillants meneurs du bon combat ? Je ne vois plus, se dressant sur la masse des misérables une fois encore déçue, qu'une poignée d'ambitieux et de jouisseurs alliés déjà à leurs ennemis de la veille pour maintenir les petits dans leur vieil esclavage.

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?

D'où vient cet avortement inattendu d'espérances si légitimes ? C'est à cette question que répond le romancier.

Et il nous dit l'effet corrupteur du pouvoir en un pays centralisé où un ministre de hasard est un petit roi ; il nous dit les multiples téntations de la grande ville, qui offre aux appétits inassouvis des puissants du jour son luxe, ses femmes, ses théâtres, ses fêtes, les voluptés les plus raffinées des sens, de l'esprit, de la vanité. Malheur aux consciences veules, aux volontés molles ! Elle ne dure pas longtemps, la fleur d'honnêteté apportée du fond de la province natale. On veut briller, s'amuser, tâter de la vie élégante. On se pique d'être un Athénien de Paris, d'autant qu'on a plus l'air d'arriver de Béotie. On oublie ceux qui souffrent ; on trahit les belles promesses faites aux jours d'élection, et l'on en est quitte pour crier Vive la République ! en se replongeant dans les mœurs et la politique monarchiques.

Comme la société reste fondée sur l'argent, on chasse pour avoir de l'argent ! Il en faut pour les dîners fins, pour les soirées d'apparat, pour les

toilettes de Madame ou des donzelles qui la suppléent. Sénateurs et députés intriguent, trafiquent, vendent leur vote ou leur influence. Ils sont atteints d'une maladie spéciale qu'on peut baptiser : la pourriture de Parlement. Viennent alors les faiseurs d'affaires véreuses, les distributeurs de pots-de-vin, les entrepreneurs de dictature, les lanceurs de razzias coloniales ! Ils sont sûrs d'être accueillis la main tendue et la poche ouverte. On étouffe les naïfs qui ont la scandaleuse prétention de rester honnêtes, et quant au peuple, il peut attendre. Ses mandataires sont satisfaits : que lui faut-il de plus ?

*
* *

Les deux romans où se développe cette histoire d'hier et d'aujourd'hui pivotent autour de deux personnages intimement liés : une danseuse de l'Opéra connue sous le nom de la *Jambe*, un député républicain appelé De Chérac, qui est Parisien de naissance, bel homme de nature, avocat de profession. Et avec cela du talent ! Le choix même des deux héros est significatif : politique de couloirs et politique de coulisses, dessous du théâtre et dessous du Palais-Bourbon, cela va fort bien ensemble.

L'intrigue est des plus simples. Le député beau garçon sauve la France d'un coup d'Etat grâce à l'appui des amies de sa maîtresse, qui tiennent toutes qui un général, qui un juge, qui un sénateur, membre à ses moments perdus de la *Ligue de la pudeur publique*. La danseuse, très moderne Egérie de cette parcelle de souverain, éduque son

homme, lui apprend à se parfumer comme à faire mouvoir les pantins de la comédie parlementaire. Elle ferait de lui un ministre si, par une double infidélité, leurs amours ne se dénouaient à l'instant décisif. La danseuse, rendue à la circulation, devient la femme authentique du très noble marquis de Chaulieu. Le député n'aura pas de portefeuille, parce qu'il a eu d'intempestifs accès de vertu avec deux ou trois femmes aussi influentes qu'inflammables ; mais, en revanche, il aime et épouse la veuve millionnaire du marquis de Bonchamp, qui a tué son mari pour sauver son amant.

Autour de ces deux destinées se trémoussent quantité de gens de moindre importance : députés ignares, comme celui qui, entendant réciter la *Curée*, de Barbier, demande gravement quel est le jeune poète auteur de ces beaux vers ; députés crasseux, comme celui qui, installé depuis six ans à Paris, réclame comme un grand service qu'on lui indique un établissement de bains ; députés goujats, c mme celui qui injurie et rosse « sa légitime » chaque fois qu'il est ivre, c'est-à-dire cinq ou six fois par semaine ; députés filous, comme ce Roubion qui bat monnaie avec sa femme, avec son mandat, avec les secrets qu'il a surpris. Je vous fais grâce des autres variétés : disons seulement qu'on y rencontre même d'honnêtes gens.

Les sénateurs valent les députés, et les femmes valent les hommes ; ou plutôt elles valent mieux ou moins, comme on voudra, puisqu'elles les mènent. Sottes et grossières, ou bien dépravées et dépravantes, voilà comme elles apparaissent ; mais ce sont elles qui tiennent les ficelles, dirigent, gouvernent, ministresses cachées, presque reines.

L'auteur semble en maint endroit chanter un hymne au pouvoir mystérieux qu'exerce la femme, surtout quand elle a l'honneur d'être danseuse, actrice, cocotte ou marquise.

Pour conduire à bien l'étude sociale en partie double qu'il s'est donnée pour tâche, il fallait que l'écrivain fût un habitué de l'Opéra comme du Parlement. M. Edgar Monteil remplit ces deux conditions ; il parle du foyer de la danse en amateur consommé, et, quant au monde officiel, il a toutes les raisons possibles de le bien connaître : il en fut ; et, pour que nul n'en ignore, il a fait comme ces peintres qui se mettent eux-mêmes dans un coin de leurs tableaux ; on entrevoit par instants sa silhouette moqueuse.

Aussi abondent-elles les scènes croquées sur le vif, les historiettes scabreuses, les anecdotes lestement troussées. Ceux qui aiment à regarder les choses par le petit bout de la lorgnette ont ici de quoi satisfaire leur curiosité, et s'ils veulent chercher les vrais visages sous les masques qui les dérobent, ils retrouveront là, débitée en tranches, toute la chronique scandaleuse d'une époque qui n'est pas encore tout à fait finie.

Dans le fouillis des épisodes parmi lesquels l'action vagabonde promène le lecteur, quelques-uns se détachent en vigoureux relief. C'est une touchante et lamentable histoire que celle du député Estressin, qui, en apprenant par une lettre anonyme que sa femme l'a trahi (presque malgré elle, la pauvrette), renonce à Paris, aux vaines ambitions et s'enfuit avec elle dans son village lointain, en demandant pardon, à celle qu'il aurait dû protéger, de l'avoir exposée sans défense à la contagion. C'est un drame qui a de l'allure que

celui où disparaît, assassiné sans bruit par sa femme, le marquis de Bonchamp, la nuit même dans laquelle il vient d'arranger un duel original où le beau De Chérac était sûr de périr d'un accident adroitement préparé.

On peut relever encore un discours imaginaire que je recommande aux futurs historiens de la Commune (p. 356) : « Je dirai, s'écrie l'orateur, que personne ne savait que les papiers de l'Impératrice étaient dans la maison de Mérimée, et on met le feu à la maison de Mérimée, et c'est l'origine de l'incendie de la rue de Lille. Je dirai qu'au ministère des finances le feu prend dans les registres du second empire ; qu'au palais de la Légion d'honneur, le feu débute dans les dossiers du temps de Napoléon III ; qu'à la Cour des comptes le feu est mis dans les comptes de 1850 à 1870 ; qu'aux Tuileries, ce feu commence dans les pièces où travaillait la commission des papiers des Tuileries, qui avait oublié de tout emporter ; qu'au Louvre le feu éclate dans les archives de la maison de l'empereur et des Beaux Arts ; qu'au Palais-Royal le feu prend dans les papiers laissés par le prince Napoléon ; qu'à l'Hôtel de Ville l'incendie commence dans les livres du temps d'Haussmann. Ce sont là des faits. Cherchez à qui le crime profite... »

*
* *

Comment se fait-il pourtant que, malgré des parties supérieures, les romans de M. Monteil ne laissent pas l'impression forte que devrait produire l'accumulation de tant de faits curieusement observés et agréablement contés ? J'estime trop la fécon-




dité laborieuse de l'auteur et mon métier de critique pour ne pas essayer d'en démêler les raisons.

Serait-ce qu'à force de multiplier les épisodes, dont beaucoup sont intéressants, et les dialogues, dont beaucoup sont vifs, spirituels ou cocasses, il finit par éparpiller l'attention, par tomber dans le papotage, par prendre l'air (oserai-je le dire?) un peu commère?

Ne serait-ce pas aussi que le sérieux, la passion, la colère lui font défaut, même quand il conte quelque grosse vilenie. Je vois bien De Chérac atteint d'un accès de remords, quand il s'aperçoit que, tout en vivant gaiement aux crochets de sa danseuse, il laisse mourir de faim les gueux qui l'ont nommé. Mais autant en emporte le vent. Ce qui domine dans l'ouvrage, c'est le ton de la blague boulevardière, une sorte d'indulgence narquoise éminemment parisienne : ce qui court entre les lignes, c'est le scepticisme ironique d'un demi-dilettante.

L'auteur, pourrait-on dire, entasse les fagots sans y mettre le feu. Il ne fait pas jaillir de son œuvre l'étincelle d'une idée claire. Il ne conclut nettement ni contre le système parlementaire ni contre le régime qui donne pour but essentiel à la vie sociale la conquête de l'argent. Il fait la critique des personnes bien plus encore que celle du milieu qui les faisande presque forcément. Il ne montre pas assez l'inanité d'une révolution politique qui n'est pas accompagnée d'une révolution économique.

Par là même il diminue la portée que ses romans pourraient avoir. Il amuse, il fait rire, il amène çà et là au bord de l'émotion ; il ne suscite guère ni robustes indignations ni pensées profondes. Il n'est point le Juvénal ni le Saint-Simon, il est le Brantôme du monde officiel.

Juillet 1895.

## XX

JULES BOIS. — *Le satanisme et la magie.*
AVEC UNE ÉTUDE DE J.-K. HUYSMANS

(Léon Chailley, éditeur.)

Je commence ce feuilleton avec crainte et tremblement, car ce ne sont pas gens commodes que MM. les mages, satanistes, lucifériens, palladistes et autres occultistes. Gare à vous si vous les offensez, si seulement vous faites mine de ne pas prendre au sérieux leur pouvoir, leurs grimoires, leurs simagrées ! Ils disposent de mille moyens horrifiques pour vous punir, dont le plus simple est l'envoûtement de haine, qui peut vous faire dépérir et périr à petit feu, sans bruit, à distance, comme une boule de cire fondant à la chaleur d'un brasier. La Révolution française, la grande, vous l'ignorez sans doute, « n'est peut-être que l'orage suprême d'un formidable cyclone d'envoûtements ».

Vous ne saviez pas non plus, j'imagine, que le satanisme a pris ces temps derniers une extension formidable ; que ses adeptes, « des gens qui se portent très bien, que l'on rencontre dans la rue, qui sont semblables à tout le monde », pullulent

autour de nous. Soupçonniez-vous même pourquoi la Prusse osa, en 1870, attaquer la France ? C'est, je veux bien vous l'apprendre, que les évocations d'esprits lui assuraient la victoire ; c'est que sa puissance magique était supérieure ; mais je vous confierai tout bas, pour la plus grande joie des enthousiastes de l'alliance franco-russe, que la plus grande force évocatoire est aujourd'hui à la cour de Russie.

Dans la vie privée comme dans la vie politique la magie noire nous enveloppe. M. Léon Daudet a vu, de ses yeux vu, un balai, monture ordinaire des habitués du sabbat, se mettre de lui-même en branle et courir la prétentaine. Ainsi ! ! Bien plus ! Toute femme est sorcière (mais tout homme n'est pas sorcier, n'est-ce pas, monsieur l'auteur ?) Et si vous ne croyez pas aux méfaits journaliers de maître Satanas, voici, pour vous convaincre, deux augures qui ne rient pas, même quand ils se regardent. C'est M. Jules Bois qui invoque à chaque instant le témoignage irréfutable de M. Huysmans, et c'est M. Huysmans qui vante comme il convient les pages étonnantes où M. Jules Bois « a élargi les échappées ouvertes sur l'au-delà du Mal » (avec une majuscule). Touchant échanges d'aménités et de congratulations !

M. Huysmans n'a écrit que la préface ; mais quelle préface ! Brr ! Elle fait frémir. Il nous révèle les sources consultées par son disciple ès sciences occultes et vous ne douterez pas de leur pureté quand vous saurez que dans le nombre, figurent les paroles d'une voyante « qui lit l'avenir dans des fioles reposées d'urine... » Il nous administre même les preuves de la vaste conspiration

satanique qui enserre la France et le monde : c'est d'une part, la brochure de je ne sais quel archevêque intitulée : *La franc-maçonnerie, synagogue de Satan*. Pauvres francs-maçons ! Que répondre à cette écrasante accusation ? C'est, d'autre part, la quantité d'hosties volées dans les églises, souvent même avec le ciboire de vermeil qui les contient. Pourquoi donc, grands dieux ! ce cambriolage sacré, sinon pour les sortilèges que fabriquent les satanistes ? Après quoi, « ils errent, désorbités, à moitié fous, dans la vie, ne s'appartenant plus, ne se sentant plus eux-mêmes que pour constater leur déchéance et pour souffrir ». Une chose m'inquiète à ce propos. Est-ce *avant*, est-ce *après*, que ces voleurs sacrilèges méritent d'être taxés de demi-fous ? Mais M. Huysmans me rassure en écrivant ceci (et je ne saurais dire à quel point je suis là de son avis) : « Rien n'est plus malaisé que de tracer une ligne de démarcation entre les attaques variées de la grande névrose et les états différents du satanisme ». J'te crois, dirait Gavroche.

Mais, si profonde que soit la préface, venons au livre. Le titre se détache en lettres sanglantes et des illustrations curieuses et « moult espouvantables » de Henri de Malvost nous montrent le grand diable d'enfer, copieusement entouré de femmes nues, dévorant le cœur d'un petit enfant ou présidant aux rondes échevelées du sabbat.

Il pouvait être intéressant, ce livre. L'histoire de la magie est encore à faire. Un esprit habitué à saisir dans les phénomènes de la vie sociale la liaison des effets et des causes pouvait se demander pourquoi cette variété du mysticisme a de longues éclipses et d'éclatantes renaissances ; il pouvait rechercher en quelles époques le contagieux état

d'âme qui se trahit par le réveil de la sorcellerie se reproduit et se propage.

Mais M. Jules Bois mêle capricieusement aujourd'hui et autrefois. Il nous promène sans méthode des enchantements de la Grèce antique aux messes noires qui sont en pareille matière le dernier cri de la mode. Il nous traduit tout au long comme une grande nouveauté un fragment de Cornelius Agrippa. Or, ce vieux nécromant du XVI[e] siècle (qui fut un précurseur de M. Brunetière, car il écrivit un livre sur l'*Incertitude et la vanité des sciences*) était déjà un peu usé du temps de Rabelais, témoin le chapitre où « Panurge se conseille à Her Trippa », un chapitre que M. Jules Bois aurait bien fait, pour plus d'un motif, de relire et de méditer. Il y aurait vu entre autres choses combien d'espèces de magie il a négligées, géomancie, axinomancie, métopomancie, hydromancie, catoptomancie, gyromancie, sycomancie, alectryomancie et autres de même farine, comme dit le bon raillard. Je doute en tout cas que Her Trippa ait depuis trois siècles assez grandi dans l'estime publique pour mériter qu'on réimprime son fatras.

Au lieu de s'amuser à plonger dans les insondables profondeurs de la sottise humaine, on pouvait traiter le sujet en savant, en philosophe. Il est certain que des faits mystérieux inexpliqués (je ne dis pas inexplicables) se passent en nous et autour de nous. Les cas scientifiquement observés de télépathie, de suggestion, sollicitent et défient pour longtemps encore la sagacité des chercheurs. Mais quand on a le noble souci de la vérité, on appelle le grand jour, la lumière ; on s'entoure de mille précautions pour constater les phénomènes ; on les soumet au contrôle de l'expérience ; on



convie la critique à les regarder de près, à s'armer de la loupe et de tout son scepticisme pour mener à bien l'enquête nécessaire. Je n'ai garde de confondre les patients défricheurs du mystère qui nous entoure avec les étourdis chevaucheurs de chimères qui courent à bride abattue dans l'immense domaine de la fantaisie.

Ici l'on se borne à nous jeter pêle-mêle le possible et l'impossible, des cauchemars et des inepties, puis à ressasser les explications enfantines, survivance des siècles passés. Sorciers et antisorciers ont besoin pour opérer de la complicité des ténèbres. Ils veulent bien faire des miracles, mais à huis clos. Encore faut-il écarter les profanes, les incrédules. Comme le dit l'auteur à propos des cérémonies des exorcistes : « Tout curieux, tout mondain, tout faible sont exclus. » Quelles conditions pour éviter l'erreur et le mensonge !

Et pourtant çà et là M. J. Bois a des velléités de parler en critique. Il se moque d'Eliphas Lévy, qu'il appelle « un mage pompeux et hypertrophique ». Il relate avec pitié les extravagances prudhommesques « de l'inepte Berbiguier », un pauvre homme (oh ! oui) qui a été persécuté toute sa vie par les démons et a dû combattre incessamment ces monstres, tantôt déguisés en puces, tantôt acharnés à lui voler ses jarretières et ses tabatières. M. J. Bois ne peut s'empêcher (et je lui en sais gré) de « blaguer » ce confrère par trop naïf et il ose insinuer que certains farfadets qui le taquinèrent pourraient bien être « de cette espèce dénommée vulgairement fumiste ».

Il semble encore que notre auteur raconte avec un soupçon d'ironie les faveurs célestes (à moins qu'elles ne soient diaboliques ; on ne sait jamais)

dont fut l'objet Marie-Ange, la miraculée; elle recevait d'êtres invisibles des baisers qui claquaient sur ses lèvres et chaque baiser produisait dans la bouche de la jeune fille une liqueur sucrée qui s'y cristallisait en pralines de toutes couleurs et que M. le curé de Lignan recueillait précieusement.

M. Jules Bois risque même de temps en temps quelque expression empruntée à la science : il parle d'hystérie, d'hypnotisme, d'hallucination : il consent à descendre pour une minute des nuages sur lesquels il se plaît à flotter.

Mais comme il se repent vite de ces éclairs de bon sens ! Comme il a peur d'être pris pour un adepte de l'abjecte raison ! Comme il revient au ton de l'illuminé ! « Tu l'emportes, ô Satan, anonyme et obscur encore pour quelques années. Mais le siècle qui vient proclamera ta revanche. Tu renaîtras en l'Antechrist. » Je ne sais pas si l'Antechrist est déjà en train, comme dit l'autre, d'égratigner sa nourrice. Ce que je sais seulement, c'est que M. Bois croit dur comme fer à sa venue prochaine. Connaissez-vous ce mot de Jean Bodin, encore un homme du XVI^e^ siècle dont l'ouvrage *La Démonomanie des sorciers* a dû épargner bien des peines à son successeur et confrère en diablerie. L'excellent Bodin voulait qu'on brûlât comme sorciers eux-mêmes ceux qui proposaient de renvoyer aux médecins ces suppôts de Satan et il écrivait hardiment : « Révoquer en doute l'existence des sorciers, autant vaut révoquer celle de Dieu ». M. J. Bois dit à peu près de même : « Il est impossible d'être catholique ou seulement chrétien et de ne pas croire à l'envoûtement. » L'aveu n'est pas pour me déplaire et je conviendrai volontiers que, dès qu'on admet Josué arrêtant le soleil

ou la promenade des châsses de Sainte-Geneviève faisant tomber la pluie, on n'a guère le droit de faire le délicat devant les prodiges des thaumaturges. En matière de foi au surnaturel, il en est de l'esprit humain comme de saint Denis portant sa tête dans ses mains ; il n'y a que le premier pas qui coûte.

Aussi, roulant sur la pente fatale, M. Jules Bois finit-il par voir partout, ni plus ni moins que le sieur Berbiguier, des maléfices, des démons, des incubes et succubes, etc. ; il écrit en effet : « Le péché originel, dont succomba le premier couple, a corrompu avec eux toutes choses... Un piège est tendu dans l'univers. » Je pense à une vieille maison du boulevard Saint-Martin (existe-t-elle encore ?) où je ne pouvais voir sans rire dans mon enfance les deux enseignes suivantes : Au deuxième étage *Piège perpétuel*, et au dessous *Société financière au capital de...* ; et je me dis que c'est tout de même une bien belle conception philosophique que celle de ce monde arrangé tout exprès par le Tout-puissant pour servir de piège perpétuel à ses créatures !

*
* *

En somme, qu'est-ce donc que l'ouvrage dont nous nous occupons ? Livre d'historien ? Non. Livre de penseur ? Pas davantage. Livre d'artiste ? Oui par endroits. Le sabbat y est décrit de façon pittoresque et chatouillante : grattez le mystique et vous trouverez le voluptueux. Le sorcier, le seul, le véritable anarchiste, au dire de l'auteur, est peint aussi avec une sympathie particulière comme représentant des gueux, des opprimés de tous

les temps; et on lui pardonne volontiers ses méfaits : « Le crime, nous dit-on, est presque excusable, s'il est beau. » Parole d'artiste, s'il en fut !

Pourquoi faut-il, hélas ! que l'artiste ait voulu se donner à nous pour autre chose ? Quel dommage qu'il joue au prophète et à l'antisorcier ; qu'il veuille sauver la France des entreprises du Malin à grand renfort d'eau bénite ! « L'exorcisme, nous dit-il, a sa raison d'être, son efficacité. Lui seul peut guérir de terribles maux, assainir des marais d'âme, chasser d'incurables épidémies, devant lesquelles le médecin reste stupide. » Faut-il vraiment tant de cérémonies pour mettre en fuite larves et farfadets ? L'exorcisme vaut sans doute autant que l'excommunication lancée jadis par des évêques contre des nuées de sauterelles. Mais, ne vous en déplaise, m'est avis qu'un bon éclat de rire suffirait. Le rire, comme le chant du coq, a la vertu de chasser les fantômes.

Au lieu de se laisser « matagraboliser la cervelle » par les visions biscornues des mages et des satanistes, qu'on ait tout simplement le courage et la franchise de s'esclaffer à leur nez comme un cent de mouches. Et si par malheur la tradition du rire clair et joyeux était morte au bon pays de France, saint Rabelais, saint Voltaire, riez pour nous !

Juillet 1895.

## XXI

Camille Lemonnier. — *La faute de Mme Charvet.*

(Paris, Dentu, éditeur.)

Il faut rapprocher ce roman du dernier volume de Rosny, intitulé : *L'autre femme*. C'est aussi une contribution à la philosophie de l'adultère. L'auteur ne concentre pas la lumière sur ce que Geffroy appelle avec raison « la sempiternelle et pauvre aventure physiologique ou pathologique de la femme chercheuse de sensations ». Il laisse dans l'ombre l'épisode amoureux; comme les Rosny, il efface, il supprime même le troisième personnage qui est venu se glisser entre la femme et le mari. L'amant, l'*autre homme*, n'est qu'une ombre qui passe et disparaît. L'intérêt se porte avant tout sur le drame qui se joue dans l'âme des deux époux. Il est ensuite dans la solution donnée à cette question : Que doit-il advenir du ménage après la faute commise ?

Que de solutions diverses ont été proposées par nos romanciers, suivant les temps et suivant le tempérament de chacun d'eux! Les uns, comme Flaubert, mènent la coupable au suicide. D'autres,

comme Alexandre Dumas fils, la condamnent à périr de la main du mari outragé. Ceux-ci concluent au divorce, séparent pour toujours deux êtres entre lesquels il y a de l'irréparable. Ceux-là poussent au pardon que tantôt ils justifient par une faiblesse réciproque et que tantôt ils vantent comme un effort d'héroïsme évangélique.

Camille Lemonnier penche vers ce dénouement : mais il comprend ce que le pardon immédiat, et non gagné, a de choquant, d'invraisemblable et même d'immoral. Il s'attache à le rendre possible, acceptable, à la fois conforme à l'infirmité de la nature humaine et doué d'une vertu régénératrice pour qui l'accorde et pour qui le reçoit.

Le mari, un Flamand très bon, d'une douceur têtue et d'un calme puissant, a le courage de ne pas vérifier ses soupçons, de ne pas poser de questions indiscrètes, de ne pas faire d'éclat, de renfermer en lui sa douleur. Et par là-même dans la femme déchue s'éveillent le repentir, le dégoût du mensonge, le désir de se relever. Elle se sent devenir une personne consciente et libre. Ce n'est pas sans souffrir qu'elle se transforme ainsi : mais cette souffrance ne suffit pas. Elle expiera ; elle quittera la maison conjugale, son enfant qu'elle adore, son mari qu'elle aime maintenant avec une tendresse respectueuse ; elle travaillera, gagnera sa vie, se réhabilitera à ses propres yeux ; après quoi l'on entrevoit qu'à l'aide du temps, le grand cicatriseur, le ménage désuni pourra un jour se reformer plus solide qu'auparavant.

Cette étude psychologique et sociale est émouvante dans sa discrétion et sa simplicité. La fin, en particulier, le départ de Mme Charvet, est d'une

tristesse attendrissante. Mais ce qui frappe le plus dans l'œuvre, c'est une réelle hauteur morale, je ne sais quoi de mâle et de vigoureux sans emphase. Le mari, dans les moments où il craint de défaillir, va se retremper, prendre une leçon d'endurance dans les quartiers populaires. « Ces êtres hâves et exténués, opprimés de maux bien autrement lourds que les siens, saignés aux quatre veines, trouvaient encore la force de ne pas mourir. Oui, songeait-il, c'est bien là qu'il faut aller pour apprendre le courage. Nous sommes, nous, des civilisés, des artistes de la vie ; nous nous sommes créé des cœurs délicats et artificiels, machinés comme des horlogeries et que détraque le moindre grain de poussière. Mais ceux-là, les élémentaires et les sauvages, souffrent en leurs filandres et leurs os, à toute heure du jour, mille morts physiques, dont une seule suffirait à nous couler bas bien mieux que nos douleurs après tout souvent imaginaires. »

Le fougueux et chercheur romancier belge a écrit ce livre d'un style apaisé et plus simple que d'ordinaire, quoique toujours curieux et pittoresque. On regrette d'y lire encore des phrases comme celle-ci (page 43) (il s'agit d'un petit bourgeois qui fête le dimanche par un bon déjeuner) : « Un extra modéré, en rapport avec leurs ressources, condimentait pour lui les aises sedatées de ce jour familial ». Heureusement ces périphrases, qui doivent avoir leurs admirateurs, sont rares, et l'auteur, ce dont je le remercie, veut bien le plus souvent nous faire le plaisir et l'honneur de parler, en se bornant à y mettre son accent personnel, le français de tout le monde.

Septembre 1895.



# XXII

## CH. DE LARIVIÈRE. — *Catherine II et la Révolution française.*

(Librairie Le Soudier, Paris.)

Volume intéressant, solidement documenté, bien composé malgré quelques redites, écrit avec agrément et clarté, augmenté d'études détaillées sur les relations de la czarine avec Mirabeau, Necker, Sénac de Meilhan.

L'auteur oppose vivement l'une à l'autre les deux faces du règne de Catherine II. La voici d'abord libérale, amie des philosophes, courtisant Voltaire, cajolant Diderot, reprochant à Louis XV de suspendre l'impression de l'Encyclopédie, se piquant d'avoir « l'âme républicaine » ! Survient la Révolution. La France essaie de mettre en action quelques-uns des principes proclamés par ses penseurs. Aussitôt volte-face complète.

A l'intérieur, réaction féroce. A l'extérieur, dès les premiers jours, quand il n'est question encore que de doter le royaume de France d'une constitution, c'est une éruption de colère, un flot d'injures à l'adresse de l'*Egrillarde*. L'Égrillarde (on pourrait aisément s'y tromper), ce n'est pas la

souveraine changeant de favori comme de chemise, c'est la France mutinée. Necker et Mirabeau sont traînés dans la boue autant que Danton ou Robespierre. « Bacchus est le dieu de la nouvelle liberté française ». Fi de ces assemblées de savetiers et de procureurs ! Mort « à l'hydre aux 1 200 têtes » ! Et l'impératrice prêche une croisade contre ce peuple qui a l'insolence de vouloir être indépendant et maître de ses destinées.

Mais admirez le fin du fin ! Elle paraît pleine d'enthousiasme pour la cause sacrée des rois : en réalité elle ne songe qu'à s'arrondir. Elle pousse la Prusse, l'Autriche, la Suède à s'engager à fond contre la France ; pendant ce temps, elle aura les mains libres pour écraser la Pologne et annexer d'immenses territoires. Comme le dit M. A. Rambaud, dans une préface où l'on aimerait à savoir ce qu'il pense de cette merveille d'habileté, « les déclarations de Catherine II trompent ; ses manifestes trompent ; sa correspondance, en apparence la plus abandonnée, trompe. A personne la parole et la plume n'ont été données pour déguiser à ce point sa pensée ». La belle chose que la diplomatie !

Le double jeu de la « Sémiramis » du Nord inquiète les puissances voisines, paralyse leurs mouvements, aide ainsi la Révolution, si bien qu'on arrive à cette conclusion paradoxale que la France lui devrait une sorte de reconnaissance. Il est vrai qu'au moment de sa mort elle ordonnait à Souvaroff de marcher avec 60 000 hommes contre les armées républicaines. Mais qu'importe ! C'est si séduisant de voir dans la conduite de la czarine un prélude à l'alliance franco-russe ! Le préfacier n'y a pas manqué et refait discrètement son petit Cronstadt.

Je n'aurais rien à ajouter, si je pouvais lire un livre sans en dégager l'esprit. Mais comment faire ? Je vois l'auteur frappé d'admiration devant son héroïne. Je l'entends répéter : Quelle femme! quelle souveraine ! Il nous prédit le temps où *Catherine le Grand*, réhabilitée, trônera au nombre des êtres supérieurs qui font honneur à l'humanité.

Et pourtant, voyons ce qu'il dit de son esprit et de son caractère ! Il avoue qu'elle ne comprit ni la cause ni la portée de la Révolution, qu'elle n'en pressentit ni l'explosion ni les conséquences, et que dans son attitude envers ce cataclysme imprévu elle fut plus heureuse que sage. Il cite cette maxime qui résume sa façon d'agir : « Toute la politique est fondée sur trois mots : circonstances, conjectures et conjonctures », et il nous avertit lui-même que c'est la paraphrase d'une autre maxime plus connue : *La fin justifie les moyens*. Il répète la même chose en d'autres termes : « Pour elle, les principes n'étaient rien, les circonstances étaient tout ». Il l'appelle *une opportuniste de génie*, rapprochement mérité, mais qui sera peu goûté sans doute par ce qui reste encore d'opportunistes. Il émet, pour son propre compte, cet axiome : « C'est avec la tête et non avec le cœur que les Empires, grands et petits, doivent être dirigés ». Ce qui laisserait à supposer que la justice n'a rien à y voir ou qu'elle est pure affaire de sentiment. Il conclut enfin : « Pour celui qui, dans la politique des peuples, ne s'arrête pas à la moralité des moyens et ne voit que le but, — c'est-à dire le succès, — Catherine II a fourni à la Russie une des pages les plus glorieuses de son histoire ». — Fontenelle disait, en voyant

un voleur qu'on menait pendre : « Voilà un homme qui a mal calculé ! » Honneur à ceux qui calculent bien !

Je suppose un homme qui, pour parvenir, a commencé par répudier sa religion et sa patrie, qui a un peu étranglé sa femme pour hériter d'elle et qui, pour faire oublier ces peccadilles, a flatté les puissants du jour et s'est jeté dans le parti des rois de l'opinion, puis qui tout à coup, parce qu'il y trouve intérêt, renie ses amitiés et ses opinions de la veille, excite ses voisins les uns contre les autres pour s'agrandir à leurs dépens, promettant, trompant, mentant à journée faite. Admettons qu'il soit devenu de la sorte ministre, millionnaire : ces choses-là arrivent. Il se peut que vous soyez obligé de le ménager, parce qu'il est fort et redoutable. Mais lui donnerez-vous votre estime ? Voudriez-vous de lui pour ami ? Aurez-vous pour lui du respect ? Irez-vous proclamant que cet habile coquin est un grand homme ?

Par quel snobisme, par quelle aberration de conscience votre jugement est-il trempé d'indulgence, dès qu'il s'agit d'un prince, d'une impératrice, qui ont menti et rusé de la même façon ? La coquinerie est-elle plus noble pour avoir eu de plus graves conséquences ? Sied-il de dire : Tout cela est beau, grand, glorieux, puisque tout cela n'a pas trop mal réussi et que l'auteur de ces méfaits était une tête couronnée ?

Il est trop commode en vérité d'avoir deux morales, une pour les simples particuliers, l'autre pour les grands de la terre. Quand donc comprendrons-nous que de peuple à peuple comme d'homme à homme les mêmes règles de justice doivent s'appliquer ?

Je me demande par quel prodige de contradiction les mêmes hommes, qui amnistient délibérément le crime heureux et la force triomphante, peuvent protester contre l'annexion violente de l'Alsace et de la Lorraine.

C'est cette indifférence « à la moralité des moyens » qui me gâte le livre de M. de Larivière. J'ose l'inviter à méditer cette grosse question : *De la responsabilité des historiens dans l'éducation morale d'un peuple.*

Avril 1895.

## XXIII

### E. Spuller. — *Royer-Collard.*
### (Collection des grands écrivains français).

(Librairie Hachette).

Au moment où le régime bourgeois agonise, où le gouvernement des classes moyennes va devenir un souvenir historique, il est curieux d'évoquer du tombeau ceux qui en furent les représentants et les théoriciens les plus autorisés. Qu'ils sont loin déjà *les doctrinaires*, avec leur métaphysique politique ressemblant à une algèbre, leur style tendu et terne, leur allure grave et gourmée, le ton austère et doctoral qui leur donnait un certain ascendant, mais leur interdisait toutes les séductions de la grâce !

Sur le fond grisâtre où s'effacent leurs figures, celle de Royer-Collard est peut-être celle qui ressort avec le plus de saillie. M. Spuller a eu raison de la faire revivre dans un petit livre consciencieux et bien informé qui, pour s'harmoniser sans doute au sujet, a lui-même une teinte grise que je veux croire voulue.





*
* *

On disait, paraît-il, en Champagne, d'un enfant qui se distinguait par sa vivacité d'esprit et sa gentillesse aimable : C'est un Collard. A ce compte, Royer-Collard fut bien moins Collard que Royer : car le charme est ce qui lui manque le plus.

Quoique né en plein XVIIIe siècle, il semble un fils du XVIIe siècle; il grandit en plein milieu janséniste, dans une famille rustique et aisée, où règnent la piété sévère et la morale rigide de Port-Royal, où la tendresse maternelle a elle-même une raideur puritaine. L'enfant reçoit là une empreinte ineffaçable : l'homme fait gardera, sinon les pures doctrines, du moins les traditions du jansénisme, j'entends le sérieux, le goût de la méditation, une certaine noblesse d'âme et d'attitude, et aussi je ne sais quoi de chagrin, de frondeur, un instinct de mécontentement et de mutinerie n'allant jamais jusqu'à la révolte ouverte et complète.

Il est quelque temps professeur de mathématiques et il en portera toujours la marque. D'une part il aura la rage d'enseigner, de démontrer ; à la tribune il se croira encore en chaire. Il aimera d'autre part à enchaîner une série de théorèmes et de corollaires, à filer de longues et savantes déductions; il aura une confiance extrême dans la puissance du raisonnement et ne craindra pas les subtilités de la logique.

Il est par la suite avocat; il apprend ainsi à manier les affaires et les hommes et il prend goût

à discuter, à plaider. En lui se développe un esprit enclin aux distinctions déliées, voire même quelque peu retors. La solennité dogmatique se double d'une finesse pratique d'autant plus dangereuse qu'on ne la soupçonnerait pas sous sa rude enveloppe de paysan champenois.

Mêlé de bonne heure à la vie politique, tantôt membre de la Commune de Paris, tantôt travaillant dans un conseil secret du futur Louis XVIII à négocier le retour de la monarchie, il est plus tard nommé par Napoléon Ier professeur d'histoire de la philosophie moderne, et il est obligé de l'apprendre pour l'enseigner. La Restauration le rend à la vie militante, et alors, passant des coulisses du gouvernement à l'opposition, il aide malgré lui au renversement de la dynastie qu'il aurait voulu sauver tout en l'attaquant. Après 1830, résigné plus que favorable au nouveau régime, il reste dépaysé au milieu de ses amis vainqueurs, morose et encombrant pour eux, et, à l'âge de 83 ans, il expire avec une majesté triste, domptant jusqu'au bout la souffrance et forçant son gendre et médecin de lui annoncer l'heure de sa mort.

Il faut se le représenter dans l'époque la plus brillante de son existence, c'est-à-dire de 1815 à 1830, boutonné dans une longue redingote, le cou emprisonné dans une énorme cravate blanche, la figure rasée et la tête couverte d'une perruque, suivant la mode d'un temps où l'on se coupait la barbe et s'ajoutait des cheveux par compensation, la bouche sarcastique, l'œil vif tapi sous des sourcils en broussaille, sourcils dont les mouvements, comme ceux de la perruque, trahissent les orages intérieurs qui l'agitent. Ses

traits heurtés, son verbe haut, son air d'assurance complètent un ensemble imposant.

Cherchez-vous la pièce maîtresse de son caractère ? C'est à coup sûr le respect de soi-même. Non-seulement il est pur de toute souillure d'argent, de toute tare morale, mais il se dérobe à toute faveur qui l'avilirait à ses propres yeux, refuse son estime aux triomphes de la force, met sa coquetterie à intervenir en faveur de ses adversaires, quand ils sont injustement frappés. Par malheur, cette qualité précieuse a un envers. Son respect pour sa personne dégénère en une sorte de culte. S'il ne va pas, comme l'autre, jusqu'à ôter son chapeau en parlant de lui-même, il étale son amour-propre avec une naïveté majestueuse. L'orgueil est son péché mignon. Il se complaît à pontifier ; les plaisants l'appellent le thaumaturge. M. de Serres dira finement en songeant à lui : « L'humilité n'est pas seulement une vertu chrétienne ; c'est aussi une vertu politique ».

Royer-Collard ne la connaît pas. Il a des trésors de mépris pour qui n'est pas de son avis. Il réfute les gens avec une rudesse qui frise l'impertinence. C'est pour lui que semble avoir été créée la définition fameuse : « Le doctrinaire est un être abstrait et insolent.... » Dans sa conversation étudiée et sentencieuse, il cherche et trouve des mots qui écrasent. On lui dit de M. de Salvandy : C'est *un* sot. — Non, c'est *le* sot, réplique-t-il A la cour, il fait le désespoir des niais qui tiennent à l'étiquette. Il s'écrie : « Pourriez-vous me faire l'amitié de me dire ce que je fais ici » ? Il voit entrer le duc d'Orléans, celui qui sera bientôt Louis-Philippe Ier, et il dit tout haut : « En voilà un chez qui je ne mets pas les pieds ! » Il tire

avec ostentation son grand mouchoir rouge et il se mouche aussi bruyamment que s'il était chez lui. Les femmes ne le goûtent guère : M^me^ de Staël, qui le rencontre une fois, le trouve rogue et pédant. M^me^ de Rémusat écrit : « Je voudrais apprendre que Royer-Collard fait des madrigaux. » Mais il préfère morigéner, jusqu'à les faire pleurer, ceux sur lesquels il a autorité et il assène de droite et de gauche à qui l'approche de formidables coups de boutoir.

Cette trop bonne opinion qu'il a de sa valeur entraîne de très graves conséquences. Il veut obtenir des autres le respect qu'il s'accorde généreusement et il a un besoin presque maladif de considération. De là une certaine timidité dans sa carrière d'homme public. Il a peur du ridicule; une caricature suffit à le mettre hors de lui; les attaques vives, qui sont monnaie courante en un pays libre, l'effarouchent; il eût voulu, comme M^me^ de Broglie, que la liberté fût « une petite sainte, qui eût bon cœur, bon esprit, bon goût ». Par la même raison, il aime mieux l'influence que le pouvoir; il est fait pour la critique plus que pour l'action; il fuit la responsabilité, ne veut pas exposer sa réputation d'oracle aux insolents démentis que les faits donnent aux théories. Dans les moments décisifs, il s'efface, il s'abstient. — Périr est encore une solution, — dira-t-il pour masquer son manque de résolution.

Ce défaut de son caractère a pour pendant un défaut semblable de son esprit. Il n'ose pas aller jusqu'au bout de sa pensée, de ses principes. Il est l'homme des compromis, des demi-solutions. C'est un solennel timoré.

Comme théoricien politique, il reconnaît que la

démocratie coule à pleins bords, que c'est le fait distinctif du XIXe siècle ; mais il ne veut pas que le peuple use de son droit et de son pouvoir ; appeler la multitude à voter, ce serait, dira-t-il, la rendre aux factions qui la redemandent. Son programme peu nourrissant à l'égard de la foule se réduit à ceci : « Il faut donner aux classes déshéritées de la fortune la plus haute élévation morale avec la plus complète simplicité des mœurs ». Des pauvres protégés et vertueusement résignés à leur pauvreté, quoi de plus agréable en effet pour la tranquillité des riches !

Contraste significatif ! Il croit inévitable que la société se transforme, mais il ne veut pas travailler à cette métamorphose. Il sent que le régime de son temps est une simple transition, un pont à traverser ; mais il agit comme si la France pouvait éternellement rester sur ce pont. Il rêve ainsi d'une démocratie gouvernée par une aristocratie bourgeoise, d'une monarchie souveraine et tempérée. Il flotte, essayant d'unir les contraires, et (il ne faut pas que le nom de doctrinaire fasse illusion) il repousse toute ligne de conduite nette et fixe. Il varie, il se contredit avec les événements. Ce malheur arrive parfois, dit-on, aux hommes politiques, et on le remarquerait à peine si, en se réfutant, Royer-Collard ne couvrait sa mobilité d'un immuable ton d'assurance.

Comme philosophe, Royer-Collard redoute de même les hardiesses de la spéculation ; il s'arrête à moitié chemin, se contente, si j'ose dire, d'une vérité moyenne, d'un système fait de bric et de broc ; il est toujours l'homme des transactions et toujours il cache sous des phrases solennelles et des images éclatantes la fragilité de l'édifice qu'il bâtit.

L'orateur vaut mieux en lui que le penseur. Non qu'il soit un de ces charmeurs qui ensorcellent et enlèvent une assemblée. Non, il convainc plus qu'il ne persuade; il soumet l'intelligence sans gagner le cœur. On dirait que les hommes auxquels il s'adresse sont de purs esprits.

Ses discours sont d'une élévation continue, d'une dialectique serrée, d'une argumentation forte et subtile; ils ont ainsi une beauté sévère, grave, presque géométrique, cette espèce de beauté qu'un professeur de mathématiques découvre dans telle formule « élégante » qui résout un problème.

Le plan en est uniforme. Quand il combat un projet de loi (c'est la plupart du temps pour combattre une proposition qu'il prend la parole), il commence par remonter au principe du projet. Il en déduit les conséquences inévitables qui en découleront, si on l'adopte. Il montre comment elles sont injustes, dangereuses, contraires à la Constitution, à l'intérêt de la royauté ou de la liberté. Chemin faisant, il lève tous les voiles; il dit hautement ce qu'on ne voulait ou n'osait pas dire; il met en pleine lumière les pensées de derrière la tête qui se dissimulent dans l'équivoque des mots. La marche calme et méthodique qu'il suit, le ton posé qu'il conserve, l'art consommé avec lequel il lit ou récite son manuscrit lui permettent d'infliger à ses adversaires les vérités les plus dures. Sa harangue semble une leçon. Il fait office de « précepteur national ». Il parle volontiers au nom de la Providence, dont il sait tous les secrets. Il a en lui du théologien, du juge, du professeur : c'est un orateur de robe longue. Mais si le feu de la passion

ne brille guère dans cette éloquence laborieuse et mesurée, il y brûle quand même, discret et pénétrant.

Elles ont passé vite, les théories de Royer-Collard Ils sont tombés, les prétendus axiomes sur lequels il s'appuyait. Il reste pourtant de lui quelques belles pages où des vérités de détail sont embaumées dans des maximes définitives, et surtout un effort méritoire pour élever à la dignité de science morale la politique qui n'était, entre les mains d'un Talleyrand, qu'un jeu d'intrigues et d'expédients. C'est assez pour assurer à sa mémoire cette considération dont il était si jaloux.

*
* *

Mais cela suffit-il pour souhaiter avec M. Spuller que la France contemporaine médite et suive son exemple ? Il reproche « aux docteurs du socialisme » de ne s'adresser qu'aux appétits, et il conseille de revenir aux principes. Le reproche a lieu d'étonner sous la plume d'un écrivain qui a consacré à Benoît Malon tout un article et qui sait dès lors quelle part le socialisme fait à l'idéal ; mais le conseil est plus étonnant encore, donné par un des chefs du parti qui a préconisé et pratiqué d'une façon éhontée « la politique d'affaires ».

Du reste, M. Spuller était, paraît-il, en veine de renier ses dieux et de faire des aveux inattendus. Savourez par exemple ces citations :

« C'est mauvais signe, quand les partis de réaction empruntent hypocritement pour couvrir leurs desseins le langage de la liberté... »

Que ne dites-vous cela, Monsieur l'auteur, à vos amis, les amis des ralliés ?

« En matière de culte, liberté pour l'individu, abstention de l'Etat, voilà le droit nouveau, proclamé par la Révolution... »

Est-ce en vertu de ceci, Monsieur l'ancien ministre, que vous avez repoussé la séparation de l'Eglise et de l'Etat, tout en vous réclamant des principes de la Révolution ?

« Le catholicisme en France a eu cette destinée à jamais regrettable... de servir de masque à toute une politique réactionnaire. Mais à cette époque on voyait assez clair dans ce jeu qui depuis s'est fort embrouillé... »

Ah ! pour le coup, M. Spuller, vous êtes dur pour celui qui récemment a le plus *embrouillé* les choses, en proclamant à l'égard de l'Eglise la nécessité d'un *esprit nouveau !*

Août 1895.



# XXIV

## Gustave Geffroy. — *La vie artistique.*

Dédicace à Michelet. — Pointe sèche de Raffaëlli (Paris, — Dentu, éditeur.)

Gustave Geffroy publie la quatrième série de sa *Vie artistique*, où il suit, d'année en année, de Salon en Salon, le mouvement de l'art contemporain. L'occasion est bonne de rechercher comment il comprend son métier de critique.

Ce qui frappe au premier coup d'œil, c'est la dose de conscience, de pensée, de philosophie qu'il y fait entrer : grouper les peintres et sculpteurs d'après leurs affinités naturelles, dégager les tendances de ces groupes, épier et saisir chez les individus qui les composent les manifestations diverses de la vie me paraît être sa méthode ordinaire. Mais cela n'est que la moitié de sa besogne. Le critique, qu'il le veuille ou non, qu'il le dissimule ou le déclare hautement, a ses prédilections et ses répugnances, et, par cela seul qu'il les exprime, il les propage ; il ne constate pas seulement les variations du goût, il y travaille ; il ne se borne pas à dire en quel sens coule le courant

du jour, il contribue à lui tracer son lit du lendemain.

Geffroy me pardonnera ou, mieux encore, il me redressera, si je me trompe ; mais il me semble qu'avec la calme vigueur qui est dans son caractère il combat tout ce qu'il juge être de l'art faux ou étroit : art de cénacle, rapetissé à la taille d'une petite chapelle, devenu un grimoire d'initiés ; art de mode, d'engouement, d'imitation, qui fait dégénérer chaque exposition annuelle en une exhibition de produits commerciaux ; art qui veut vivre d'un passé mort, tel ce « carnaval mystique » où des peintres sans foi se déguisent en croyants et ne servent qu'à montrer la différence entre exhumation et résurrection.

Ce qu'il réclame de l'artiste, c'est une façon personnelle de voir les choses, de sentir la nature, puis de la comprendre et de l'interpréter. Ce qu'il lui conseille, c'est de se plonger dans le vaste océan de la vie universelle, c'est de s'imprégner des idées et des passions du présent, c'est de traduire en beauté le monde environnant. Ce qu'il espère voir naître ainsi, c'est une série d'œuvres vraiment vivantes, c'est-à-dire organiques, équilibrées, en pleine harmonie, non seulement avec le milieu où elles se développeront, mais aussi avec elles-mêmes, parce qu'elles seront un accord de moyens convergeant vers un effet unique, une synthèse d'éléments qui passent à tort pour contraires.

Arrière le dualisme ridicule qui sépare et oppose l'une à l'autre des choses qu'il faut unir et concilier !

Que de fois n'entendez-vous pas mettre en contradiction le beau et l'utile ! Erreur funeste, qui

a tant contribué à empêcher le XIXe siècle de créer, en fait d'architecture ou de mobilier, un style à lui ! Selon Geffroy, l'art doit se mêler à tous les détails de l'existence ; il doit être la fleur en qui s'achève et s'épanouit la vie de tous les jours. Ce n'est pas en s'écartant des besoins du monde moderne, mais en s'y adaptant pour les satisfaire, qu'il a chance d'être neuf et puissant. L'artiste n'est qu'un artisan arrivé qui commande à la matière en lui obéissant.

Pourquoi encore dresser en face l'un de l'autre, comme deux ennemis, le réel et l'idéal ! Ne faut-il pas étudier passionnément la nature pour la pénétrer dans ses intimes profondeurs, pour en capter l'âme, ce qui permettra de la transfigurer sans la défigurer ? La réalité n'est-elle point la base solide d'où l'on doit nécessairement partir, même quand on veut s'élancer dans les espaces illimités de la fantaisie ?

Et de même, à quoi bon nous représenter toujours l'élite et la foule comme deux entités irréductibles, comme deux castes que divise un abîme ? Lutte de classes qui se trahit là comme ailleurs : mais nous voulons qu'il n'y ait plus de classes à l'avenir, et Geffroy, en proposant des *Musées du soir* pour les ouvriers, travaille déjà à dégager des masses populaires les énergies latentes, à stimuler en elles l'activité créatrice, à recruter l'élite dans la foule même, à combler ainsi le fossé creusé par des siècles d'organisation mauvaise entre les membres d'une même nation.

Des outranciers de l'individualisme ont imaginé la théorie de l'art pour l'art, qui aboutit à l'art pour l'artiste et pour quelques privilégiés, à l'art en somme égoïste. J'ai plaisir à leur répondre

par la bouche d'un individualiste authentique. J'ai assez souvent et assez nettement dit en quoi je ne suis pas d'accord avec les théoriciens de l'anarchie (1) pour qu'il me soit agréable de signaler un point où je me rencontre avec l'un des plus sérieux de leur petite cohorte. Or, à ces anarchistes de l'art bourgeois, qui visent à s'isoler, à s'enfermer, chacun dans sa tour d'ivoire, Jean Grave adresse cette réfutation ironique : « Etre compris de la foule, disent-ils, ne serait plus de l'art. Pour mériter ce nom, l'art doit rester inaccessible aux masses ; il doit continuer d'avoir un langage à lui. dont les initiés seuls ont la clef. Une idole restant toujours vaguement embrumée, dont un petit cénacle demeurerait le groupe officiant. Le bon populo devant se contenter de travailler et peiner pour permettre aux artistes de continuer leur sacerdoce. »

On commence donc à comprendre (et Geffroy aura aidé à ramener cette saine conception des choses) que l'art a et doit avoir un caractère à la fois *individuel* et *social*.

Il est individuel en ceci, qu'il est le reflet de l'univers à travers le prisme d'une personne, qu'il peut se définir l'homme ajouté et superposé à la nature, qu'il ne fait rien qui vaille s'il n'imprime pas la marque de l'ouvrier sur son ouvrage. Mais à exagérer ce côté personnel, à poursuivre uniquement l'originalité, on tombe dans l'excentrique, le maniéré, le bizarre, l'exceptionnel, à la fin même dans l'incompréhensible pour tout autre que pour l'auteur.

Par bonheur, l'homme est aussi naturellement un être social qu'un individu, et l'art apparaît

(1) Voir *Socialisme libertaire et anarchie*, brochure où sont discutées les théories de Hamon, Sébastien Faure et Jean Grave. (*Librairie de la Revue socialiste, Paris*).

alors sous une autre face, comme un moyen de sympathiser avec les autres hommes, voire avec tout ce qui vit autour de nous. Il est apte par là à être un éducateur de l'humanité, un traducteur de ses aspirations muettes, un condensateur de sa vie collective. Il devient entre les grands esprits créateurs et la foule imitatrice comme le vase mystique où communient ces deux parties de la même race.

Sans doute, à exagérer ce côté social, on risquerait de tomber dans le banal, le médiocre, le vulgaire. Mais il ne s'agit pas pour l'artiste de descendre au niveau de la foule, de cuisiner pour des intelligences mal dégrossies des œuvres indignes de lui et flattant les appétits bas ou grossiers. Non, comme le dit fort bien Geffroy dans sa préface, « écrire pour tous, cela ne veut pas dire chercher le succès auprès de tous, cela veut dire penser à tous ».

C'est pourquoi il a mis son livre sous l'invocation de ce grand ressusciteur d'âmes qui s'appelle Michelet et qui fut en même temps un grand artiste et un grand ami du peuple. Hommage mérité dont je félicite Geffroy et dont j'ose me réjouir ! Il y a une douzaine d'années, quand Paul Bourget dans ses *Essais de psychologie* énuméra les écrivains qui, suivant lui, avaient été les guides, les initiateurs de sa génération, je me rappelle quels furent mon étonnement et ma tristesse de ne pas rencontrer à côté et au-dessus des Stendhal, des Baudelaire, des Amiel, des Alexandre Dumas fils, le nom de ce génie lumineux et ardent, de ce cœur dévoré d'amour et de pitié que fut Michelet. Je considère comme un bon signe pour la France actuelle ce regain de respect et d'admiration pour l'homme qui a su si bien rester lui-

même tout en vibrant à l'unisson des foules disparues et de la nature inconsciente.

L'exemple est bien choisi pour montrer comment les grands artistes multiplient leur vie propre en se plongeant dans l'immense foyer de vie qui brûle tout autour d'eux. Aux hommes affamés de vérité, assoiffés d'idéal, ils disent, en offrant le meilleur d'eux-mêmes : — Prenez et mangez : ceci est ma chair. Prenez et buvez : ceci est mon sang. — Mais par un miracle étrange, quoique fréquent, de même que la tendresse d'une mère ne diminue pas en se répandant sur tous ses enfants, de même leur personnalité ne se disperse pas en rayonnant sur le monde, leur génie reste entier et grandit même en se donnant et se distribuant aux autres.

L'art ainsi compris (n'en déplaise à messieurs les beaux esprits qui demandent s'il y aura encore des artistes et des lettrés en régime socialiste) aura un rôle social de plus en plus important. Comme l'écrit encore Geffroy (p. 321), « il est fait pour remplacer, par la mise en valeur de la vie, les mises en scène si vantées des religions, les apparats des cortèges où la foule n'est que spectatrice, les fastes militaires où elle est victime. Il peut donner à tous, en même temps que la joie du spectacle, la joie de la création ».

Salut à cet art futur ou plutôt à cet art naissant, tâtonnant encore, qui sera demain l'art vraiment humain et humaniseur ! Et salut aussi au critique novateur qui le pressent, l'annonce, l'aide à prendre conscience de lui-même, à se dégager des nuages déjà troués et frangés d'argent par sa blanche clarté matinale !

Septembre 1895.



# XXV

André Lichtenberger. — *Le socialisme au XVIIIe siècle.*

(Alcan, éditeur, Paris.)

Est-ce que le socialisme envahirait la Sorbonne? Déjà Jaurès et Durkheim y ont soutenu des thèses où il est en cause; en voici une autre qui le prend pour sujet d'études et l'on en annonce encore une qui fera suite à celle-ci.

Le plus remarquable, c'est que non-seulement le candidat n'a cru devoir ni combattre ni injurier la grande hérésie contemporaine, mais que, lors de la soutenance publique, ses juges ont omis de la foudroyer. On m'assure même que certains professeurs, M. Aulard en particulier, ont parlé avec une cordiale sympathie des défenseurs de l'idée si redoutée de la bourgeoisie.

Pourtant M. Lichtenberger, sans en faire tapage, renverse dans son livre une théorie chère aux ennemis du socialisme. Il était convenu (demandez plutôt à M. Yves Guyot) que la doctrine nouvelle n'avait rien de commun avec les fameux principes de 1789. Or, on lui restitue ses titres d'ancien-

neté ; on lui rend une tradition nationale ; on la retrouve et on la suit chez ceux-là mêmes qui préparèrent la Révolution de 1789.

Sans doute, le mot qui fut créé par Pierre Leroux n'existait pas au siècle dernier, et c'était une grosse difficulté pour l'auteur. Même embarras que si l'on voulait écrire l'histoire du christianisme avant le Christ ! Que fallait-il faire entrer, que fallait-il laisser de côté dans cette étude d'un système naissant ? M. Lichtenberger a pris le parti d'écarter tout ce qui concerne la guerre à la guerre, le droit des femmes, la question du mariage, la réforme de la pénalité, etc. ; et l'on peut regretter, tout en le comprenant, qu'il ait ainsi restreint à l'excès le cercle de ses recherches. Il s'en est tenu au sens économique du mot socialisme ; il n'a passé en revue que les écrivains qui « ont entrepris de critiquer, de modifier ou de renverser l'organisation traditionnelle de la propriété et de la richesse ». Etroitement réaliste, il n'a voulu s'occuper que de ceux qui ont travaillé à la transformation des conditions matérielles de la société.

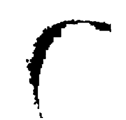
De là des lacunes forcées. Il glisse sur Voltaire, cet ardent adversaire du militarisme et des coutumes barbares conservées par les cours de justice. Il passe très vite sur Diderot qui méritait mieux, témoin l'article profond et substantiel que lui a consacré notre ami Paul Buquet dans la *Revue Socialiste* de juin 1895.

Je pourrais signaler d'autres lacunes moins nécessaires. Je me permettrai, par exemple, de citer à M. Lichtenberger, à titre de curiosité, un écrit peu connu de ce Fontenelle, qui fut en tant de domaines un précurseur, qui suivant une expres-

sion célèbre, pondit tant d'œufs que d'autres couvèrent.

Le croirait-on ? L'égoïste, l'insouciant Fontenelle s'est soucié de politique. Au temps où Fénelon et bien d'autres lançaient innocemment les utopies les plus dangereuses pour le monde où ils vivaient, il imagina, lui aussi, une façon de Salente. Non qu'il faille chercher dans ce qu'il décore du titre ambitieux de *Ma République* une Constitution en règle, un vrai système social. Mais il s'y rencontre des idées qu'on n'y soupçonnerait pas. A ce dédain des opinions communes qui fut la marque de son esprit, Fontenelle avait au moins gagné d'être libre de bien des préjugés. Ce n'est pas lui qui comptera comme un mérite le hasard heureux d'être né grand seigneur. Aussi dans l'Etat qu'il rêve n'y a-t-il plus ni nobles ni roturiers. Tous les métiers sont également honorables et l'on en pourra également tirer les magistrats. Il veut le suffrage universel : bien plus ! C'est un républicain teinté de socialisme. Ainsi je lis : « Article III, Il n'y aura que ceux dont le bien passera deux mille écus de rente qui paieront de certaines taxes proportionnées à ce qu'ils auront par delà les deux mille écus. — Article II : Un homme qui offrira de cultiver les terres d'un autre mieux qu'il ne les cultive y sera reçu en payant au propriétaire le revenu qu'elles lui produisaient ».

Je sais bien que le Fontenelle galant et volontiers chimérique reparaît dans des propositions comme celle-ci : « On érigera des statues aux grands hommes, en quelque espèce que ce soit, même aux belles femmes ». Je sais aussi que son projet en l'air n'a jamais dû lui coûter de longues méditations et n'est en somme qu'une équipée de



son esprit aventureux. Encore vaut-il la peine d'être relevé comme un signe de la sourde fermentation qui annonçait l'approche de secousses profondes.

Je pourrais encore inviter M. Lichtenberger à enrichir le chapitre où il cherche dans le roman et au théâtre l'écho des idées régnantes sur les vertus des sauvages et sur « l'homme de la nature », cet homme exquis dont tout le monde parle alors et que personne, pour cause, n'a rencontré. On est étonné, par exemple, de n'y pas voir mentionnés l'*Alzire* de Voltaire, le bon Huron qui fut surnommé l'*Ingénu*, le voyage de Candide au pays d'Eldorado, etc.

Mais je m'en voudrais de faire supposer que l'information de l'auteur est pauvre. Je tiens au contraire à reconnaître qu'il a fouillé son sujet avec conscience, qu'il a dressé un répertoire, copieux et utile, des écrits qui furent alors plus ou moins imprégnés de socialisme. Une bonne table des matières épargnera bien des peines aux travailleurs qui viendront après lui. Son ouvrage peut même devenir entre les mains des militants socialistes un arsenal où ils trouveront, un peu rouillées, mais solides encore, des armes forgées de main de maître. La bourgeoisie vieillie et dégénérée d'aujourd'hui sera maintes fois épouvantée de la franchise et de l'audace de ses pères.

Saviez-vous que les *trois-huit*, cette revendication ouvrière qui a été le prétexte de la fête menaçante du Premier Mai, se laissent pressentir dès la fin du XVII^e siècle, en plein règne de Louis XIV ? Dans une utopie datée de 1677 et intitulée *Histoire des Sévarambes*, on voit un prince imaginaire régler ainsi la vie de ses sujets : « Il partagea le

jour en trois parties égales et il destina la première partie au travail, la seconde au plaisir et la troisième au repos ».

Est-ce hier ou il y a cent ans qu'Helvétius se posait ces questions : « Si l'indigent a réellement une patrie ; si la non-propriété doit quelque chose où elle ne possède rien... ; si l'extrême pauvreté, toujours aux gages des riches et des puissants, n'en doit point souvent favoriser l'ambition... ; si l'indigent enfin n'a pas trop de besoins pour avoir des vertus... ? » Et je signale cent passages semblables qu'il est aisé de découper en mots de combat.

Mais je passe. Je voudrais pouvoir louer la méthode de l'auteur autant que l'intérêt de ses exhumations. Malheureusement, elle me semble pécher quelque peu par insuffisance de vues d'ensemble. Je trouve bout à bout des monographies d'écrivains, de longues analyses d'ouvrages, qui se répètent à satiété ; je suis fatigué par ces redites, perdu dans le luxe des détails ; je cherche en vain la filiation des théories, l'évolution générale des doctrines. Trop de citations, pas assez d'efforts pour en condenser l'essence, et, par suite, peu d'idées à discuter.

Il en est une cependant qui revient avec insistance : c'est que les hardiesses sociales des penseurs du XVIIIe siècle ne furent pour eux que des paradoxes sans portée, des jeux d'esprit, des amusettes. Cela peut être vrai au début ; mais il me semble que, plus on approche de la Révolution, plus les réclamations en faveur des déshérités deviennent sérieuses, grosses de colères et de changements graves. Il m'est bien difficile de ne voir qu'une déclamation sans valeur dans ces paroles de Linguet, en juillet 1788 : « Dans ce moment où il s'agit en

France d'une assemblée destinée à opérer une réforme générale, il faut qu'il y ait au moins un interprète des gémissements de la classe la plus nombreuse, la plus maltraitée et la plus dépourvue des moyens de se faire entendre ». Le *quatrième Etat* n'était pas encore baptisé ; mais il était né et vagissait déjà.

Je veux demander compte à M. Lichtenberger d'une autre idée ou plutôt d'une autre affirmation qui me paraît sujette à caution. Il nous déclare que, si les philosophes du XVIIIe siècle avaient vécu par miracle jusqu'à nos jours, bien peu d'entre eux seraient socialistes. — Eh, bon Dieu ! qu'en sait-il ? Quelle singulière façon de raisonner ! Pourquoi se les figurer pétrifiés dans des opinions immuables, incapables d'évoluer comme tout ce qui vit, fermés aux leçons que donne nécessairement le changement des choses ? Qui peut savoir ce qu'un homme aurait pensé, s'il était né dans un autre siècle ou dans un autre pays, s'il avait été élevé dans un autre milieu ? S'imagine-t-on Bossuet devenu pontife de l'orthodoxie catholique, s'il était né en Chine, ou J.-J. Rousseau écrivant le *Devin du village*, s'il avait vécu au temps de Wagner ?

Enfin, je ferai à M. Lichtenberger une dernière querelle. Sa conclusion est que cette « enquête sur le socialisme au XVIIIe siècle donne des résultats *plutôt négatifs* ». Et pourquoi cela ? Parce que la critique de ces premiers réformateurs est surtout spéculative, parce qu'elle n'aboutit pas à des projets de loi en bonne et due forme. Comme si ce n'était pas la règle qu'il en fût ainsi ! Comme si toute révolution (qu'elle soit religieuse, politique ou sociale) ne commençait point par un éveil de

vagues désirs dans les cœurs et de rêves imprécis dans les esprits !

Toujours et de plus en plus réaliste, il nous dit encore que « ce sont les faits et non les théories qui font agir ». N'est-ce pas chose étrange qu'il soit si difficile de faire entrer dans les cerveaux cette double vérité : que les faits suggèrent des idées sans doute, mais que les idées à leur tour deviennent des mobiles d'action et, par conséquent, des causes de faits nouveaux ? Et la méconnaissance de cette seconde proposition ne devient-elle pas tout à fait bizarre chez quelqu'un qui s'est choisi pour tâche l'histoire d'un mouvement d'idées poussant à la transformation de la société ? On est obligé de se demander pourquoi, diantre ! il perd son temps à étudier des théories qu'il considère d'avance comme impuissantes et à peu près inutiles. Il se pourrait qu'à ce manque de foi dans la force de la pensée fussent dûs l'air de langueur, l'impression d'*à quoi bon* qui se trahissent dans l'ensemble de l'ouvrage.

Somme toute, faut-il louer en M. Lichtenberger un penseur pénétrant, qui démêle la genèse et les lents accroissements d'une idée, les subtiles métamorphoses qu'elle subit en passant d'une intelligence et d'une époque à une autre, l'enchevêtrement compliqué des causes et des effets ? Peut-on saluer en lui un littérateur brillant, amoureux d'élégance et de beau style ? J'estime qu'il est plus juste de l'appeler un historien érudit, exact, impartial ; je prie l'auteur et mes lecteurs de croire que ce sont à mes yeux des mérites déjà considérables.

Septembre 1895.

## XXVI

Le Baron Garofalo. — *La superstition socialiste.*

(Paris — Félix Alcan, éditeur.)

Pour racheter les choses désagréables qu'on dit parfois en ce journal (1) à M. Yves Guyot, je veux crier bien haut une nouvelle qui lui fera plaisir. Je fais donc assavoir qu'il a trouvé un disciple, un prosélyte, bien mieux ! un imitateur : cet homme étonnant répond au nom pétaradant de baron Garofalo.

La *Tyrannie socialiste* avait écrit le maître en tête d'un de ses pamphlets. La *Superstition socialiste*, reprend l'élève à son tour. Et non content de plagier un titre à effet, il emprunte au modèle qu'il admire, de longs passages, des erreurs de fait, des arguments rebattus et aussi ses prétentions scientifiques, son ton cavalier, ses injures à l'adresse de l'adversaire, ses plaisanteries de haut goût.

Vous plaît-il de savourer des ironies d'une finesse exquise ? M. le baron vous dira qu'il n'ose

(1) *La Petite République.*

pas regarder de trop près les théories collectivistes, parce que « le rire peut être nuisible ». Il pourrait en mourir, ce qui serait, assurément, grand dommage. Quel gai luron, n'est-ce pas ! Quel bon vivant, qui saupoudre agréablement la discussion de citations d'Horace, d'Ovide et de... Velleius Paterculus ! Le malheur est qu'il se fâche, l'ingrat, contre ce qui le fait tant rire et qu'alors il en oublie Ovide, Horace et l'urbanité, dont vous saurez pourtant que les défenseurs de l'ordre social actuel sont les uniques dépositaires.

Et en voici la preuve : ce n'est pas assez de reprocher aux socialistes « leurs *absurdes* doctrines » « leurs *lamentables sottises* », « leurs *appels stupides* aux classes pauvres » ; ce n'est point assez de les traiter de Huns, de Vandales, de sauvages, « sourds à toute espèce de raison » ; de les appeler, ce qui est plus neuf, « asthmatiques et scrofuleux (p. 167) » ; de supposer que l'élégance de la forme littéraire produit sur eux un effet pitoyable ; non, M. Garofalo s'arrête plein d'un dédain immense devant ces insectes et il s'écrie du haut de sa glorieuse petite personne : « C'est stupéfiant ! En vérité, quand on voit que des hommes qui professent des semblables doctrines trouvent moyen de se faire écouter, on est obligé de reconnaître qu'il n'y a pas *de limite à l'imbécillité humaine* (p. 154) ».

On n'est pas plus talon rouge. Je sais bien que M. Garofalo est baron. C'est égal ; on pourrait être baron et poli ; et j'aurais cru qu'en rencontrant sur son chemin un collègue et un ancien ami, professeur et criminaliste comme lui, un savant connu et estimé de toute l'Europe, tel qu'Enrico Ferri, il avait mieux à dire pour lui

répondre que ceci (p. 241) : « *Mais la cervelle de ce Monsieur se détraque...* »

Vous me demanderez cependant quels sont les arguments de ce modeste et courtois contradicteur. — Eh ! mes amis, vous les connaissez de reste ! Ils ont traîné dans toutes les honnêtes feuilles bourgeoises et parfois même dans tous les ruisseaux. Si usés qu'ils puissent être, j'y répondrais quand même une fois de plus, si je ne croyais savoir qu'Enrico Ferri réserve à ce ramasseur de banalités une prochaine volée de bois vert, bien méritée, l'on en conviendra (1). Je ne veux pas lui enlever le plaisir de cette exécution et je me bornerai à quelques coups préparatoires d'étrivières.

*
* *

Je voudrais supplier d'abord M. Garofalo, si un socialiste ose lui adresser la parole, de se mettre d'accord avec lui-même. Il consacre tout son chapitre III à « l'absence d'idéal » chez les socialistes, et il écrit ailleurs (p. 10) : « Ils font entrevoir un idéal d'humanité et de justice qui ne peut déplaire à personne, dont tous doivent être enthousiastes ». Est-il besoin de réfuter quelqu'un qui se réfute avec cette sereine inconscience ?

Je lis (p. 73) qu'aux Etats-Unis les chemins de fer sont la propriété de l'Etat et sont administrés par lui ; je lis (p. 75) qu'en Amérique les chemins de fer appartiennent à des sociétés privées.

(1) Voir *Socialisme et science positive*, où Enrico Ferri a reproduit un article intitulé : *Superstition socialiste et myopie individualiste*.

Serait-il indiscret de demander à l'auteur de choisir entre ces deux affirmations ?

Il paraîtrait que la doctrine socialiste « n'admet *aucun principe moral* » (p. 171). (Supprimé ainsi d'un trait de plume Malon, qui a consacré tout un gros volume à la morale !) Mais voulez-vous juger la hauteur d'âme du Monsieur qui lance cette calomnie gratuite ? Voici comment il comprend l'altruisme (p. 91) : « Un sacrifice pour M. Tout-le-Monde, *je ne m'en soucie pas*. Si j'en parle, chacun me rira au nez ». O pauvres martyrs, qui êtes tombés pour une cause, pour la patrie, pour l'humanité, comme il doit rire de vous, cet étrange moraliste ! Et comme il est bien venu, après cela, à réclamer au nom de la solidarité humaine !

Sa bonne foi vaut sa générosité. Il nous déclare (p. 137) que, s'il pouvait croire à l'extinction du crime dans la société future, il se ferait volontiers socialiste (grand merci du cadeau !), malgré son antipathie instinctive « *contre le phalanstère* ». — Voyez-vous le bon apôtre qui insinue doucettement, comme entre parenthèses, que les socialistes d'aujourd'hui rêvent le casernement dans un phalanstère quelconque !

Plus loin (p. 250), d'après je ne sais qui, il accuse Liebknecht d'avoir excité les anarchistes à se défaire de M. Casimir Périer. — Accusation odieuse, tout à fait vraisemblable quand on sait les tendres sentiments que les anarchistes nourrissent à l'égard d'un parlementaire comme Liebknecht !

Il voudrait bien faire croire, en un autre endroit (p. 178), que les socialistes prêchent la communauté des femmes ; ou encore, rééditant de vieilles bourdes contre *les partageux*, il affirme effronté-

ment que les vœux des réformateurs les plus optimistes se limitent à assurer trois francs par jour à chaque citoyen.

Que voulez-vous qu'on réponde à un écrivain qui travestit à plaisir la pensée de ceux qu'il prétend combattre scientifiquement ? Faut-il s'amuser à démontrer qu'il se moque de ses lecteurs en prophétisant que, si le socialisme venait à triompher, « les chemins de fer seraient vite abandonnés, les télégraphes abattus », etc., etc. ?

Le plus curieux, c'est que ce forcené champion de la bourgeoisie considère la société bourgeoise comme pourrie jusqu'à la moelle. Il écrit sans barguigner que *le tiers-état a montré au centuple* les défauts et la corruption de l'aristocratie dégénérée. L'aveu est franc. Mais quel remède va-t-il donc proposer au mal ?

Ah ! C'est ici que perce le bout de l'oreille ! Le bon temps où l'institution des castes opérait une sélection des individus, où un baron était quelque chose, par cela seul qu'il était baron ! Les sots gouvernements qui ont eu « la naïveté d'établir le suffrage universel (p. 204) ! » L'esprit d'aveuglement qui a suggéré en France « la loi inconsidérée des syndicats ! » Quelle aberration de proposer un impôt progressif, « qui est déjà le socialisme en action ! » Faut-il que la société soit folle pour « payer et réchauffer dans son sein » les maîtres d'école, qui sont nécessairement d'ardents propagateurs des idées socialistes ! Si l'on voulait... Si l'on osait vouloir...

Il n'y va point par quatre chemins, M. le baron. Il fait cette profession de foi qui suffit à édifier sur ses intimes désirs (p. 13) : « *Odi profanum vulgus*. De ce mot, je ferais volontiers ma devise. Je

déteste les foules de tout genre ». Il y paraît. Il nous est solennellement déclaré que les gens du peuple sont incurablement grossiers, ignorants, malhonnêtes, malveillants, de beaucoup inférieurs aux barbares antiques. S'ils venaient à l'emporter, ce ne serait pas un souffle de vie nouvelle, mais une haleine de vin et d'alcool qui se répandrait sur le monde.

Ne dites pas que cela est précisément le crime des classes dirigeantes ; que la misérable condition morale des pauvres accuse les riches ; que ces êtres humains, astreints à de moins durs travaux, seraient plus hommes ; qu'ayant des loisirs pour leur culture personnelle ils pourraient atteindre à l'intelligence, à l'instruction et même à l'urbanité de M. le baron. Enfantillages, billevesées que tout cela ! L'élite (dont fait naturellement partie M. Garofalo) et la foule (dont nous sommes) sont aujourd'hui, lui semble-t-il (p. 232), destinées « à former *deux races complètement différentes, lesquelles ne pourront jamais s'entendre, parce qu'elles n'ont aucun intérêt de commun* ». Et dire que l'auteur, par une de ces contradictions dont il a le secret, ose reprocher aux socialistes de pousser à la lutte de classes ! Il ne s'aperçoit pas qu'il est plus révolutionnaire que pas un d'entre eux, en creusant cet abîme entre les deux parties de la population ; il ne sent pas que de pareilles paroles sont une provocation directe à la guerre sociale.

Peut-être, après tout, qu'il le sait et le veut ainsi ; car il reprend à son compte ce cri de M. Leroy-Beaulieu : « Qui nous délivrera des conciliateurs ? » Arrière donc toute concession ! Si les ouvriers veulent être mieux payés, ils n'ont qu'à faire moins d'enfants : c'est bien simple. Ils peuvent

encore s'en aller quelque part, n'importe où ; les chemins sont ouverts. Quant aux gouvernements, leur devoir, au dire de M. Garofalo, qui ne dédaigne pas le style pompeux et même pompier, c'est « d'écraser l'énorme polype qui menace la société civilisée ».

Pour cela il faut « *provoquer* la place publique, lutter *contre le nombre.* » On peut, à la rigueur, consentir à ne pas laisser mourir de faim les vieillards, les infirmes, les invalides du travail; mais qu'on poursuive inexorablement les déclassés ; qu'on empêche les pauvres d'acquérir un savoir qui n'est pas fait pour eux, en interdisant les établissements gratuits d'instruction classique ou professionnelle ; qu'on rende pour base à l'éducation populaire l'enseignement de la religion. Laquelle ? Il n'importe, pourvu qu'elle prêche soumission et résignation. Si après cela il subsiste encore quelques germes de révolte, eh bien ! n'y a-t-il pas les armées permanentes qu'il faut précieusement conserver contre les ennemis de l'intérieur ? C'est en ce sens qu'une noble dame a dit (bonne dame !) : « Nous assistons à un spectacle nouveau dans l'histoire : l'acheminement vers la civilisation par le moyen des canons ».

*
* *

Je m'arrête sur « cette phrase heureuse », comme la qualifie M. Garofalo. Et je me demande, pour finir, ce qui peut avoir poussé le traducteur, M. Dietrich, d'ordinaire mieux inspiré, à faire passer d'italien en français cette rapsodie hai-

neuse. On a quelque honte à voir figurer ça dans la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*.

Vous me direz : Pourquoi donc vous occupez-vous de ce factum, puisqu'il est si médiocre ? — Mais parce qu'on est trop heureux d'avoir des adversaires qui dévoilent avec un cynisme aussi candide le programme rétrograde de certains bourgeois affolés. Parce que je voudrais voir chaque journal socialiste réserver une colonne — qui serait comme un pilori — aux élucubrations de cette espèce. La publicité qu'on leur donne est le châtiment des mauvais livres.

Octobre 1895.

## XXVII

SÉVERIN ICARD. — *Paradoxes et vérités.*

(Paris — Alcan, éditeur.)

L'auteur débute ainsi. « Il y a un peu de tout dans ce livre. Ce n'est pas un musée où tout est étiqueté, classé, suivant les lois d'une méthode scientifique, c'est un magasin de bric à brac... » Il y a souvent quelque cruauté à prendre au mot un auteur atteint d'un de ces accès de modestie qui font si bien dans les préfaces : je dois pourtant avouer cette fois que le docteur Icard n'a pas surfait le pêle-mêle de son livre.

Il semble, au commencement et à la fin, qu'on y démêle une idée maîtresse : pas bien neuve, pas bien solide, pas bien compliquée, cette idée ! C'est que notre intérêt, conscient ou inconscient, est le seul mobile de nos actes. Un certain La Rochefoucauld, tout comme M. Séverin Icard, a fait avec cela un volume de maximes, et s'il vous plaît de voir combien d'autres après lui ont enfourché le même dada, cherchez, dans la substantielle étude que M. Bourdeau vient de consacrer au pessimiste et aristocratique peintre de l'égoïsme

humain, la longue liste de ceux qui l'ont imité, répété, paraphrasé.

Peut-être n'était-il point nécessaire de reprendre aujourd'hui cette psychologie courte et simpliste. Mais si le moraliste éprouvait le besoin de redire une vieille et triste chanson, du moins pouvait il s'épargner la peine de se réfuter lui-même. Or, cet utilitaire à outrance nous apparaît comme un chrétien, tout trempé de charité pour le prochain; il s'écrie (page 148) : « Le Christ est mort pour sauver le monde, et il le sauvera!... Je reviens toujours au précepte évangélique : *Aimez-vous les uns les autres.* » Ailleurs cet homme, qui nous enseigne que l'homme cherche en toute chose son profit et qu'il n'y a pas de morale sans l'espoir d'une récompense ou la crainte d'un châtiment, se révèle un humanitaire indigné contre les crimes que les Européens vont commettre aux pays noirs au nom de la civilisation.

On dirait qu'il n'a point su mettre d'accord son cœur et son esprit, et que pour être plus sûr de rencontrer la vérité il donne la parole tantôt à l'un tantôt à l'autre. Au reste, nous sommes prévenus de ne pas faire attention à ces contradictions, car l'avant-propos dit encore : « La conclusion de toute philosophie serait-elle que rien n'est vrai, rien n'est faux, ou, si vous voulez, que tout est vrai, tout est faux, suivant le moment, suivant la disposition de notre esprit et l'état de notre cœur ». Profession de foi qui autorise toutes les incohérences possibles et qui désarme la critique.

Nous ne critiquerons donc pas un ouvrage où défilent, comme les tableaux d'une lanterne magique, les affirmations les plus opposées. Prenons ses maximes pour de simples boutades et nous en



trouverons de spirituelles, d'amusantes. En voici quelques échantillons :

« En toute chose, mais surtout en amour, nous considérons la fin.

« Le plus bel éloge qu'on puisse faire d'une femme, c'est de dire qu'elle a un mari fidèle.

« Rien ne prouve mieux l'inutilité d'une statue que les longues inscriptions dont on l'orne : celui-là seul est digne d'un socle dont le socle n'a besoin d'aucune inscription.

« Il en est de certains livres comme de certains enfants : plusieurs y travaillent et un seul les signe.

« Le meilleur moyen de tarir les larmes n'est-il pas de les laisser couler librement ? »

On pourrait signaler encore, à côté de ces saillies où se décèle un aimable philosophe de fumoir, des velléités, des commencements de pensées sérieuses. L'auteur flirte çà et là avec la question sociale. Bien qu'il la déclare insoluble, il a d'honnêtes indignations contre les apôtres bien rentés du *laissez-faire*. « Les libéraux, écrit-il, sont des justes qui spolient les malheureux du droit à l'existence et accordent le monopole de toutes les jouissances aux forts, aux intelligents, aux supérieurs de toutes les classes. » Il va même jusqu'à écrire : « La propriété est un détournement légal d'une partie du bien commun. » Mais comment se fier à un esprit inconsistant qui papillonne avec toutes les idées courantes sans se fixer à une seule ?

Si nous osions formuler ce que nous conseillons ou plutôt (car nous n'avons aucun droit de lui infliger des conseils) ce que nous souhaitons au docteur Icard, nous lui dirions à peu près ceci : Comme penseur tâchez de vous mettre d'accord

avec vous-même ; et, puisque vous avez naturellement des aspirations généreuses, ne les étouffez pas sous une philosophie déprimante. Comme écrivain rappelez-vous que les *Maximes* de La Rochefoucauld parurent à chaque édition nouvelle, revues, corrigées et diminuées, et qu'un livre du même genre n'a plus de raison d'être qu'à condition de raffiner et d'aiguiser le déjà dit.

Après quoi, nous n'avons plus qu'à lui demander pardon de la liberté grande et à le prier de voir dans la sincérité sévère de nos souhaits une preuve de notre sympathie pour un esprit où il y a en somme, comme dit Montaigne, de l'étoffe, mais un peu faute de façon.

Juillet 1895.

## XXVIII

### René Doumic. — *Les jeunes.* — *Etudes et portraits.*

(Librairie académique, Perrin et Cie).

C'est une tâche ingrate que la critique d'un critique par un critique, et pourtant je vais la tenter une fois de plus, en vous disant quelques mots du recueil d'articles de mon confrère, M. René Doumic.

Ils ont paru, ces articles, si je ne me trompe, dans la *Revue des Deux-Mondes* et dans le *Correspondant*. Ce sont là des endroits trop respectables pour qu'on y parle des écrivains enrôlés dans nos rangs. On y pratique à leur égard la politique du silence. On y fait le plus souvent non pas une franche critique de combat (car il faudrait nommer les gens pour discuter leurs œuvres), mais une étroite critique de classe, ou, mieux encore, de la critique de coterie.

> Nul n'aura de talent, hors nous et nos amis.

Admiration obligatoire pour les auteurs appartenant à un certain monde, fréquentant certains

salons, professant certaines opinions de bon ton; suppression sans phrases des autres qu'on étouffe à la muette.

Un aimable éditeur — au temps où je cherchais un éditeur pour mes livres de critique — me reçut, mon manuscrit et moi, d'une façon charmante. Il était disposé à nous accueillir à bras ouverts.

— Mais, fit-il tout à coup, est-ce que vous dites du mal de M. Brunetière dans vos articles?

Je dus avouer que j'avais commis plusieurs fois cet énorme péché. L'éditeur se rembrunit aussitôt et me fit comprendre que je pouvais aller chez le voisin. Le pauvre homme avait une raison excellente : le livre était sûr d'être ignoré par toute la presse académique et bien pensante.

Soyons plus généreux avec nos adversaires, d'autant que cette générosité ne me coûte pas envers M. Doumic. Bien qu'il me paraisse avoir opéré dans un cercle trop restreint le choix de ceux qu'il étudie, bien qu'il ait été ou cru devoir être dupe de certaines façades, je lui suis reconnaissant d'avoir accordé quelque attention à nos amis Rosny; je me plais à lui reconnaître le désir d'être juste pour les écrivains dont il entretient son public, le souci de l'information exacte, une curiosité ouverte aux tentatives des jeunes générations. Je ne lui contesterai pas le mérite de bien mettre en lumière le caractère anarchique de notre littérature contemporaine, qui s'en va au hasard, ni plus ni moins que les aveugles de Mæterlinck, tâtonnante et désorientée, comme il arrive en toute époque de décadence et de rénovation commençante.

M. Doumic a de l'élégance, de l'esprit, un esprit quelque peu pincé et pinçant. Il est enclin

à l'ironie. Je n'entends pas cette ironie trop habile, qui, sous couleur de jouer avec les idées, se dérobe au danger de parler net et qui n'est au fond qu'une forme de la lâcheté intellectuelle. Non, je veux dire par là une façon polie de se moquer des sots, d'insinuer délicatement dans la chair de ses patients un trait acéré qui demeure. Peut-être est-ce parfois pour lui un moyen de se venger de je ne sais quelle contrainte, mondaine ou autre, qui lui aurait arraché tel ou tel article immérité. Il consacre ainsi à M. le comte Robert de Montesquiou-Fezensac une étude qui est plus en proportion avec la longueur de ce nom historique qu'avec la valeur artistique du personnage. Mais il conclut par cet éloge sifflant et cinglant : « Assez de fois l'aristocratie nous a affligés par des spectacles que nous déplorions. On préviendrait le retour de ces folies regrettables, si on arrivait à répandre le goût des jeux littéraires parmi les personnes inoccupées. M. de Montesquiou y travaille. Il a élevé la littérature à la dignité d'un sport ».

Je me suis surpris à me trouver d'accord avec M. Doumic sur plus d'un point (qu'il se rassure !) de ses jugements littéraires. Et, comme fatalement nous avons plaisir à retrouver nos goûts chez les autres, je souhaite fraternellement bon succès à sa campagne contre le faux mysticisme, l'obscurité voulue, la poésie d'amateurs ou de détraqués. Je souhaite encore (puisque nous sommes en la saison des souhaits) qu'il dégage assez son indépendance pour oser parler de ceux qui ne peuvent point montrer patte blanche à la porte des Revues où il écrit.

Janvier 1896.



# XXIX

**Mathias Morhardt. — *Le livre de Marguerite.***

**(Paris, Bibliothèque artistique et littéraire.)**

C'est un livre d'amour ; c'est le poème des menus événements du cœur qui composent la vie intérieure d'un fiancé. Rien de dramatique ; point d'obstacle à vaincre ; point de lutte contre des parents sévères ou un rival envieux. Rien de précis même ; quelques atteintes d'un mal indéfinissable qui embrume l'âme au seuil du bonheur ; quelques ressouvenirs amers qui sont le dernier arrière-goût d'un passé douloureux dans une âme conquise à la joie de vivre.

Et cependant il y a un mouvement, une suite dans cette simple histoire d'un amour heureux. C'est d'abord l'adoration, mi-païenne et mi-chrétienne, pour la femme-ange, adoration qui se traduit par des cantiques, par des espèces de litanies et cela s'appelle : *Jours mystiques*. Puis viennent es *Jours de recueillement*, le temps où l'on se sent engagé, où l'on songe à la gravité de la résolution prise, où l'on s'interroge anxieusement sur sa capacité de bonheur et de fidélité. Après quoi l'on

est séparé, l'on a la fièvre de l'attente, l'énervement de l'exil; hiver au-dedans comme au dehors, longues journées froides où le soleil semble mort, brouillard d'inquiétude qui voile le visage de la bien-aimée absente, détresses sans cause apparente et qui n'en sont que plus poignantes; voilà ce qu'apportent les *Jours de mélancolie*, les *Jours mauvais*. Puis tout à coup le retour, le revoir, le soleil qui rayonne, l'éclosion des fleurs et des chansons, l'envolée des songes roses, les haltes aux dates joyeuses qui restent pour toujours dans la mémoire, auréolées d'une clarté d'aurore. Ils sont venus enfin, les *Jours d'allégresse*, les *Jours de fêtes*, et, au momeut d'entrer dans son existence nouvelle, le poète s'arrête pour adresser une douce prière à la *Patronne des jours futurs*.

Elle porte le nom symbolique de « Fortunate », cette madone des amoureux, et son visage préraphaélite, presque immatériel, à qui M. Alexandre Perrier a donné l'indécision vaporeuse d'un clair de lune blond, est l'emblême de la vie discrète et infiniment tendre que se promettent les deux élus.

En pétrarquisant de la sorte, M. Morhardt a trouvé une poésie d'une grâce molle et pâle, d'une langueur féminine et caressante. Aucun éclat de passion : il serait plutôt enclin aux mièvreries enfantines du sentiment. Les marguerites effeuillées, les trèfles à quatre feuilles cherchés ensemble font souvent songer

A quelque ange pensif de candeur allemande

beaucoup plus qu'à l'alerte mutinerie d'une jeune fille française. Mais il donne aussi parfois l'im-

pression de deux oiseaux frileusement blottis et serrés dans un nid. Voyez par exemple ce petit tableau

Oui, faites-vous toute petite,
Etroitement contre mon cœur,
Toute petite Marguerite,
Et rêvez là, contre mon cœur.

Rêvez à la délicatesse
Des vœux bientôt réalisés,
Des vœux d'amour et d'allégresse
Que nous allons réaliser.

Rêvez à l'heure où nous serons
L'un avec l'autre confondus,
A l'heure où nous retrouverons
Les jours que nous avons perdus.

Rêvez au bonheur d'être ainsi,
L'un auprès de l'autre, à toujours,
A toujours, tous les deux ainsi,
Perdus dans notre immense amour.

Petit livre, en somme, qui n'est pas pour plaire aux violents ni aux amis du beau simple, mais qui peut charmer des délicats et des raffinés. Le vers flexible, sinueux, s'amusant à des curiosités de rythme, est parfois prosaïque et surchargé d'adverbes, mais le plus souvent abondant en nuances effacées, en mots vagues, en harmonies subtiles. C'est le curieux spécimen d'un art qui ne prendra jamais la foule, mais qui est tout imprégné de la tiède et amollissante atmosphère de ces cénacles où les poètes ont voulu mettre dans leur œuvre plus de douceur que de force, plus de musique que de pensée.

Janvier 1896.

## XXX

**Eugène Fournière. — *L'âme de demain.***

(Lemerre, éditeur — Paris.)

Je n'aurai pas l'impertinence de présenter ce livre aux lecteurs de la *Revue Socialiste;* ils en ont eu la primeur et ne l'ont assurément pas oublié. Mais aujourd'hui que les fragments, largement espacés dont il se composa, reparaissent, rassemblés en volume, habillés de neuf, remaniés et recousus avec soin, dédiés à Paul Guigon et enrichis par E. Ledrain d'une intéressante préface — dont le seul tort est d'être une profession de doute au seuil d'une œuvre de foi sociale — il n'est pas inutile d'embrasser dans son ensemble la pensée de l'auteur et d'en déterminer la valeur et la portée.

Le sujet de l'ouvrage peut tenir en six lignes. Camille, un rêveur, un contemplatif, un veule pessimiste, réduit par le dilettantisme à une sorte d'atonie physique et morale, condamné par l'impuissance de croire à l'impuissance de vouloir, d'aimer, d'agir, est gagné à la lutte, à l'amour, à la vie par les paroles et par l'exemple d'un socia-

liste idéaliste qui se nomme Ferrals et ressemble l'auteur comme un frère.

Cela pourrait s'appeler : *La Conversion de Camille* ou *La Cure de Ferrals*. Roman d'analyse, roman à thèse, roman satirique, roman philosophique, c'est tout cela en même temps.

Roman, ai-je dit ! Mais est-ce bien le mot qui convient ? Point d'événements ; point de récit même. Une série de chapitres qui semblent courir l'un après l'autre à la débandade, une dispersion apparente qui décèle un esprit naturellement compliqué et peut-être jaloux de le paraître plus encore qu'il ne l'est. Impossible de rêver écrivain plus sinueux, plus oblique ; on jurerait qu'il a horreur de la ligne droite. Ce n'est pas de lui qu'on peut dire : Il n'y va point par quatre chemins. — Quatre chemins, c'est trop peu pour lui ! Il multiplie détours, crochets, haltes, digressions ; il met une espèce de coquetterie à dérouter le bon lecteur ; il se plaît à cacher où et par où il le mène. Vous trouveriez des procédés de composition analogues chez Diderot, et, plus près de nous, chez Anatole France.

Voici, pour commencer, des lettres qui engagent le duel amical entre le malade et le médecin. Tout à coup survient un « intermède », une petite orgie philosophique où dans le cliquetis des verres et des bouteilles se heurtent trois ou quatre façons diverses de concevoir la vie. Ici se faufilent les notes d'un journaliste parisien relégué pour un temps en province. Puis nouvel intermède : un dialogue entre Jéhovah et Satan, deux vaincus solidaires, créés jadis ensemble et ensemble rejetés aujourd'hui par l'humanité ; et ces deux grands débris, « ruminant leurs souvenirs, crachottent

doucement sur les cendres d'une étoile en train de s'éteindre. »

La fuite de Camille devant celle qui l'aime devient le prétexte d'une soirée dans une brasserie à femmes et là apparaissent d'étranges silhouettes : Lirotte, un cynique, un bâtard de Diogène, « le neveu de Rameau » (comme dit M. Ledrain), ressuscité sous la forme d'un journaliste taré, vantard et gouailleur ; Chiffon, une pauvre vendeuse d'amour, pieuse et charitable à sa manière, qui cède avec horreur à la violence de son tempérament sensuel et parfois fait largesse de son corps aux vagabonds ; Marthe, une honnête fille qui a résisté longtemps à son penchant pour Ferrals, parce que Ferrals se déclare incapable de fidélité, et qui finit, domptée, par se donner sans condition. Mettez encore un enchevêtrement d'anecdotes, d'allusions, de théories, de conversations, où l'on passe au fil de la langue les hommes et les choses du jour, et vous pourrez vous figurer le curieux amalgame que l'auteur s'est complu à confectionner.

En zigzag, comme un crabe, l'action marche quand même ; et l'on peut noter les étapes par où elle passe. Le point de départ est le découragement absolu, la nausée universelle dont souffre Camille. A qui s'adresser pour en guérir ?

Aux guides de la pensée contemporaine ? Celui-ci fut un onctueux professeur de nihilisme, un admirable artiste en contradictions. Mais le scepticisme est comme une maladie de croissance que traverse une nation : on en meurt vite, si l'on n'en sort pas plus robuste. Loin des conseils à double entente de cet athée chrétien, de cet « abbé de Thélème », comme l'auteur le nomme,

en le louant, il est vrai, un peu plus loin, sans doute pour imiter sa méthode. Celui-là devint sur la fin de ses jours un bourgeois affolé qui vit l'histoire de la Révolution à travers sa peur rouge. Cet autre, un philanthrope pleurard (on nous laisse le soin de deviner son nom), est le président-né de toutes les bonnes œuvres retentissantes et « le cardinal laïque de la philosophie universitaire ». Je me souviens d'un joli mot qui me fut dit un soir à son propos ; on parlait d'un discours que l'habile homme venait de prononcer à un mariage purement civil. « Eh oui ! ajouta quelqu'un qui était précisément Fournière, il aime assez la messe, pourvu qu'il la dise ». De tous ces hommes et de leurs pareils, rien à attendre. S'ils ont contribué à faire l'âme d'hier, ils ont peu de chose à fournir à l'âme de demain.

Faut-il alors recourir à la science pure ? Il est fâcheux que le savant n'ait encore trop souvent que de la cervelle à la place où les autres hommes ont le cœur. Et puis la science peut étudier ce qui est ou ce qui a été ; mais, dans l'ordre des choses humaines où la volonté des individus intervient toujours comme une cause perturbatrice, elle ne saurait déterminer ce qui sera ; et quant à ce qui *doit* être, cela n'est point de son ressort.

Arrière donc « les bâtards d'Auguste Comte », et avec eux les partisans attardés de l'art pour l'art, les tourneurs de rondels moyen-âge, les esthètes incompris et incompréhensibles, les fabricants d'amusettes littéraires semblables à des bibelots d'étagère. Ferrals et Camille ne sont pas plus tendres l'un que l'autre pour les cénacles où le souci de la forme a tué celui de la pensée, où le cabotinage a faussé le talent. Ils ne déguisent

pas leur mépris pour le mariage d'inclination qui s'est opéré ces années dernières entre le mysticisme de boulevard et l'anarchie de salon. Ils voient dans l'un une forme de sénilité bourgeoise, dans l'autre une forme d'incohérence juvénile, en tous deux des incarnations d'un snobisme qui se taille dans les vieilleries retapées ou dans les nouveautés prises à l'aventure un manteau à la dernière mode.

On voit que les critiques de Fournière n'épargnent ni les doctrines ni les personnages en vue et en vogue. D'aucuns les trouveront âpres et regimberont contre plus d'une; tous reconnaîtront qu'elles donnent à réfléchir et aussi qu'elles sont exprimées en un style sobre, solide, coupant, qui n'abuse pas trop des grands mots et qui a pour qualité maîtresse l'énergie. Ce livre, point banal et plus sérieux qu'il ne semble en son allure fantaisiste, ne se borne pas d'ailleurs à indiquer où est la mort; il cherche où est la vie.

De quoi l'âme de demain sera-t-elle faite ? L'auteur le laisse entrevoir plus qu'il ne le fait voir, et je serais tenté de lui reprocher ce demi-brouillard où il nous abandonne, si je ne savais qu'il prépare un grand ouvrage où il exposera avec plus d'ampleur et de clarté ses idées sur l'avenir. Les échappées qu'il ouvre çà et là permettent du moins de distinguer quelques-uns des éléments dont il souhaite que soient formées les générations grandissantes.

Puissent-elles réconcilier en elles-mêmes le cœur et le cerveau, le sentiment et la raison; garder de la science ses méthodes, son attachement aux faits, sa conception de la lente évolution des êtres, mais aussi puiser dans l'amour de la justice

et de l'humanité la force d'ordonner la réalité future d'après un idéal né de la réalité d'hier !

Puissent-elles savourer les hautes voluptés de l'art et de la pensée, mais sans s'y laisser alanguir, sans y noyer le goût de l'effort, sans renoncer à passer du rêve à l'action, fille du rêve ! Puissent-elles comprendre que moins la femme est séparée de l'homme, plus elle a droit à son respect ; que plus l'amour s'affranchit des lois et des conventions du monde, plus il s'engage à devenir délicat et fort !

Insisterai-je sur les vœux, disons mieux, sur les espérances de ce socialisme idéaliste qui est le nôtre ? Les idées qu'il défend ont été si souvent développées ici et ailleurs par Benoît Malon, par moi-même, que j'ai comme une sorte de pudeur à les louer chez un compagnon de lutte. Il me suffira de souhaiter qu'elles atteignent par la voie indirecte du roman ceux en qui elles n'ont pas encore pénétré par l'article de journal ou de Revue, par la brochure ou le livre scientifiques. Et je termine en remerciant Fournière d'avoir fabriqué un bon outil de plus pour ceux qui travaillent à laisser les hommes et le monde meilleurs qu'ils ne les ont trouvés.

Novembre 1895.

# XXXI

## Le Dr Letourneau. — *La Guerre dans les diverses races humaines.*

(Paris, — Bataille et Cie, éditeurs).

Pierre à pierre, comme un bon ouvrier, le docteur Letourneau élève lentement son édifice déjà considérable. Chaque année l'exhausse d'un volume. Il a pris tour à tour pour sujet la morale, la famille, le droit, la politique, la propriété, etc., et il a entassé l'une sur l'autre les études qu'il a consacrées à ces diverses manifestations de l'activité humaine.

Cette fois, c'est de la guerre qu'il s'occupe, et, suivant sa méthode uniforme, c'est un voyage d'exploration qu'il entreprend à travers l'histoire de l'humanité. Parti des races inférieures, descendu même jusqu'à l'animal, ancêtre de l'homme, il monte par degrés jusqu'aux races les plus intelligentes et il ne s'arrête qu'au seuil du monde moderne pour jeter, au sortir du passé, un rapide coup d'œil sur le présent et l'avenir.

Qu'il est triste et monotone, ce voyage ! Meurtres, pillages, viols, incendies sont le refrain

de la lugubre chanson qui ne cesse de retentir sur la route douloureuse où ont cheminé les peuples. C'est un défilé sans fin d'atrocités. L'esprit est plongé, noyé, comme dit l'auteur, dans « un bain de sang ».

Qu'on passe des noirs aux blancs, des sauvages aux soi-disant civilisés, des adorateurs de Iahveh le chasseur d'hommes aux citoyens de Sparte l'héroïque, des sectateurs de Mahomet aux paladins des croisades, on voit changer les armes, la tactique, les formes extérieures, mais on retrouve partout et toujours les instincts féroces de la brute déchaînée, les vengeances sans merci, les tueries inutiles et pour le plaisir, les cruautés raffinées qui font sans conteste de l'homme le grand carnassier du globe.

Entre le tyranneau barbare, qui, dans l'antiquité, fait couper les mains et les pieds à des enfants et suspend le tronc sanglant au cou des parents, et le général Tilly qui, en plein dix-septième siècle, à Magdebourg, laisse ses soldats *s'amuser*, comme il dit, à jeter 40,000 personnes dans l'Elbe, à embrocher et à faire rôtir des nourrissons, à souiller et à décapiter les jeunes filles dans les églises où l'on chantera le lendemain le *Te Deum* ; quelle est la différence ? Où est le progrès ? A quoi reconnaître le travail des temps écoulés ? On comprend l'angoisse du penseur, qui se demande si la guerre a vraiment évolué, si elle n'est pas restée, dans son essence, identique à elle-même, si elle ne fait pas ainsi exception à cette loi du changement qui domine l'univers.

Dans cette longue suite d'horreurs, c'est à peine si éclatent çà et là quelques révoltes de la pitié contre la cause de tant de misères. On salue, on

admire, on déifie les conquérants ; les chrétiens ne sont pas les derniers à célébrer le culte de la force, à professer la sainteté de l'assassinat en masse « Si Dieu, écrit saint Augustin, ordonne, par une prescription spéciale, de tuer, l'homicide devient une vertu ».

L'historien ne découvre guère que dans l'ancien Pérou des traces de guerres réellement civilisatrices ; et quant à une protestation nette de la conscience contre les égorgements glorieux des champs de bataille, il la trouve seulement en Chine ou dans cette merveilleuse petite Grèce, qui ouvrit tant de voies nouvelles à la pensée, et qui fut aussi la grande initiatrice de la fraternité humaine. Les stoïciens, qui se proclament citoyens du monde, ne veulent voir dans les autres hommes que des concitoyens ; ils flétrissent le métier de soldat, et Xénophon déjà rêve à un projet de paix perpétuelle.

Mais l'auteur ne serait plus le savant consciencieux qu'il est, s'il se bornait à condamner la guerre sans la discuter. Il en dresse avec soin le bilan ; il compare au mal qu'elle fait le bien qu'elle peut ou prétend faire ; il reproduit et passe au crible de la raison les arguments des apologistes qu'elle a rencontrés, depuis Joseph de Maistre, le catholique de fer, jusqu'à Proudhon, l'outrancier casseur de vitres.

Il ne s'en laisse imposer ni par les familiarités que l'un se permet avec la Providence, ni par le ton tranchant que l'autre donne à ses paradoxes. Le D[r] Letourneau marche lentement, parle doucement ; mais armé d'un bon sens implacable et tranquille, cuirassé d'une froideur apparente, il renverse les étais fragiles dont ses adversaires appuient

leur opinion ; et c'est tout au plus si de temps en temps une sorte de rire silencieux, un accès d'humour à l'anglaise trahit le peu d'estime que lui inspirent certaines phrases ronflantes.

Que Proudhon, par exemple, oubliant son mépris ordinaire pour la femme, l'appelle à son aide pour défendre la guerre et écrive ces lignes étranges : « La femme peut aimer l'homme de travail et d'industrie comme un serviteur, le poète et l'artiste comme un bijou, le savant comme une rareté ; le juste, elle le respecte ; le riche obtiendra ses préférences ; son cœur est au militaire, » — le docteur Letourneau réplique avec une ironie cinglante : « Proudhon n'exprime sûrement ici que le sentiment des bonnes d'enfants. » Il remarquera encore que la plupart de ceux qui glorifient la guerre préfèrent y voir figurer les autres ; et si on lui parle des agenouillements des foules devant les généraux empanachés, il rappelle paisiblement que « comme le chien, et pour les mêmes motifs, l'homme moralement vulgaire a la religion du maître ».

En vain essaierait-on de le troubler en battant à ses oreilles la grosse caisse du chauvinisme. Il se souvient du temps encore récent, où les bourgeois, si ardents patriotes en paroles, achetaient des remplaçants et se battaient par procuration. Il croit que le patriotisme doit changer de nature et qu'un jour viendra où il ne consistera plus à subjuguer et à massacrer ses voisins, mais à les dépasser en justice, en moralité, en intelligence, en goût artistique, bref en talents et en vertus, qui rayonneront par delà les frontières et conquerront sans larmes l'âme et non plus la terre d'autrui.

Arrivé au bout de son enquête, le docteur Letourneau conclut énergiquement contre la guerre. Il en caractérise l'esprit en huit mots : « Le vol pour but, le meurtre pour moyen. » Non-seulement elle réveille pour un temps en l'homme la sauvagerie primitive, mais elle entraîne les plus déplorables conséquences morales et sociales. Elle est la mère du despotisme ; elle crée la monarchie ; elle engendre une aristocratie militaire qui vit aux dépens de la nation ; elle est une sélection à rebours, puisqu'elle fait périr les plus robustes et conserve en chaque pays les infirmes ; elle déprave ceux qu'elle ne laisse pas morts ou estropiés, en leur inculquant des habitudes de paresse, de débauche, de servilité doublée d'insolence.

Réquisitoire sévère ! Oui, mais combien d'autres savants, qui ont étudié les effets de la guerre sur les individus et les sociétés, aboutissent aux mêmes résultats ! Lisez, si vous en doutez, la vigoureuse et substantielle brochure du docteur Corre, intitulée *Militarisme*.

C'est encore un savant qui a fait cette curieuse expérience sur des abeilles : elles furent nourries de miel mélangé d'eau-de-vie ; elles devinrent ivrognes, incapables de travailler, querelleuses, et finirent par se vouer, pour vivre de pillage, « au noble métier des armes ».

Mais c'est peu de constater le mal, si l'on ne cherche les moyens de le guérir. Le docteur Letourneau s'attaque hardiment aux causes de la maladie : elles sont, suivant lui, psychologiques, politiques, économiques et sociales. D'une part, abus de la force et conquêtes injustes qui provoquent des désirs légitimes de revanche : il faut avoir le

courage de recourir aux mesures réparatrices qui peuvent seules éteindre les ressentiments. D'autre part, efforts désespérés des monarchies, qui se sentent menacées dans leur existence, pour détourner l'attention de leurs sujets des questions intérieures : c'est en marchant résolûment vers la démocratie républicaine et vers une fédération de pays libres qu'on restreindra les chances de conflit. Enfin et surtout conséquence inévitable de notre système industriel qui mène la classe dirigeante à ouvrir à coups de canon des débouchés commerciaux ou à tromper la faim des ouvriers par une fumée de gloire : c'est en travaillant à la justice dans chaque Etat qu'on travaille le mieux à la justice et à la concorde entre Etats.

Je recommande aux honnêtes gens qui composent les *Ligues et Sociétés de la Paix* de méditer le chapitre qui termine et résume le livre du docteur Letourneau. Oui, certes, il est utile de prêcher l'arbitrage, de multiplier les congrès, de combattre la sotte admiration pour les grands tueurs, de refaire l'histoire où les Alexandre, les César, les Bonaparte occupent encore une place démesurée. Je n'ai garde de mépriser ces palliatifs. Mais veut-on vraiment la mort de la guerre ? Il faut commencer par la supprimer dans chaque Etat entre les riches et les pauvres, c'est-à-dire par les rendre de plus en plus égaux, solidaires, unis par la communauté des intérêts; il faut comprendre et oser dire que les armées permanentes sont dirigées autant et plus contre une partie des citoyens que contre les ennemis du dehors; il faut s'associer de cœur et de fait au mouvement des travailleurs qui se ten-

dent la main par-dessus les frontières et les haines du passé ; il faut s'allier en un mot au socialisme, à la fois national et international, qui est la grande Ligue de la paix du monde contemporain.

Octobre 1895.



# XXXII

Le D^r Pioger. — *La question Sanitaire.*

(Editeurs, Giard et Brière).

Le D^r Toulouse. — *Les causes de la folie.*

(Société d'éditions scientifiques, Paris).

Deux ouvrages de médecins ! Et, qui plus est, deux ouvrages de médecine ! Qu'allez-vous faire sur ce terrain, mon pauvre Monsieur de la critique ? Gare aux chausse-trappes où va choir votre incompétence ! Vous courez là une étrange aventure.

Que mes lecteurs se rassurent ! Je n'ai point coutume de parler des choses que je connais mal et je ne veux pas me lancer étourdiment dans le royaume des maladies à noms rébarbatifs et des terribles et invisibles microbes. Mais ces deux volumes appartiennent aux profanes par leur côté social et le critique a le devoir de signaler à l'attention distraite du public des idées qui pourraient bien être des germes de lois pour demain ou après-demain.

*
* *

Le docteur Pioger a quitté cette fois les hautes régions de la philosophie pour nous donner un livre plus pratique et plus vif d'allures, qui peut se résumer ainsi :

Considérant que l'amélioration de la vie humaine est le grand problème pour l'humanité ;

Que la valeur d'un individu pour la société dont il fait partie dépend étroitement de son état de santé ;

Que la santé individuelle est elle-même en relation étroite avec la santé générale ;

Qu'en effet, les maladies non-seulement se transmettent par hérédité aux générations successives, mais encore se propagent de pays à pays, de ville à village, de quartier pauvre à quartier riche ;

Qu'il y a ainsi une sorte de solidarité morbide entre tous les hommes, surtout entre ceux que le hasard de la naissance a parqués dans le voisinage les uns des autres ;

L'auteur fait remarquer que la question sanitaire est une des branches les plus importantes de la question sociale, et s'adressant, non point à la bonté, mais au bon sens des gens, il leur montre à quel point l'intérêt de tous et de chacun commande qu'on avise à faire disparaître certains fléaux du monde actuel, par exemple ceux-ci :

Les habitations insalubres, qui tuent ceux qui y sont logés et, par contre-coup, les voisins, en temps d'épidémie ;

Les mariages d'argent qui, remplaçant dans l'union de l'homme et de la femme les conditions

naturelles de vigueur, de beauté, d'intelligence, d'amour, par des considérations artificielles de fortune, font de la sélection à l'envers et sont pour la race une cause de dégénérescence ;

Les frelatages sans nombre des denrées alimentaires, qui empoisonnent, au nom de la liberté du commerce et de la sainte concurrence, des milliers et des milliers de consommateurs;

Le surmenage qui permet à un patron un féroce gaspillage d'ouvriers, une effroyable consommation de chair humaine, sûr qu'il est de ne pas avoir à nourrir les travailleurs usés à son profit, mais de pouvoir les rejeter à la charge de la communauté ;

Les industries périlleuses, qui sont des fabriques permanentes d'estropiés et d'invalides, bien qu'il soit aisé d'y réduire les accidents et les risques de tout genre en réduisant quelque peu les gains des propriétaires par l'application de procédés scientifiques déjà connus.

Convaincu que la vie des individus et l'avenir des nations valent bien qu'on les garantisse, l'auteur conclut en proposant cette addition au Code :

*Article 1<sup>er</sup>.* — Nul n'a le droit de porter atteinte à la santé de son semblable.

*Article 2.* — Toute atteinte à la santé entraîne une responsabilité en dommages-intérêts, dont la connaissance appartient aux autorités sanitaires (spécialistes ayant les connaissances requises).

*Article 3.* — La réglementation sanitaire incombe à ces mêmes autorités.

C'est peut-être un peu vague, un peu court. Mais le principe essentiel est posé ; qu'on l'adopte, et les applications suivront d'elles-mêmes. La discussion est ouverte, messieurs les députés.

*
* *

Le docteur Toulouse traite, lui, un sujet restreint. En sa qualité de médecin aliéniste, il s'occupe des causes de la folie et des moyens de la prévenir. Et cela le conduit à des propositions plus précises qui, par cela même, soulèvent des problèmes délicats et troublants.

Combien d'enfants prédisposés à la folie par le sang que leur ont transmis leurs parents ! Ne conviendrait-il point d'entourer le mariage de précautions nouvelles ? Ne pourrait-on créer pour chaque individu un livret sanitaire qui resterait secret en temps ordinaire, mais qui devrait être communiqué en certains cas ? On exige, quand un homme est appelé au service militaire ou qu'il veut contracter une assurance sur la vie, qu'il subisse une visite médicale. Le mariage, qui est aussi un contrat, ne pourrait-il donner lieu à une obligation semblable ? Et si l'un des fiancés avait dissimulé une tare personnelle ou familiale, son conjoint ne devrait-il pas avoir sans autre raison droit au divorce et même à des dommages-intérêts ?

Le Dr Toulouse ne se fait pas illusion sur les répugnances que susciteraient des mesures aussi éloignées de nos mœurs et il les met en avant avec une timidité que je comprends. Mais, après tout, l'amélioration de la race humaine a peut-être autant d'importance que celle de la race ovine ou porcine, et il est bon que le souci des générations futures entre en ligne de compte dans les préoccupations de celles qui occupent avant elles un moment de la durée. « Après nous le déluge »

est la devise égoïste des individus ou des peuples condamnés.

Les remèdes proposés peuvent vous choquer; ils peuvent être dangereux, tyranniques; cherchez-en d'autres! Le mal n'en est pas moins menacé dans sa source même et l'on ne pourra plus le regarder les bras croisés en se disant avec apathie: Il n'y a rien à faire.

Mais le docteur Toulouse insiste plus encore sur une autre cause de dégénérescence physique et morale, sur l'alcoolisme. N'est-ce pas Gladstone qui disait: « L'alcool fait, de nos jours, plus de ravages que ces trois fléaux historiques: la famine, la peste et la guerre. Plus que la famine et la peste, il décime; plus que la guerre, il tue; il fait pis que tuer: il déshonore ». Comme le docteur Pioger (notez que ce sont tous deux des buveurs d'eau), son confrère dénonce avec énergie cet ennemi envahissant qui étend chaque jour ses conquêtes.

Par quels moyens l'arrêter? Le docteur connaît et apprécie l'œuvre de ces *Sociétés de tempérance* ou plutôt d'abstinence, dont les membres, en Suisse par exemple, étalent à leur boutonnière, sous forme de ruban bleu, leur résolution de ne pas boire de liqueur fermentée. Il ne croit pas cependant à leur succès en France; il craint que leur teinte religieuse trop foncée, leurs confessions publiques de buveurs repentants, leur façon de traiter les malades à coups de sermons et de cantiques ne prêtent à la raillerie dans le pays de Voltaire, et il souhaite, si elles veulent passer la frontière, qu'elles se débarrassent d'abord de ce faux air d'*Armée du Salut* qui écarte tant de bonnes volontés.

Il croit que du reste l'initiave privée ne peut suffire ; il voudrait que l'Etat, supprimant le privilège des bouilleurs de crû dont les alambics non surveillés inondent le pays d'eaux-de-vie malsaines, prît en main soit la vente, soit même la fabrication de l'alcool rectifié infiniment moins pernicieux.

Puis il se rend bien compte qu'il faut remplacer ce qu'on veut chasser. Que proposer à ceux qui ont soif ? Le vin ? Oui, mais où trouver aujourd'hui du vrai vin, surtout dans les grandes villes ? Sans compter que vin ou bière enivre bel et bien. Le thé ? Hélas ! Voyez les effets de ce que la médecine appelle *le théisme chronique* : dépression physique et psychique, insomnie, cauchemars, tremblements, maux de tête, hallucinations de l'ouïe (p. 188). Est-ce la peine de changer de poison ? Reste l'eau. Mais osez donc la conseiller aux habitants de Paris, quand la Faculté répète sur tous les tons que l'eau, pour peu qu'elle soit impure, est le véhicule de la fièvre typhoïde et de je ne sais combien d'autres maladies !

Le docteur Toulouse imagine alors un expédient curieux ; il demande qu'on mette au concours la fabrication d'une boisson réellement inoffensive et agréable qui puisse lutter dans les établissements publics avec les boissons habituelles. Ce concours original, sinon académique, ne manquerait point d'intérêt. Sommes-nous parvenus au temps prédit par Fourrier, où les nations doivent lutter dans de pacifiques tournois à qui fera les meilleurs petits pâtés ?

Je passe sur les asiles, sur les sociétés de patronage que l'auteur propose encore pour assister les victimes du monstre ; mieux vaut prévenir que

guérir, et je prie les honorables sociétés, qui veulent bien relever et protéger les buveurs tombés, mais qui ont peur de s'attaquer à la racine du mal, de regarder en face ces constatations d'un homme de science :

« Le paupérisme est, quoi qu'on dise, un des facteurs importants de cette maladie sociale. »

« Le misérable n'est pas assez riche pour ne boire que de l'eau », disait le docteur Joffroy dans une de ses leçons. Et c'est vrai ; pour être abstinent, il faut se bien nourrir. « Le pauvre remplace les aliments plus chers à préparer par l'alcool, nourriture toute prête et apaisant immédiatement l'appétit sous un petit volume » (p. 172).

*
* *

Halte-là ! vont clamer de bons bourgeois effarouchés. Mais tout cela, c'est du socialisme ! — Il y a apparence ; mais qu'y faire ? C'est un spectacle bien significatif pour qui sait ouvrir les yeux que de voir ainsi de tous les points de l'horizon aboutir au socialisme les études les plus désintéressées, les plus calmes, les plus scientifiques.

En vérité nous assistons à la naissance d'un droit nouveau, où tendent à se cristalliser, comme à toute époque de grand changement social, les conceptions nouvelles qu'amène l'évolution des choses. Droit provisoire d'ailleurs, en attendant que les hommes sachent, sans contrainte légale, éviter tout ce qui peut nuire à autrui et à eux-mêmes.

Là, c'est l'idée de contrat bi-latéral qui se substitue au bon plaisir du patron, prétendant être

libre de jeter sur le pavé les ouvriers dont il ne veut plus. Ici, c'est au nom de la solidarité des hommes d'aujourd'hui avec leurs frères vivants ou avec leurs fils à naître, un effort pour assurer par des lois protectrices la durée et le mieux-être de la race humaine. Je doute que contre ce courant puissent prévaloir économistes orthodoxes et anarchistes combattant côte à côte au cri de : Laissez faire ! Laissez passer !

Novembre 1895.



# XXXIII

## PROPAGANDE SOCIALISTE

Lors de je ne sais plus quel 1er mai, je disais dans un sermon laïque (oh ! très laïque !) adressé aux socialistes :

« Croissez et multipliez, mes frères ! Car vous n'êtes encore que le droit et, pour être la force, il faut être le nombre.

« Croissez et multipliez ! Cette journée ne sera point perdue, si chacun de vous y prend cette résolution : *D'ici à un an je veux gagner au moins une personne à mes idées.*

« Une personne en un an ! C'est peu. Et pourtant cela ferait au 1er mai prochain, rien que pour la France, quinze ou seize cent mille socialistes de plus. Serait-ce un si mince résultat » ?

***

Pourquoi le vœu que j'exprimais alors me revient-il aujourd'hui à la mémoire ? Peut-être parce que c'est la saison des almanachs, ces petits livres familiers et entrants qui vont porter au foyer le

plus pauvre l'écho de ce qui s'agite dans le vaste monde.

Ah certes ! la propagande de nos doctrines peut et doit revêtir mille formes diverses. Salut aux théoriciens, aux savants, qui, comme Letourneau, de Greef, Hector Denis, Enrico Ferri, pour parler seulement de quelques vivants, jettent en pâture aux affamés de savoir de gros livres bourrés de faits, de chiffres, de pensées, d'arguments ! Mais les gros livres épouvantent les faibles par leur masse, par leur seule apparence ; il faut donner la clef des champs aux idées qui risqueraient d'y rester prisonnières.

Viennent alors les orateurs, qui les animent du feu de leur passion et les lancent brûlantes à travers l'espace : les critiques, qui les dégagent, les signalent, les recommandent aux esprits en quête de vérité ; les revues et les journaux, qui les dispersent et les éparpillent en leur prêtant des ailes ; les brochures légères qui leur ouvrent l'accès des ateliers et des chaumières, où la lecture est encore un luxe trop souvent interdit par la pauvreté.

Les almanachs sont parmi les meilleurs agents de cette dissémination intellectuelle. Aussi, rien d'étonnant qu'il en paraisse chaque année plusieurs consacrés tout entiers au socialisme. J'en connais trois, en France, et je demande pardon à ceux que je pourrais oublier. L'un s'appelle *Almanach illustré du Parti ouvrier français*. Le second est intitulé : *Almanach socialiste illustré*. L'un est plutôt *guesdiste*, l'autre plutôt *allemaniste*, tous deux sont intéressants. Moi qui dirais volontiers, en arrangeant un mot fameux du chancelier de l'Hospital. — Otons ces noms diaboliques, noms de partis dans un parti ; ne changeons celui de socia-

listes — je leur souhaite à tous deux une égale bonne chance ; il n'y aura jamais trop, je ne dis pas de concurrence, mais d'émulation, pour éclairer les intelligences.

Toutefois, le plus considérable, le plus ancien et le plus large aussi, c'est l'*Almanach de la question sociale*. Il va de Clémenceau à Jean Grave, en passant par Millerand, Jaurès, Vaillant, Guesde, Allemane, etc. C'est un grand arc-en-ciel, où ne manque aucune des nuances de l'opinion socialiste. Sans compter que les morts y fraternisent avec les vivants, les étrangers avec les Français.

Comment résumer une série d'articles où se déploie une immense variété de tempéraments ? Il faut les lire. Tel qui ne sera pas touché par une étude scientifique sera séduit par un conte, une chanson, une boutade. Telle que la lettre imprimée laissera froid sera conquis par une gravure où les choses auront pris corps et parleront aux yeux.

Je remarque dans cette petite encyclopédie socialiste une solide étude d'Argyriadès sur les *trusts et accaparements*, ces deux formes redoutables de la concentration capitaliste. C'est un spectacle saisissant de voir ainsi s'organiser, dans le but de hausser démesurément leurs bénéfices, des syndicats de gros propriétaires et d'aventureux spéculateurs, en face des syndicats de travailleurs qui s'efforcent péniblement d'améliorer leurs maigres salaires. On assiste ainsi à l'organisation des deux grandes armées (patronale et ouvrière), qui, de part et d'autre, se groupent, se préparent, se mobilisent pour un choc décisif.

Je note au passage la traduction par le citoyen Vaillant d'une remarquable conférence de Lassalle

sur ce sujet qui est à l'ordre du jour : *Qu'est-ce qu'une Constitution ?*

Je signale une pièce en quatre actes et six tableaux, intitulée *Monseigneur*. Le sujet tient en quatre mots : Comment on devient évêque. C'est un drame vigoureux et poussé au noir, auprès duquel *Tartufe* peut passer pour bénin, bénin. Je ne crois pas que l'auteur, M. Charles Raymond, ait de sitôt chance de faire applaudir ce tableau réaliste des intrigues de sacristie sur les planches du Théâtre Français ou de l'Odéon.

J'indique aux curieux... Mais non ! Encore un coup, un ouvrage de ce genre ne se résume pas. On le parcourt à bâtons rompus ; on le consulte, quand on veut être renseigné sur le mouvement social dans le monde contemporain ; on le quitte et on le reprend ; c'est un recueil assez divers pour qu'on puisse toujours en tirer pied ou aile.

*
* *

Inutile, je pense, de donner d'autres preuves que la propagande socialiste ne chôme pas. On a fait beaucoup, j'en conviens ; je crois pourtant qu'il reste encore plus et mieux à faire.

Je vois en Allemagne le *Vorwærts* fournir chaque jour à ses abonnés de douze à seize pages d'impression très serrées, plus un supplément littéraire illustré tous les dimanches, pour instruire et amuser les femmes et les enfants petits et grands.

Je vois nos amis de Belgique inonder villes et campagnes de minces brochures à un sou, auxquelles

les meilleurs écrivains du Parti n'ont pas dédaigné de mettre la main.

Je vois la *Joyeuse Angleterre*, un excellent petit livre publié à Londres par Robert Blatchford, le directeur du *Clarion*, arriver en quelques mois à une vente de 875,000 exemplaires. Vous avez bien lu : près d'un million, et beaucoup plus d'un million, si l'on compte les éditions débitées en Amérique, en Hollande et ailleurs. Succès inouï et mérité : car cet opuscule de 200 pages (que je voudrais voir, sinon traduit, du moins *adapté* pour la France, parce que certains détails ont un goût de terroir trop prononcé pour l'étranger) est un modèle de limpidité, de raisonnement solide, de bon sens pratique, et je puis dire aussi de robuste bonne humeur.

Voyez, par exemple, cette façon de rendre sensible ce qu'a d'étrange et d'anormal le droit de propriété perpétuelle sur la terre (p. 64) :

« Un noble possède un domaine. Il en tire 30,000 livres de revenu par an. Lui, et sa famille avant lui, en ont tiré une rente équivalente pendant cinq ou six siècles, et la terre est encore à lui.

« Mais si John Smith d'Oldham invente un nouveau métier à tisser et prend pour cela un brevet, le privilège que lui assure son brevet expire au bout de quatorze ans. Pendant quatorze ans, il peut recueillir les fruits de son habileté. Ce temps écoulé, n'importe qui peut mettre son invention en œuvre, sans rien payer à l'inventeur. Elle est devenue propriété publique : telle est la loi.

« Ou bien John Smith d'Oldham écrit un livre. Ses droits d'auteur sur le livre durent quarante ans, ou toute la vie de l'auteur et sept ans après. Tant que le livre est ainsi propriété réser-

vée, personne ne peut l'imprimer sans la permission de John, et de la sorte John peut tirer quelque argent de la vente de son œuvre. Mais, au bout de ce temps-là, plus de droits d'auteur, le livre devient propriété publique. N'importe qui peut le réimprimer.

« Vous saisissez maintenant la différence entre les lois qui régissent la terre et celles qui s'appliquent aux autres propriétés. Le privilège du propriétaire terrien n'expire jamais. Jamais la terre ne devient propriété publique. La rente qu'elle produit est perpétuelle. Et pourtant le propriétaire n'a pas fait la terre, tandis que John Smith a inventé son métier ou écrit son livre. »

Impossible de mieux mettre une question difficile à la portée des plus simples.

Or, quand je compare notre propagande encore si restreinte à celle que nos voisins ont su faire rayonner dans un si vaste cercle, je suis pris de tristesse et je me pose des questions inquiétantes.

Assurément je rends hommage au zèle et au mérite de nos orateurs, de nos conférenciers, de nos journalistes, de nos faiseurs d'almanachs et de brochures; mais je me demande s'il n'y a point quand même de notre faute dans l'expansion trop lente et trop étroite encore de nos doctrines.

Ne serions-nous point parfois, mes amis, un peu plus savants qu'il ne faudrait? Passe pour le terme scientifique quand il est nécessaire! Mais que j'en connais, de bons socialistes qui dédaignent de se rendre accessibles aux intelligences populaires et qui ont la superstition des vocables rares et rébarbatifs, comme s'ils voulaient en les employant se prouver à eux-mêmes leur savoir, comme s'ils mettaient leur gloire à hérisser leur pensée d'une enveloppe épineuse!

Et puis encore ne nous arrive-t-il jamais d'être moroses, d'humeur aigre, sérieux comme une porte de prison, tranchons le mot ennuyeux comme de simples économistes ? Nos pères allaient à l'assaut au son des violons. Est-il défendu de s'en souvenir pour faire une propagande avenante, séduisante, aimable même, animée du souffle joyeux de la bataille et du sourire de l'espérance ?

J'y voudrais plus d'art, et je veux dire par là, entendez-moi bien, plus d'aisance, de souplesse, d'entrain, de vie, de naturel. Je voudrais, enfin, qu'au lieu d'éparpiller nos forces en œuvres nées au hasard du caprice individuel, il y eût accord entre les différents groupes pour lancer une série de brochures embrassant toutes les faces de la question sociale. Pourquoi n'aurions-nous pas un grand *Comité de propagande* pour coordonner, en vue du profit commun, des efforts isolés qui se contrarient parfois et qui peuvent en s'unissant décupler leur puissance ?

Nous ne craignons pas de dévoiler nos plans de combat à nos adversaires. Qu'ils nous répondent tant qu'ils voudront ! qu'ils discutent nos idées ! La vérité ne peut que gagner à cette lutte d'opinions au grand soleil, dans la plénitude d'une liberté égale pour tous.

Nous sommes si sûrs d'apporter au peuple, non point le paradis sur terre, mais un régime infiniment supérieur à celui du monde actuel, que nous appelons gaiement la contradiction. Nous ne craignons que l'assoupissement de l'indifférence égoïste ou les préjugés de l'ignorance aveugle, et c'est notre affaire d'éclairer et de réveiller les âmes.

Décembre 1895.



## XXXIV

FERDINAND BRUNETIÈRE. — *Instruction et éducation.*

(Paris — Firmin Didot, éditeur.)

Quand vous voyez les rats sortir d'un navire, disent les marins, c'est que le navire est bien malade et commence à faire eau.

Je songeais à ce vieux dicton en parcourant la brochure que M. Brunetière vient de publier, grossie d'un de ces morceaux de littérature officielle et anodine qu'on appelle des discours de distribution de prix. J'en pouvais à peine croire mes yeux; mais il n'y avait pas à lutter contre l'évidence; je le voyais positivement, comme un rat avisé (si j'ose comparer un si infime animal et un académicien si considérable), filer d'un pas agile hors de la société bourgeoise, égoïstement individualiste, vouée au *chacun pour soi*, qui est en train d'agoniser dans l'Europe occidentale.

Assez mince d'ailleurs cette brochure (je ne parle pas du nombre de pages). Peu d'idées neuves ou qui vaillent la peine qu'on s'y arrête. Il nous est affirmé qu'il faut des exercices corporels, mais que pas trop n'en faut, ce qui est judicieux; que

le conseil supérieur de l'instruction publique fait assez peu de chose, ce qui est fort possible, mais qu'il vaudrait beaucoup mieux agrémenté d'un certain nombre d'évêques, ce qui reste à démontrer; que l'étude du latin doit demeurer la base de notre enseignement secondaire, précisément parce qu'elle est inutile, ce qui est une paradoxale façon de la défendre.

On nous dit que le système des concours a beaucoup d'inconvénients, ce que personne ne conteste; mais on ne nous dit pas comment remplacer ce moyen de sélection donnant au moins quelques chances de percer au mérite qui n'est pas protégé et qui a négligé de naître riche; et je doute fort que le remède au mal soit « une *note* ou une *cote* attribuée à l'origine, à la famille, à la situation sociale des concurrents. » M. Brunetière peut essayer de soumettre cette remarquable proposition à ses élèves de l'Ecole normale!

On nous fait encore assavoir qu'il serait temps de faire rentrer Dieu dans les écoles par la grande porte, au lieu de l'y glisser subrepticement sous des noms d'emprunt, comme ont essayé de le faire certains universitaires zélés, mais timides. On attaque, chemin faisant, l'*Emile*, qui ne peut fournir de bonnes leçons par la raison saugrenue que Jean-Jacques a été lui-même très « mal élevé », et l'on supprime la pédagogie tout entière, l'estimant inutile, pourvu qu'on ait « des professeurs qui ne songent qu'à professer », condition assez piquante sous la plume d'un professeur qui est de plus directeur de la *Revue des Deux-Mondes* et porte-parole du Saint-Père. On n'oublie pas de ressasser la vieille controverse entre l'enseignement littéraire et l'enseignement scientifique, ni de lancer au

passage quelques coups de patte à la sience et aux savants, y compris M. Ribot, le philosophe, qui est flétri du nom de demi-savant. (Après tout *demi* est peut-être une atténuation de la flétrissure.)

En somme sur un beau et grand sujet, rien de profond, de senti, de puissant. Est-ce que M. Brunetière serait un homme surfait, ainsi que d'aucuns l'ont toujours soupçonné ? Ou bien se serait-il endormi, comme tant d'autres, dans son fauteuil académique ? Elle est autrement substantielle, logique, pénétrante, la petite brochure que j'ai analysée ici-même et dont l'auteur est M. Payot, qui n'est pas de l'Académie française.

Pourtant, dans le terne opuscule dont je parle aujourd'hui, il est une chose qui éclate et surprend : M. Brunetière devient socialiste. Je vous assure que je ne plaisante pas. Je vous certifie que je ne cherche pas non plus à le tirer de force à nous, et que, s'il nous faut avoir avec nous ce néophyte défraîchi, nous n'en serons vraiment pas plus fiers. Mais enfin les faits sont là.

Lui qui soutenait jadis que le génie est purement individuel, il fait une charge à fond contre l'individualisme. Lui qui déclarait en parlant du *fouriérisme,* que « ces théories, sous un voile de générosité, ne s'adressent en fait qu'aux plus grossiers appétits de la nature humaine », quelles autorités appelle-t-il à son secours ? P. Leroux, l'inventeur du mot *socialisme*, George Sand, la créatrice du roman sociaiste, Lamennais, l'apôtre schismatique, qui n'hélista pas quand il fallut choisir entre le pape et le peuple : tous des ancêtres à nous, tous des disciples ou des émules de Fourier. Lui qui défendait l'étude des langues mortes comme le meilleur moyen de perpétuer l'inégalité de classe,

il s'avise de défendre l'internat, par un argument tout contraire, comme une excellente école d'égalité, faisant ainsi les yeux doux à la démocratie, sa bête noire d'autrefois.

Et voyez maintenant comme il se rapproche de ces affreux socialistes qu'il a honnis avec tant d'ardeur ! Pour faciliter la comparaison, je mets d'un côté sa prose et de l'autre celle des nôtres.

| | |
|---|---|
| Nous ne sommes pas nés pour nous, mais pour la société... L'homme de la nature n'est vraiment qu'une fiction, c'est l'homme social seul qui existe. (Brochure p, 97.) | Le principe essentiel de toute démocratie et de tout socialisme, c'est qu'il n'y a rien qui ressemble à l'indépendance personnelle dans les affaires humaines. L'homme est une unité de la société, et il doit non seulement tout ce qu'il *possède*, mais tout ce qu'il *est*, aux autres hommes... (*Merrie-England*, p. 75). |
| « La société humaine est fondée sur le don mutuel ou le sacrifice de l'homme à l'homme... » (Lamennais). C'est ce que nous avons désappris depuis tantôt un siècle... Pas de société sans cela. (p. 87). | La moralité tend à revêtir un caractère collectif de plus en plus net, à se proposer exclusivement un but social, à s'appuyer sur le sentiment et la nécessité pour la société de la solidarité... loi fondamentale de tout ce qui est... (PIOGER, *la Vie et la Pensée*, p. 167). |
| Je veux dire que l'égoïsme tue l'égoïste et, qu'à ne se soucier soi-même que de son propre intérêt, on détruit l'une après l'autre les conditions qui lui seraient nécessaires pour se réaliser. Voilà l'idée qu'il faudrait s'efforcer de faire rentrer dans les esprits. (p. 88). | Bénis soient ces contemporains de l'avenir, qui conçoivent déjà une société... où l'égoïsme étroit, individuel et familial, aura cédé la place au souci du bien général ! (LETOURNEAU, *L'Evolution de la morale*, p. 464). |

Si nous nous devons à nos contemporains, ai-je besoin d'ajouter que nous ne nous devons pas moins à ceux qui viendront après nous ?... Les générations passent, mais l'humanité demeure, ou plutôt c'est à elle qu'appartient la réalité de l'existence, et nous ne vivons, à vrai dire, que pour en assurer la continuité. (p. 99).

Tout homme contient l'humanité antérieure comme l'humanité future ; il est dès lors obligé envers l'avenir par tout ce qu'il doit au passé ; il ne peut s'isoler, s'enfermer en lui-même, sans faire banqueroute à ses devanciers et à ses successeurs, sans être coupable d'ingratitude envers hier ou de vol envers demain, (GEORGES RENARD, *Un Exilé*. p. 191).

L'individualisme, voilà de nos jours l'ennemi de l'éducation, comme il l'est de l'ordre social ! Il ne l'a pas toujours été ; mais il l'est devenu. Il ne le sera pas toujours; mais il l'est. (p. 87).

Au dire des socialistes, la tendance individualiste a prédominé en France, depuis cent ans surtout, d'une façon tellement excessive qu'il est devenu nécessaire de la combattre et de ramener la société dans le sens opposé. (GEORGES RENARD, *Etudes sur la France contemporaine*, p. 87).

Je pourrais citer bien d'autres passages ; ceux-là suffisent amplement. Je sais bien que le socialisme de M. Brunetière est vague et creux ; qu'il reculerait devant la première application économique du principe posé ; qu'il trahirait bien vite une énorme disproportion entre la solennité des mots et la mesquinerie des actes ; qu'il est tout au plus bon à jeter de la poudre aux yeux d'électeurs naïfs en vue d'une candidature politique peut-être secrètement rêvée ; qu'il est au fond une simple variété du socialisme à l'usage de l'Eglise et des classe dirigeantes, du socialisme sans socialistes.

La preuve, c'est qu'après avoir fait l'éloge du socialisme de Pierre Leroux (lequel, étant mort, a

l'inappréciable avantage d'être moins dangereux que les vivants), M. Brunetière prétend mettre à l'écart les socialistes actuels, en les accusant d'être de purs individualistes. Il écrit, en effet (p. 24) : « Qu'est-ce que réclament la plupart de nos socialistes, sinon la constitution d'un Etat idéal, où n'ayant plus de devoirs à remplir envers personne, chacun de nous sera libre de ne songer désormais qu'à soi » ?

Nous la connaissons, cette tactique. C'est celle des ralliés visant à chasser de la République les républicains qui l'ont faite. Il est commode de s'installer et de se carrer dans nos doctrines, pour nous crier ensuite : Hors d'ici ! La maison est à nous ! Place au vrai, au bon, au seul socialisme !

Est-il bien nécessaire de faire à ces assertions de haute fantaisie l'honneur de les réfuter ? Quoi ! vraiment nous ne serions que des individualistes déguisés ! C'est pour cela, apparemment, que nous sommes en guerre avec les anarchistes ! Mais que dire alors des passages cités plus haut, où nos principes sont assez nettement affirmés, ce me semble ? Faut-il croire que M. Brunetière pousse le mépris de la science jusqu'à l'ignorance et qu'il aime mieux calomnier qu'étudier les idées de la vile engeance que nous sommes ?

La vérité est que la critique bourgeoise en désarroi fait flèche de tout bois pour nous combattre. Il lui est indifférent de dire blanc ou noir, pourvu que ce soit toujours contre nous. M. Brunetière nous reproche de sacrifier la société à l'individu, et en même temps M. Léon Say, en pleine séance académique, s'écrie en parlant de nous (car on parle beaucoup de nous dans les Académies) : « *Tous* se font gloire de sacrifier l'individu à la société...



Leurs grands adversaires, ou plutôt leurs seuls adversaires, sont les individualistes. »

De grâce, Messieurs, tâchez donc de vous mettre d'accord, à moins que vous ne préfériez vous foudroyer mutuellement ! Et si cela vous plaît ainsi, courage ! La *Revue des Deux-Mondes* contre le *Journal des Débats !* L'*Académie française* contre l'*Académie des sciences morales et politiques* ! Le tournoi ne laissera pas d'être amusant pour nous.

Il n'en est pas moins vrai que M. Brunetière approuve aujourd'hui, tout en s'efforçant de faire accroire que nous les avons reniés, nos principes essentiels. Heureux les hommes-roseaux, surtout quand ils sont peints en fer ! Ils plient à tous les vents qui soufflent, et, comme le vent de l'opinion met un certain temps à changer, ils comptent, en prenant de fières attitudes, qu'on ne s'apercevra pas qu'ils s'inclinent dans des directions opposées, mais successives. On peut ainsi tour à tour avoir été l'enfant gâté des coteries cléricales et réactionnaires et faire risette à la démocratie. On peut prêcher le maintien, dans l'école, un jour de l'esprit de caste et plus tard de l'esprit d'égalité. On peut être, suivant les temps et suivant la face qu'on présente, contre ou pour le socialisme.

Et, certes, je ne conteste point à M. Brunetière son droit à l'évolution. Je réclame seulement le droit de constater cette évolution curieuse et d'en rire, en ajoutant, pour finir comme j'ai commencé, qu'elle est pour le succès de nos doctrines un heureux symptôme.



# XXXV

## Louis Wuarin. — *Une vue d'ensemble de la question sociale. — Le problème. — La méthode.*

(Paris, ancienne maison Larose et Forcel.)

Voilà bien des choses pour un petit volume de 266 pages ! Il me faudrait au moins deux volumes pareils pour soumettre à une critique sérieuse les opinions que l'auteur y émet et parfois y assène avec raideur sur une foule de sujets difficiles. Aussi me bornerai-je à indiquer l'esprit dont il est animé, la méthode qu'il suit, la place qu'il prend entre les différents partis.

Je connais de longue date M. L. Wuarin, professeur à l'Université de Genève, et je le tiens pour un très honnête et très galant homme, plein d'ardeurs généreuses, pétri d'excellentes intentions pour le bien de l'humanité. Ce n'est pas un égoïste celui qui écrit ces lignes (p. 127) : « Les tâches diverses étant illimitées, les maux à guérir profonds et douloureux, chacun est impérieusement tenu de s'enrôler. Et si, à cet appel, quelqu'un se refuse à donner son nom, son cœur, sa coopération dévouée, qu'il pense de lui et du

droit de s'isoler ce qu'il voudra, c'est un déserteur qui fuit une lutte sainte, c'est un traître à la grande famille dont il est membre. Ce n'est pas un homme ...

Donc point de doute sur sa bonne foi, sur sa volonté de contribuer de toute son âme à la libre recherche des moyens qui permettront de résoudre la question sociale. Mais, quelle est sa méthode ?

J'ai grand peur qu'elle ne soit pas très scientifique. Il débute par une affirmation que j'ose taxer de hardie, à savoir que dans l'évolution de l'humanité il y a deux grandes époques qui se suivent : l'une où la question politique absorbe toutes les préoccupations, l'autre où la question sociale passe au premier plan.

Cette simplification de l'histoire est difficile à admettre. Je voudrais bien savoir si, au début de la république romaine, le conflit entre patriciens et plébéiens n'était pas une lutte de classe, donc une question sociale au premier chef. Et qui osera soutenir qu'au Moyen âge, la Jacquerie, les révoltes des communes avaient un caractère exclusivement ou même essentiellement politique ?

Mais laissons ces vues trop sommaires sur le passé.

Voyons d'après quels principes M. Wuarin entend résoudre les difficultés du présent. Il les a proposées sous forme de thèses : je les parcours et je n'en rencontre qu'une qui ait une apparence de rigueur philosophique. La voici : « *L'individualisme et le socialisme* sont deux conceptions unilatérales également inapplicables et qu'il y a, dès lors, nécessité à tempérer l'une par l'autre. » Ce n'est pas nous qui dirons le contraire. Notre pro-

gramme (*Revue socialiste* du 15 mai 1894) contient cette profession de foi :

« Notre socialisme est *synthétique*. Cela veut dire qu'il s'efforce de concilier des principes, qui sont bons, s'ils sont réunis et limités l'un par l'autre, funestes, s'ils sont isolés et outrés séparément.

« L'homme étant à la fois par nature un *individu* et un *être social*, notre socialisme poursuit à la fois le développement de l'*individualité* et celui de la *solidarité* »...

Mais comment faire le départ entre ce qui doit rester ou revenir à l'individu, rester ou revenir à la collectivité, c'est là ce qu'il serait intéressant de savoir, et c'est ce que M. Wuarin n'essaie pas de nous dire. Il demeure dans un vague commode. Ses autres thèses sont des conseils empiriques, judicieux souvent, mais qui se suivent sans liaison et qui parfois embrouillent plus qu'elles n'éclaircissent les choses.

Quoi qu'il soit peu tendre pour les hommes politiques, M. Wuarin parle et pense lui-même (s'en doute-t-il ?) bien plus en politique qu'en savant. C'est avant tout un esprit pratique, peu porté aux spéculations abstraites, aux discussions de pure théorie. Sa vraie méthode, c'est le sens commun, avec ce qu'il comporte de force et de faiblesse : d'une part une attache solide à la réalité, une horreur salutaire de l'absolu ; d'autre part une défiance instinctive de la logique et une affection particulière pour les solutions moyennes.

Cela est bien visible dans les conclusions flottantes auxquelles il aboutit. Il est partisan de l intervention de l'Etat ; il la réclame même contre les opérations de Bourse, contre les syndicats

d'accapareurs, contre les paris aux courses, contre les imprudences du cautionnement individuel ; il admet encore que l'Etat fixe une limite aux dividendes que les actionnaires d'une société peuvent toucher. Où va-t-il s'arrêter ? Il nous dit : « Evitez, *d'une manière générale et autant qu'il se pourra faire*, les mesures qui tendent à l'ériger en industriel ou en négociant et à accroître ses responsabilités financières. » Il est malaisé d'être moins précis, et l'incertitude augmente, quand on voit en un autre endroit le même auteur se prononcer pour l'Etat négociant, puisqu'il lui concède le droit de vendre l'alcool ou d'exploiter les chemins de fer, et pour la Commune industrielle, puisqu'il consent qu'elle fournisse à ses ressortissants eau, gaz, électricité, voire même tramways à bon marché.

En revanche il ne veut pas que l'Etat devienne propriétaire du sol national. Pourquoi mettre la limite ici plutôt qu'ailleurs ? Encore un coup M. Wuarin ne nous le révèle pas ; et dès lors ses solutions, variant au gré des circonstances, apparaissent comme de pures préférences personnelles, et son programme social est à la fois d'une aimable incohérence et d'un arbitraire déconcertant.

M. Wuarin se pique ainsi de tenir le juste milieu (le milieu qu'on occupe est toujours le seul juste, n'est-ce pas) entre individualistes et socialistes. Il doit donc, naturellement, distribuer à droite et à gauche des coups d'étrivières ; il n'y manque pas : mais, bourgeois mal guéri de ses préjugés de classe, il a des manières bien différentes, suivant qu'il flagelle les uns ou les autres.

Quand il se permet de toucher aux pontifes de l'économie politique orthodoxe, c'est avec toute

sorte de respects, de précautions, de génuflexions à l'adresse de ces éminents personnages, même lorsqu'ils osent soutenir (p. 253) que l'ouvrier est « le favori de la civilisation » et que la misère est un mal dont de petits esprits exagèrent l'importance.

Ah ! c'est bien d'un autre ton qu'il est parlé aux collectivistes, sans distinction d'école ! Chose bizarre ! M. Wuarin est beaucoup plus près d'eux que d'un individualiste à la Molinari. Que demandent, en effet, les collectivistes ? que la terre, les mines, les chemins de fer, les usines soient exploités à frais et à bénéfices communs par l'Etat ou la Commune. M. Wuarin veut bien qu'il en soit ainsi, pour les chemins de fer, les tramways, l'alcool, le gaz, l'électricité, les téléphones, etc. Il est donc, je ne dirai pas un demi-collectiviste (il inflige ce titre, en les malmenant d'ailleurs, à ceux qui soutiennent, comme Ch. Secrétan qu'il nomme ou comme Walras qu'il aurait dû nommer, la nationalisation du sol) ; mais il est tout au moins (demandez plutôt à M. Leroy-Beaulieu) un quart ou un tiers de collectiviste.

N'importe ! Prononcez le mot de collectivisme, et cet homme conciliant s'emporte ; il voit rouge et il écrit un chapitre qui a l'air d'avoir été composé par un autre ou du moins à une époque bien antérieure, tant il jure avec le reste du livre !

Cet homme courtois oublie de l'être. Il accuse ces malheureux collectivistes de vouloir établir « le despotisme autoritaire d'une clique » ; il les taxe de « démence » ; il leur reproche de « défier le sens commun », et il ne peut assez s'étonner que des hommes qui en d'autres matières « ont quelque intelligence » puissent être aussi naïfs et aussi fous.

Cet homme consciencieux les juge d'après les pamphlets de leurs adversaires, les accable d'objections surannées sans se préoccuper des réponses qu'ils ont pu y faire, leur prête même libéralement des doctrines d'autant plus faciles à réfuter qu'elles n'existent point.

Ainsi nous apprenons que, d'après ces êtres affreux, la question sociale est purement économique : faut-il supposer que M. Wuarin n'a pas lu un seul des ouvrages où Benoit Malon, un collectiviste, répète à satiété le contraire ? Nous sommes avertis que les collectivistes ont grand tort de ne pas s'occuper de l'hygiène ouvrière et de l'instruction populaire : M. Wuarin ne semble pas se douter que le docteur Pioger a consacré un volume entier à *la question sanitaire* et que l'éducation intégrale de tous les enfants est un des principaux articles du Credo collectiviste. Nous sommes informés que les collectivistes n'admettent point la coopération, alors qu'en Belgique, d'où est venu le nom de collectivisme, les sociétés coopératives sont la base même du parti. On nous révèle encore que les collectivistes prétendent tout remettre à l'Etat, tandis qu'ils sont, comme M. Wuarin, hostiles à toute réglementation de la conscience et, plus que M. Wuarin, hostiles à toute science officielle ; ils demandent, en réalité, un déclassement des attributions de l'Etat dans le sens de cette formule qu'ils ont empruntée d'Auguste Comte : « Remplacer de plus en plus le gouvernement des hommes par l'administration des choses ».

Et quel raisonnement pour terrasser ces maudits ! « La propriété à titre privé est le corollaire de ma liberté, c'est-à-dire de ma dignité d'homme...

Je travaille ; je reçois le prix de mes peines, etc... » Bref, M. Wuarin fonde le droit de propriété sur le travail personnel et il ne s'aperçoit pas que c'est précisément un des plus forts arguments sur lesquels s'appuient les collectivistes. Ce n'est pas moi qui vais répondre : c'est Charles Secrétan. « La personne est propriétaire d'elle-même et par conséquent de ce qu'elle a fait elle-même. Mais la terre, instrument indispensable à tout travail utile et qui n'est elle-même le produit d'aucun travail, ne saurait devenir, en droit naturel, la propriété d'un individu ». (*Revue socialiste* de janvier 1895, p. 3.).

Je laisse de côté d'autres menues critiques, j'ai à peine assez d'espace pour conclure. Ce livre ne fera point, je crois, avancer d'un pas la science sociale ; mais est-ce à dire qu'il soit inutile et méprisable. Je suis loin de le penser. Bien qu'il défigure nos doctrines avec un étrange sans-façon, je lui souhaite beaucoup de lecteurs parmi les bourgeois encore enfoncés dans leur égoïsme capitonné. Il a le mérite de condamner avec énergie, voire même avec courage, et l'aumône que les bonnes gens vous offrent comme une panacée, et la résignation prêchée par Tolstoï, et l'abus du darwinisme employé à légitimer l'oppression du faible par le fort, et le détachement dédaigneux des dilettantes, etc. Il est propre ainsi à ébranler bien des préjugés et à préparer bien des esprits aux idées que nous défendons.

Je sais gré surtout à M. Wuarin d'avoir écrit ceci : « Les divergences de vues sur le dernier terme de l'évolution sociale ne sauraient constituer un obstacle à l'étude en commun des questions d'ordre social. » Pourquoi ne s'est-il pas

souvenu, en parlant du collectivisme, de cette large et sage maxime, prélude nécessaire de toute alliance féconde entre gens d'égale bonne volonté ?

J'ai le droit de lui dire, en m'armant de son propre précepte : « Cher Monsieur, de votre aveu même, vous acceptez une grande partie de notre programme. Vous préconisez nombre de réformes que nous réclamons. Vous prétendez qu'elles suffiront à guérir le mal social. Nous croyons qu'il en faudra d'autres plus profondes. Si nous opérions d'abord celles sur lesquelles nous sommes d'accord, voulez-vous ? Nous verrons après.

« Nous sommes convaincus qu'il faut, non pas détruire, ce qui est absurde, mais établir sur des fondations nouvelles la société. Vous dites, vous, qu'il faut « la réparer de fond en comble » (p. 124). L'écart n'est pas si considérable. Nous proposons de remettre à la collectivité, non pas *tout* ce qui constitue l'activité humaine, ce qui serait fou, mais seulement *plus* que vous ne proposez ! Nous pouvons faire ensemble un bout de route, comme vous nous y conviez. Mais peut-être ne faudrait-il pas commencer par nous traiter de déments, si vous désirez vraiment que nous marchions quelque peu côte à côte » !

Janvier 1896.



# XXXVI

## A. Odin. — *Genèse des grands hommes.*

(Paris, — Welter, éditeur.)

Un gros ouvrage en deux tomes massifs, roulant sur la littérature française et venant du fin fond de la Bulgarie (1), cela n'est pas commun et mérite d'être signalé, d'autant que le livre n'est pas seulement considérable par son volume, mais qu'il a une valeur sérieuse.

Le titre déborde, il faut l'avouer, le contenu; en revanche le contenu nous offre des choses que le titre ne promet pas. J'y vois trois éléments essentiels : d'abord une histoire de l'histoire, un raccourci des phases par lesquelles a passé cette branche du savoir humain, et j'y note au passage une bonne critique de Taine et de Lombroso, un vigoureux hommage rendu à l'importance de la fameuse théorie développée par Marx et Engels et connue sous le nom de « matérialisme historique », une excellente page encore sur l'illusion d'optique qui fait affirmer par certains prophètes à

(1) L'auteur, mort depuis, était alors professeur à l'Université de Sofia.

courte vue la disparition prochaine du génie dans l'humanité.

Vient ensuite un plaidoyer en faveur de cette thèse : que, pour faire de l'histoire une véritable science, il faut y pratiquer, comme dans les autres sciences naturelles, la méthode inductive et, en particulier, cette étude collective des faits qui s'appelle la statistique ; et si la thèse n'est pas aussi neuve que le souhaiterait l'auteur, elle me paraît du moins juste, à condition qu'on prenne la statistique comme une auxiliaire, non comme une remplaçante des autres moyens de découvrir les lois de l'évolution historique. La méthode a déjà été brillamment appliquée par notre ami Hector Denis dans sa remarquable étude intitulée : *La dépression économique et sociale et l'histoire des prix.*

M. Odin l'applique à son tour, et cet essai d'application est la pièce maîtresse de son ouvrage. Une question le préoccupe : Comment se développent les grands hommes et sous l'influence de quelles causes ? Mais elle est si vaste qu'il se hâte de la restreindre au cas, suivant lui, le plus facile à étudier : Comment s'est produite en France la genèse des gens de lettres ?

Pour résoudre ce problème, il dresse, parmi les gens de lettres, nés de 1300 à 1830, une liste qui renferme plus de 6,000 noms ; hommes et femmes, écrivains et orateurs, acteurs et Mécènes y sont compris. Pour éliminer autant que possible, dans le choix de ces matériaux, ce que je nomme « le coefficient personnel », il a pris ces noms dans plusieurs dictionnaires biographiques, nationaux et étrangers, se fiant ainsi aux renommées qui ont obtenu une sorte de consécration dans le temps et dans l'espace.

Plus de 6,000 noms ! C'est tout de même beaucoup de « grands hommes ». L'auteur l'a compris et il s'est efforcé, pour qu'on ne l'accusât pas d'être trop prodigue de ce beau titre, de trier sur le volet parmi cette troupe d'hommes connus ceux qu'il appelle *les hommes de talent* et *les hommes de génie*. Il trouve 1,136 des premiers et tantôt (car il hésite) 38 ou 144 des seconds.

Hélas ! C'est ici que reparaît brutalement l'arbitraire, peut-être inévitable en pareille matière. J'ai pour ma part d'autant moins le droit de le reprocher à M. Odin que j'ai montré longuement les difficultés extrêmes d'une pareille classification (1). Mais je ne puis m'empêcher de constater combien l'incertitude de certaines données peut apporter de vague dans les résultats. M. Odin avoue qu'il s'est galamment montré moins sévère pour les femmes que pour les hommes. Il ne se dissimule pas, j'imagine, que bien des personnes apprendront avec surprise que *Paul et Virginie* est de toute la littérature française l'œuvre ayant « le caractère le plus universel », et il se doute aussi que plus d'un lecteur protestera en voyant Bernardin de Saint-Pierre rangé parmi les étoiles de première grandeur, alors que Michelet et Balzac sont relégués parmi les astres de moindre éclat. L'auteur fait tout ce qu'il peut pour réduire au minimum des causes d'erreur qu'il déplore. Mais comment ne pas être inquiet ?

Quoi qu'il en soit, une fois ses 6,000 gens de lettres disposés en bel ordre chronologique, M. Odin inscrit en regard du nom de chacun d'entre eux, la date et le lieu de leur naissance et

(1) *La Nouvelle Revue*. 1er Mars 1894.

de leur mort, les parents célèbres qu'ils ont pu avoir, les genres où ils se sont distingués, la profession de leur père, les conditions de fortune et d'éducation dans lesquelles ils ont grandi, le culte dans lequel ils ont été enrégimentés. Après quoi il trace des cartes variées, par départements, par provinces, des courbes et des diagrammes pour découvrir les régions ou les époques qui ont été le plus fécondes, les milieux qui paraissent le plus favorables à l'éclosion du talent littéraire.

Le second volume est ainsi un répertoire de faits et de dates qui épargnera bien des recherches et permettra un contrôle facile à ceux qui voudront vérifier les résultats obtenus. Ils sont modestes, ces résultats. Mais peu importe, s'ils sont certains. L'auteur conclut d'une série de comparaisons que dans la genèse des grands hommes il sied de faire une part assez vague, mais petite en tout cas, à l'hérédité, à la race, au milieu géographique ; qu'il faut, au contraire, reconnaître une influence très considérable au milieu social et économique ; que les villes et les châteaux, ou plus exactement les milieux où il est aisé d'acquérir une instruction supérieure, les pays protestants et les classes aisées, portent, toutes conditions égales d'ailleurs, une plus ample moisson d'écrivains que les campagnes, les contrées catholiques et les classes déshéritées à la fois de la fortune et du savoir.

*
* *

Je suis trop à l'étroit ici pour discuter toutes les questions que M. Odin (je le dis à son honneur) soulève en grand nombre sur son chemin

et tranche parfois d'une main imprudente. C'est à peine si je puis indiquer quelques réserves qui s'imposent à mon esprit et poser quelques points d'interrogation.

J'admire tout d'abord les harmonies providentielles (des harmonies à ravir l'excellent Bernardin de Saint-Pierre) qui existent entre les conclusions où aboutit l'auteur et les désirs inconscients qu'il a dû éprouver. Il déclare que les gens de lettres forment la catégorie de grands hommes la plus utile à étudier ; que ceux de France conviennent mieux que ceux de toute autre nation à une étude de ce genre ; qu'après Paris, les contrées protestantes et la Suisse romande en particulier sont les milieux de prédilection où germe cette élite. Et il se trouve (voilà de tes coups, Hasard !) que M. Odin est précisément professeur de littérature française, protestant et originaire de la suisse romande. A votre place, je me défierais de cet accord trop parfait, monsieur Josse !

Puis j'oserai me demander si les quelques faits que M. Odin note et considère dans la vie de ses personnages sont assez nombreux, assez bien choisis, pour que la comparaison permette d'obtenir des conclusions solidement assises. Par exemple, les influences subies par un homme aux environs de sa vingtième année me paraissent avoir dans son développement une importance extrême, aussi grande pour le moins que le point du globe où le hasard l'a fait naître ; et je ne vois pas que M. Odin s'en préoccupe. Je crains que cette lacune ne nuise à l'explication du mystère qu'on veut éclaircir, j'entends la genèse des grands hommes.

Ils me paraissent trop isolés par lui, ces pauvres

grands hommes, des circonstances ambiantes, des événements contemporains. J'aurais souhaité qu'il les tournât et retournât de cent façons diverses, pour voir si leur destinée ne présentait pas des analogies qui échappent à une observation superficielle. C'est fort bien d'aligner des chiffres, beaucoup de chiffres ; mais il faut encore de l'art pour faire de la science ; il faut de l'imagination, oui certes, une imagination d'un genre spécial pour multiplier les données de la statistique, pour varier ingénieusement les points de comparaison possibles, pour combiner les calculs et les courbes dont la réunion permet seule d'approcher de la vérité.

Une chose me trouble encore. M. Odin découpe pour les comparer des périodes de 5 ans, de 25 ans, de 50 ans, périodes factices, arbitraires, s'il en fut. N'eût-il pas mieux valu se rappeler qu'une période historique est une division naturelle que déterminent l'apparition et la disparition de certains caractères communs aux hommes et aux choses ?

Pour ces raisons, pour d'autres encore, j'ai des doutes sur certaines conclusions, qui me paraissent dépasser les prémisses. Il nous est affirmé (p. 564) que la littérature française *n'a rien de national, de populaire*, au contraire de ce que croient d'autres historiens. Je voudrais bien savoir ce qui autorise M. Odin à conclure ainsi. Les poésies et contes populaires nous étant le plus souvent parvenus sans nom d'auteur et M. Odin n'étudiant que des auteurs connus, de quel droit est-il si affirmatif sur un sujet qu'il a de parti-pris laissé en dehors de ses études ?

M. Odin ne serait-il pas enclin à demander à

sa méthode ce qu'elle ne peut pas lui donner ? J'en veux citer une autre preuve sur un point où il m'a fait l'honneur de me prendre aimablement à partie (p. 580). Il cite une théorie que j'ai émise en passant et qu'il veut bien qualifier d'intéressante : c'est que telle région a, suivant les moments, le privilège d'être en France la région qui donne le ton, la région qui possède pour quelques années une sorte de suprématie pacifique ; ainsi, pour ne choisir qu'un seul des exemples donnés par moi, le Sud-Ouest, vers la fin du XVI^e^ siècle. M. Odin ne se donne pas la peine de vérifier en détail cette théorie et il la condamne en bloc (p. 450) par le motif que, d'après ses tableaux, la fertilité relative des différentes provinces en gens de lettres a été sensiblement la même à toutes les époques.

Et après ? En supposant que le fait soit exact, cela empêche-t-il que, grâce à certains hommes dont le génie rayonna sur le pays tout entier, grâce à certaines circonstances politiques et sociales, telle partie de la France ait eu durant quelques années une influence prépondérante sur l'ensemble ?

Vers la fin du XVI^e^ siècle, quand Henri IV, le Béarnais, devient l'héritier de la couronne ; quand il y a une cour à Pau et à Nérac ; quand les universités de Toulouse et de Bordeaux sont en pleine floraison ; quand les écrits de Montaigne et de la Boétie exercent sur les penseurs et les hommes d'action l'ascendant que l'on sait : quand Montluc parmi les catholiques, d'Aubigné et du Bartas parmi les huguenots jouissent d'une réputation et d'une autorité incontestées ; quand la Gascogne fait triompher son tour d'esprit et son langage

dans l'entourage du roi, au point que Malherbe pourra se vanter d'avoir *dégasconné la cour ;* il est hardi de contester ces témoignages contemporains, de tenir pour nul et non avenu ce faisceau de faits concordants, sous prétexte que la région du Sud-Ouest n'a pas enfanté plus de gens de lettres en ce temps-là qu'en un autre moment !

C'est là que l'on voit bien les limites et le danger d'une statistique insuffisante qui mutile la réalité. La statistique incomplète à laquelle M. Odin se fie trop, peut lui révéler des moyennes : elle ne lui permet point de mesurer les effets produits par une œuvre ou un individu supérieurs, ni surtout d'avoir des lumières sur les autres branches de la civilisation générale avec lesquelles la littérature est sans cesse en rapport intime.

« Généralisation hâtive », dit-il, d'une théorie qui a le tort grave de ne pas s'être présentée entourée d'un formidable appareil de chiffres. Me permettra-t-il d'insinuer modestement que la condamnation en est peut-être plus hâtive encore ?

Je me reprocherais, en finissant sur une critique, de laisser croire que je condamne à mon tour son livre. Je tiens au contraire à le recommander en félicitant l'auteur de son horreur des phrases sonores et vagues, de sa patience germanique, de son effort vers la précision, de sa recherche loyale d'une méthode rigoureuse. D'autres viendront qui la perfectionneront et l'appliqueront avec plus de sûreté. M. Odin n'en aura pas moins contribué à faire entrer dans la voie scientifique l'histoire des littératures.

Janvier 1896.



# XXXVII

## HENRY MICHEL. — *L'idée de l'Etat.*

(Hachette, éditeur, — Paris.)

Cet énorme volume de 659 pages in-8°, qui fut une thèse de doctorat ès lettres soutenue l'an dernier en Sorbonne, se compose de deux parties très inégales d'importance et de valeur. C'est d'abord une histoire critique des théories politiques et sociales qui se sont combattues, remplacées et mélangées en France depuis la Révolution. C'est ensuite une série de conclusions, presque un système à demi personnel à l'auteur, sur les rapports de l'individu et de l'Etat.

La partie historique est soignée, intéressante, largement développée, solidement documentée. J'ai plaisir à y louer des analyses bien faites, un effort heureux pour dégager les grandes lignes des diverses doctrines, pour en marquer les ressemblances et les différences, pour indiquer telle filiation mystérieuse de l'une à l'autre, pour noter au vol l'apparition de telle formule promue depuis lors au rang des idées qui ont l'honneur d'être devenues banales et anonymes.

A peine pourrais-je signaler quelques omissions

fâcheuses. On est étonné de ne pas voir citer Charles Secrétan par un homme qui fonde sa théorie du droit sur la philosophie de la liberté, de ne pas entendre nommer Walras par quelqu'un qui prend pour base de son économie sociale la dignité de la personne humaine. On regrette qu'il ait négligé les penseurs belges et qu'il paraisse connaître assez mal les corrections que le socialisme idéaliste français propose et apporte au collectivisme.

Mais on peut louer sans réserve le ton courtois de la discussion, le désir visible d'être équitable. « Dans les pages suivantes, écrit l'auteur (p. 487), le socialisme scientifique est toujours traité comme une doctrine ayant les mêmes droits que les autres à une étude impartiale. » Excellent principe, dont j'ai honte de dire qu'il est nouveau dans le monde de la science officielle française, et dont nos adversaires feraient bien de se souvenir dans leurs livres, leurs revues, leurs académies !

M. H. Michel va même jusqu'à certaines constatations d'une loyauté courageuse, étant donné le milieu où il vit (il est, si je ne me trompe, rédacteur au *Temps*). Ne déclare-t-il pas sans ambages que les socialistes d'aujourd'hui ont souci de respecter la liberté de l'individu (p. 485), que le collectivisme, ce bouc émissaire chargé de tous les péchés d'Israël, est accusé à tort (p. 502) de vouloir travailler sans moyens de production, de condamner toute propriété privée, de réclamer des partages périodiques, d'être anti-social, quand il se pique de resserrer les liens de solidarité entre les membres de la société, de confiner à l'anarchie, quand il est essentiellement organisateur, etc.

Il faut être reconnaissant à M. H. Michel d'oser dire ces vérités. Nous ne sommes pas habitués à de

pareilles gâteries de la part de ces messieurs du *Temps*. Pendant qu'il y était, il aurait pu pousser plus avant et s'interdire certaines affirmations hasardeuses ou tout à fait fausses. C'est se moquer des lecteurs que de reprocher au socialisme actuel l'indifférence aux grands intérêts collectifs, tels que ceux de l'art, de la science, de la littérature, quand il réclame à cor et à cri l'instruction intégrale pour tous les enfants, quand il demande que la lumière du savoir, comme celle du soleil, luise enfin pour tout le monde. C'est se moquer de la logique que de lui reconnaître le souci de ménager la liberté individuelle et d'écrire après cela (p. 510) qu'il veut soumettre à un pouvoir absolu toutes les démarches, toute la vie de chacun. Le vieil homme reparaît ainsi à l'improviste dans l'historien consciencieux qui a été surpris de trouver quelque bon sens chez des théoriciens si mal famés.

N'importe ! La justice relative qu'il leur rend a dû étonner et choquer plus d'un de ses juges, et il en est de même sans doute de sa sévérité envers les pontifes de l'économie orthodoxe. Il remarque (p. 360) qu'économistes et socialistes peuvent discuter à perte d'haleine sans arriver à s'entendre, puisque les uns se demandent : — Quel est l'ordre social le plus favorable à l'accroissement de la richesse générale ? — et les autres : Comment la richesse doit-elle être répartie, pour que la justice soit satisfaite ? Remarque fine quoique à demi vraie seulement.

Il n'est pas tendre, M. H. Michel, pour l'individualisme sec, étriqué, rétréci, tel que les Thiers et les Bastiat l'ont compris et professé. Il laisse voir quelque mépris pour les opinions successives et opportunes de Renan, socialiste en 1848, au début

de sa carrière, mais gardant en portefeuille un volume qui lui paraît dangereux (*L'Avenir de la science*), et écrivant entre temps des phrases comme celle-ci : « Des classes entières doivent vivre de la gloire etde la puissance des autres ».

Il a le sentiment vif et juste de la crise doctrinale d'aujourd'hui, et il indique comment à l'antithèse superficielle de l'Etat et de l'individu tend à se substituer une synthèse où se concilient de plus en plus les intérêts et les devoirs de l'un et de l'autre.

Malheureusement, il sacrifie lui-même à cette vieille habitude d'opposer ce qui est individuel et ce qui est collectif, et j'ose dire que cette antithèse prolongée gâte son exposition historique. Il oublie trop souvent que *l'homme étant à la fois un individu et un être social* (pour reprendre une formule qui nous est chère), le problème consiste non pas à étouffer l'un de ces caractères, mais à les limiter et à les compléter l'un par l'autre. Dans l'éternelle querelle qui roule sur le dosage des attributions correspondant à ces deux faces de la nature humaine, il est enclin à être unilatéral et il ne songe pas assez que, les domaines où s'exerce notre activité étant fort différents, un homme, une école, un parti peut fort bien être en même temps, dans des domaines divers, très socialiste et très individualiste.

Il nous parle longuement par exemple de l'individualisme du XVIII[e] siècle ; on pourrait avec autant de raison parler du socialisme de ce même siècle, témoin la thèse où M. André Lichtenberger a établi cette autre moitié de la vérité. Il a vu et bien vu que la Révolution se plaça tour à tour aux deux points de vue. Mais pourquoi nous dire que Sismondi

n'est pas du tout individualiste (p. 259), quand on nous avoue à quelques pages de distance que Sismondi allie « *le sentiment de la liberté* au goût le plus vif pour l'intervention de l'Etat (p. 261) ». Pourquoi encore dénoncer chez Fourier comme illogique et contradictoire la coexistence très permise d'une prédilection connue pour l'harmonie librement réalisée et d'une aversion marquée pour le morcellement et l'incohérence ?

Si j'insiste sur cette tendance de M. H. Michel à classer les gens et les théories en catégories trop tranchées, qui ne répondent pas à la réalité et encore moins à l'idéal, c'est qu'elle se retrouve dans ses conclusions.

Elles réservent, ces conclusions (je le dis à regret, mais je suis obligé de le dire), une désillusion aux lecteurs. Elles sont vagues et timides. Quoi ! Un si long chemin pour en arriver là ! On apprend tout à coup que M. Renouvier est Dieu et que M. Henry Michel n'est que son prophète. L'auteur se révèle très docile disciple du néo-criticisme, mais par là-même très médiocre critique des théories du maître.

Il a rencontré la perfection : un système, nous dit-il, qui n'a pas un point faible. Et quel est ce merle blanc ? Un individualisme (nouveau modèle), qui, d'une part, se perd dans une métaphysique nuageuse et s'appuie sur une pénible et fragile reconstitution du libre arbitre ; qui, d'autre part, sur le terrain de la pratique, déclare irréalisable l'impôt progressif (déjà réalisé dans maint canton suisse) ; qui ne reconnaît guère aux déshérités de la fortune que le droit d'assistance comme sanction du droit de vivre ; qui aboutit enfin à cette subtilité bizarre : Il faut poser le principe du

socialisme et il faut ensuite l'infirmer immédiatement.

Sans doute (et je ne fais aucune difficulté de le reconnaître) l'individualisme de M. H. Michel, quelque peu teinté d'un reflet de Fourier et de Proudhon, n'est point cet individualisme étroit et stérile qui est prêché par les partisans du *chacun pour soi* et du *laissez faire* et qui n'est qu'une forme répugnante de l'égoïsme. Il est imprégné de ce que l'auteur appelle « l'idée sociale ». Il repose sur deux principes : la *dignité* de la personne humaine et l'*égalité* (*équivalence* me paraîtrait un terme plus exact) des personnes. Il impose à l'Etat deux devoirs : Procurer à chacun de ses membres le moyen de devenir une personne et de développer aussi complètement que possible sa personnalité.

M. Henry Michel se doute-t-il qu'il emprunte là les idées et les expressions de plusieurs socialistes contemporains (1) ? Se doute-t-il surtout que de ses principes et de ses formules, dont il n'a peut-être pas calculé toute la portée, il est aisé de faire découler tout un collectivisme libertaire, tel que le comprennent bon nombre des nôtres ?

L'Etat, nous dit-il, doit assurer à tous ses membres des moyens égaux de se développer inégalement. Donc égal point de départ pour tous les enfants, ce qui ne peut s'obtenir qu'en assurant à chacun l'instruction intégrale et l'indépendance économique. Pour cela, il faut universaliser la propriété ; car, pour emprunter ses propres paroles à Benjamin Constant, le théoricien du libéralisme, « un certain loisir est indispensable à l'acquisition des lumières, à la rectitude du jugement et la pro-

(1) Voir la *Revue socialiste*, Mai 1894. Août et Octobre 1895.

priété rend seule des hommes capables de l'exercice des droits politiques. »

Or, on ne peut universaliser la propriété que de deux façons : ou en assurant à chacun une part de propriété privée, ce qui amènerait une série de partages toujours à recommencer ; ou en assurant à chacun une part de la propriété collective, demeurant indivise, ce qui est précisément le procédé du collectivisme.

Au fond, quoique M. H. Michel s'en défende, il aboutit à un *individualisme socialiste*. Il nous permettra, à nous qui sommes partisan d'un *socialisme libertaire*, ou, ce qui revient au même, *individualiste*, de nous en réjouir. Peu importe, au fond qu'on parte de l'homme-individu ou de l'homme-être social, pourvu qu'on arrive à ne pas sacrifier l'un à l'autre, pourvu qu'on travaille à faire croître de compagnie la liberté et la solidarité.

Faut-il espérer que les deux camps opposés sont sur le point de se rapprocher ; que la synthèse féconde des principes rivaux est en voie de s'accomplir ; qu'individualistes et socialistes, parvenus sur un terrain commun par des chemins différents, sauront s'accorder sur une série de mesures qui pourraient être, en attendant mieux, le programme d'un ministère réformateur ?

Ou bien n'est-ce qu'un rapprochement illusoire qui, au lendemain des vaines tentatives d'un nouveau ministère Turgot, ne laisserait plus de place qu'à une nouvelle Révolution ?

Question grave que décidera un avenir plus prochain peut-être qu'on ne pense.

Février 1896.

## XXXVIII

LÉON DAUDET. — *Le voyage de Shakespeare.*

(Paris, Bibliothèque Charpentier.)

Il se pourrait que la première idée de ce livre fût contenue dans ces lignes de Taine : « Si Shakespeare avait fait une psychologie, il aurait dit avec Esquirol : — L'homme est une machine nerveuse, gouvernée par un tempérament, disposée aux hallucinations, emportée par des passions sans frein, déraisonnable par essence, mélange de l'animal et du poète, ayant la verve pour esprit, la sensibilité pour vertu, l'imagination pour ressort et pour guide, et conduite au hasard, par les circonstances les plus déterminées et les plus complexes, à la douleur, au crime, à la démence, à la mort. »

Montrer Shakespeare se faisant cette psychologie, acquérant sa conception personnelle de la vie, apprenant du monde à comprendre le monde pour le reproduire un jour, développant en lui-même, au contact des hommes et des choses, sa puissante faculté de grand dramaturge lyrique, tel est le but que M. Léon Daudet semble s'être proposé.

Par une curieuse transposition d'art, son roman est une esthétique vivante, de la philosophie qui marche, de la haute critique en action.



Shakespeare, âgé de vingt ans, est supposé s'embarquer pour courir les aventures sur le continent. Il traverse la mer du Nord, risque d'y faire naufrage, débarque en Hollande, dans cette Hollande encore rouge du sang versé et des incendies allumés par la guerre d'indépendance, et de là, franchissant à cheval les vastes plaines de l'Allemagne ravagées par les soldats, il arrive en Danemark, où il s'arrête, subitement illuminé du pressentiment de sa gloire, devant le château d'Elseneur.

C'est à la fin du XVIe siècle, de ce siècle orageux, tumultueux, révolutionnaire, ivre de sang, de volupté, de savoir, de passion, de vie. Chemin faisant, le voyageur assiste à de tragiques spectacles, surprend des paroxysmes d'amour et de colère, rencontre des pamphlétaires, des artistes, des poètes, fait avec eux des orgies de bière et de théories, amasse une copieuse provision d'émotions et d'images, témoin plus souvent qu'acteur dans les drames à travers lesquels il passe, mais vivant aussi pour son propre compte, aimant, aimé, cueillant au vol les tendresses ingénues de la villageoise ou les caresses raffinées de la comédienne.

Et un à un apparaissent les personnages qui, transfigurés par lui, deviendront les héros immortels de son théâtre. C'est un Othello espagnol

ou un Hamlet de treize ans, fils d'une paysanne veuve et remariée ; c'est sur une tombe un fossoyeur qui chante, au fond d'un bois un misanthrope redevenu sauvage, dans le brouillard une sorcière avec le diable en personne, par une nuit d'orage un fou qui se croit souverain et le deviendra sous le nom du roi Lear, sur un bateau une espèce de gnôme qui sera Caliban ou un capitaine, au rire énorme comme son ventre, qui s'appellera Falstaff.

Ainsi s'ébauche dans le cerveau de ce pèlerin de la poésie tout un peuple d'êtres réels ou fantastiques, en qui s'incarneront les idées ou les rêves de celui qui les aura portés en lui durant des années. Ainsi s'opère, avec la collaboration du hasard, la genèse de l'artiste en qui la vie de tous les jours jette des impressions et des sentiments, qui s'y implantent, y végètent, y poussent des racines et des tiges vertes, s'y épanouissent en feuilles et en fleurs, comme des graines déposées par le vent dans un terreau fécond.

*
* *

Heureux l'auteur à qui s'offre un sujet en harmonie avec son naturel ! C'est alors qu'il a chance de faire, presque sans effort, une œuvre supérieure. Le talent brutal et puissant de M. Zola fut-il jamais plus à son aise et à son avantage, que lorsqu'il eut à peindre dans *Germinal* le grouillement houleux et les révoltes hurlantes du pays noir ? Un bonheur du même genre me semble échu cette fois à M. Léon Daudet.

Autant qu'il est permis d'en juger par ses pré-

cédents ouvrages, il aime d'instinct le violent, l'exubérant, l'excessif; il se complaît aux frénésies d'âme et de style, aux fanfares de mots et de couleurs, au déchaînement des énergies et des métaphores. Il a le goût de l'horrible et du plantureux; il ne craint ni le charnier nauséabond ni la sensualité « bien entripaillée » à la Rabelais. Il est aussi, comme beaucoup de jeunes gens de sa génération, gorgé et grisé de métaphysique, de symbolisme, de systèmes philosophiques.

Or, tout cela trouve son emploi à propos de l'époque qu'il retrace et du génie qu'il essaie de faire revivre. Où chercher contrastes plus heurtés, natures plus débridées que dans le bouillonnement océanique du XVIe siècle? Où lutte d'idées plus ardente, conflit de passions plus forcenées? Et le ruissellement des métaphores peut il être mieux à sa place que dans le portrait d'un poète qui fut le plus éblouissant créateur d'images, qui voyait toutes choses se dérouler en lui par tableaux évocateurs, qui traduisait en comparaisons sans nombre les affinités mystérieuses de l'homme et de l'univers environnant? M. Léon Daudet a une certaine parenté d'âme avec celui dont il a voulu suivre la formation; c'est même sans doute ce qui l'a poussé vers ce grand homme des temps passés; c'est aussi ce qui fait l'intérêt et la valeur de son livre.

*
* *

Vous dire après cela que Shakespeare a bien été ou a dû être tel qu'il nous est représenté par son « ressusciteur », je n'oserais. Je ne dirai pas qu'il apparaît là plus grand que nature; je crois

que Shakespeare n'a jamais voyagé hors d'Angleterre et, pour qu'il ait pu, sans sortir de son pays, concevoir et dresser en pied tant d'hommes de toute race et de toute époque, il faut lui reconnaître une puissance inventive difficile à exagérer. Mais il y a pourtant dans le Shakespeare de M. Léon Daudet quelque chose qui m'inquiète.

Il s'analyse avec la précision et la sûreté d'un disciple de Stendhal. Il se regarde agir, il s'écoute penser, comme un psychologue de profession. Et je me demande si la germination des idées, dans un esprit comme le sien, a pu être aussi consciente d'elle-même, si son génie ne procéda pas plutôt par vives et brusques intuitions. Un artiste, qui passe par l'imagination d'un autre artiste, en sort, je le crains, presque nécessairement déformé. Shakespeare n'aurait-il pas subi là une légère métamorphose ? Le grand dramaturge, le grand constructeur d'âmes qu'il fut avant tout posséda-t-il cette faculté de dissection personnelle, qui convient mieux à un romancier et à un critique de nos jours ? Ne l'aurait-il pas reçue indûment des mains de M. Léon Daudet, qui se trouve être à la fois l'un et l'autre ?

Oui, plus j'y pense, plus je crains que ce Shakespeare ne soit par plus d'un trait un homme d'aujourd'hui. Il a certainement vécu parmi nous, à preuve qu'on lui conte la façon dont Victor Hugo dessinait (p. 168) : « Il projetait, sur une feuille de papier du vin, de l'encre, du jus de pruneaux, quelquefois du sang quand il se piquait une veine. Ensuite il considérait longuement le contour de ces éclaboussures, et, comme il n'est aucun chaos que le regard n'humanise, il y découvrait bientôt des chevaliers, des châteaux-forts et

des fontaines, des lions combattants, des hydres, des forêts fantastiques, toute une architecture de rêve puissamment ombrée et éclairée. Alors à l'aide d'un bout de bois, d'un calame, du premier instrument venu, il améliorait, retouchait, pignochait, et, en quelques minutes, on voyait naître positivement un paysage ».

De même Shakespeare a rencontré un pamphlétaire à barbiche qui ressemble étrangement à Rochefort : « Dans sa figure précocement ridée et de forme triangulaire, les yeux surtout étaient remarquables, noirs, vifs et doux, d'une mobilité surprenante, tels que deux petits faucons dressés. » Il a lu Drumont et s'en souvient, quand il pénètre dans le quartier juif d'Amsterdam. Il voit, comme dans le *Chevalier des touches,* ce nerveux chef-d'œuvre de Barbey d'Aurevilly, les ailes des moulins à vent faire tournoyer dans le ciel des cadavres humains. Il entend Anatole France, devenu libraire à Rotterdam, (p. 71) lui prêcher le dédain transcendant de ce qui passionne les foules et l'amour des raisonnements subtils habillés de phrases élégantes. Il sait, d'après Newton, (p. 32) que les bulles d'eau subissent les mêmes lois que les astres. Il dit avec Loti que la musique du vent dans les cordages célèbres les noces du ciel et de la mer. Il n'est pas étonné qu'on lui parle de la « nécessité ethnique » (p. 262) qui précipite les peuples du Nord sur ceux du Midi. Il est sur le point de mettre sur la scène la légende du docteur Faust, et il se résigne, non sans peine, à laisser à Gœthe le plus beau fleuron de sa couronne.

Pour parler sérieusement, Shakespeare, interprété par M. Léon Daudet, me paraît avoir parfois

des idées, des expressions, des clartés qui sont de notre temps et point du sien. Mais n'importe ! Il vit et intéresse. Il n'émeut guère, parce qu'on nous montre en lui l'artiste plus que l'homme, un être sentant plus vivement que profondément et ayant dans le cœur certaines parties sèches « qui lui ferment bien des sources vives. »

L'œuvre du romancier n'est pas ainsi de nature à séduire les foules qui aiment à être émues, d'autant qu'il ne faut pas non plus lui demander la grâce légère, la gaîté, le sourire... Mais elle a en revanche la verve, la fougue, l'éclat, une luxueuse floraison d'images, une abondance d'aperçus ingénieux, qualités précieuses qui la recommandent aux gourmets de littérature.

C'est vraiment le roman d'un critique ; on y sent le plaisir que l'auteur a éprouvé, après avoir démonté un mécanisme délicat et compliqué, à rajuster les rouages, à les mettre en branle et à relancer dans la vie le poète reconstruit par son industrie et ranimé par son imagination.

Février 1896.



# XXXIX

BENOIT MALON. — *La morale sociale.*
(Avec préface de J. JAURÈS et biographie de
LÉON CLADEL.)

(Paris, librairie de la Revue socialiste, 78, passage Choiseul.)

« La doctrine du socialiste n'admet aucun principe moral... Il lui manque un idéal qui en soit l'étendard lumineux (1). »

« J'ai déjà dit que le but des préoccupations socialistes est le bien être de l'humanité, et non son amélioration morale, son bien matériel et non son bien moral (2) ».

C'est ainsi que nos adversaires, les uns avec une bonne foi douteuse, les autres avec une légèreté qui ne l'est pas, affirment effrontément que le socialisme n'a dans ses plans de réforme aucun souci de moralité. Que font-ils donc de textes comme ceux-ci, que je prends dans l'ouvrage ci-dessus cité de notre bon et si généreux Malon ? Il parle

(1) BARON GAROFALO. *La superstition socialiste* (pp. 171 et 159 de la traduction française).
(2) TH. ZIEGLER. *La question sociale est une question morale* (p. 144 de la traduction française).

(p. 369) de la nécessité de poursuivre en même temps le redressement des institutions et celui de l'homme et il ajoute : « Qu'on le sache bien, l'un ne va pas sans l'autre. » Il dit encore : « Pour parler dignement des revendications sociales, il faut sentir en soi le ferment des plus hautes aspirations morales de l'époque. » Et son livre tout entier, publié en articles dans la *Revue socialiste*, voici déjà près de dix ans, est l'effort d'un honnête homme pour dégager le principe idéal qui doit, suivant lui, régir la conduite humaine.

Il est honteux que, sous prétexte de polémique, des écrivains qui devraient avoir le respect d'eux-mêmes et de leurs lecteurs, se permettent des travestissements aussi hardis de la vérité ; et, quand on voit ces affirmations devenir monnaie courante dans les journaux « distingués » ; quand on entend ces calomnies répétées à satiété par des gens qui professent l'égoïste *chacun pour soi*, qui pratiquent la morale du succès, qui amnistient la corruption, à condition qu'elle soit dorée, qui sont pétris d'indulgence pour les pots-de-vin, pourvu que ceux-ci soient de belle taille, on ne peut se défendre d'un profond écœurement, et l'on se dit qu'à ces tartufes de mœurs, il n'est dû, comme dit Musset,

Que beaucoup de silence et qu'un peu de mépris.

Aussi n'est-ce point à eux que je veux m'adresser aujourd'hui, mais à vous, socialistes, mes camarades, pour qui Malon a écrit ce livre digne de devenir, au jugement de Léon Cladel, « une des Bibles des déshérités ». Dans le feu de la lutte, sous le coup des injustices dont vous souffrez et

des injures qu'on vous prodigue par surcroît, vous pourriez être tentés d'oublier que vous êtes les semblables de ceux qui vous traitent de la sorte; vous seriez excusables de leur rendre les sentiments de loups dont ils témoignent à votre égard. Il est bon qu'un des nôtres, s'élevant par la noblesse de son caractère au-dessus des colères et des rancunes les plus légitimes, vous prêche la bonne parole, l'Evangile laïque de l'avenir.

Que vous dit-il, en effet, ce prolétaire devenu moraliste ? Oh ! sans doute, il ne prétend pas construire savamment un de ces systèmes compliqués qui « touchent l'homme à peu près autant que l'astronomie ». Il n'essaie pas d'ajuster les pièces d'une théorie rigoureuse, comme en peuvent élaborer les philosophes de profession. Il n'écrit pas ici pour les lettrés ; il songe avant tout à ses frères de misère, à ceux qui, ne trouvant plus dans l'Eglise un guide digne de confiance, risquent de rester sans boussole et sans étoile dans leur marche à travers l'existence. Faut-il s'étonner si l'auteur a couru à l'essentiel ?

Il voit, à l'origine, le fait moral dériver du fait social. Il voit la morale, fille de la société, corriger peu à peu la férocité des entremangeries primitives, et c'est là le fait capital qu'il retient ; c'est la base qu'il va donner à ses préceptes. Est-elle solide ? Demandez au docteur Letourneau, qui arrive à une conclusion toute pareille (*La Sociologie*) ou à M. Izoulet qui l'an dernier a brillamment repris et développé cette thèse en Sorbonne (*La Cité moderne*).

Cramponné à cette vérité initiale, Malon en déduit que la solidarité, la coopération, l'association sous toutes ses formes, la sympathie univer-

selle, voilà le vrai moyen de créer sur la terre plus d'ordre, d'harmonie, de bonheur. Bref, pour lui, « le motif moral par excellence, c'est l'altruisme. »

Et qu'on ne l'accuse pas de supprimer ainsi le côté individuel de la morale ! Il répond que nous avons tous l'égoïsme assez avant chevillé dans l'âme pour qu'il ne soit pas nécessaire de lui faire sa part. L'égoïsme saura bien se la tailler lui-même, et le difficile est plutôt d'empêcher qu'elle ne soit trop grande.

L'égoïsme, c'est à ses yeux l'héritage de notre passé lointain, notre reste d'animalité, destiné non pas à disparaître, mais à décroître sans cesse ; l'altruisme, c'est l'idéal, né de la réalité sans doute, mais destiné à la transformer et à réaliser dans l'humanité future les hautes aspirations qui hantent et soulèvent déjà l'élite de l'humanité actuelle.

Il aurait souhaité, le pauvre Malon, développer cet idéal dans une sorte de catéchisme altruiste. La mort, qui le guettait, ne le lui a pas permis. Il n'a pu que résumer en deux mots: *justice* et *bonté,* l'orientation à suivre. Il n'a pu qu'indiquer le rôle dévolu dans l'évolution du globe « à la sainte et trois fois sainte Pitié », qui doit faire entrer dans la cité humaine, comme des frères inférieurs, les animaux amis de l'homme. Mais n'importe ! Il a le droit de s'écrier après cela (p. 375) : « Nous sommes sûrs ainsi de ne pas errer. »

Oui, certes, il a raison. Et sans vous embarrasser d'une métaphysique douteuse, sans vous perdre dans les grands mots et les longues recherches, vous pouvez, vous auxquels il songeait en écrivant, traverser noblement la vie, les yeux fixés sur ce

double phare : *justice* et *bonté*. Votre morale, réduite à cette quintessence, est assez haute pour toiser et défier celles qui ont cours autour de vous.

Il en est deux surtout. L'une est la morale religieuse, et vous entendez de temps en temps des prophètes attardés vous crier qu'en dehors d'elle il n'y a rien que honte et désordre. Inclinez-vous avec respect (car ce fut alors en Occident chose nouvelle et d'immense portée) devant l'esprit de fraternité qui anime l'Evangile ; mais relevez la tête et osez dédaigner les durs et sauvages préceptes qui abondent dans l'Ancien Testament ; osez même soumettre à votre critique la morale chrétienne, qui d'ailleurs est souvent loin d'être celle du Christ. Elle a le tort de concentrer les efforts de l'individu sur son salut personnel ; d'imposer comme une vertu indispensable la foi à certains dogmes que la raison éclairée ne peut pas accepter ; d'encourager l'intolérance et le privilège en restreignant le nombre des élus à ceux qui, par grâce spéciale, ont reçu la Vérité (avec un grand V) ; de parler comme si l'idéal et le savoir étaient à jamais pétrifiés dans des textes soi-disant sacrés ; de maudire la vie et la joie ; de renvoyer à un autre monde la justice dont il est plus viril et plus généreux de poursuivre l'accomplissement sur la terre. Dites-vous fièrement : Notre morale vaut bien celle-là. Tout aussi imprégnée de l'amour du prochain, elle est plus large, plus haute, plus favorable à l'action féconde.

Quant à l'autre, la morale mondaine, ce manteau d'Arlequin qui couvre tant de vilaines choses, ce tissu multicolore de conventions, de préjugés, de conseils intéressés qui sert de règle dans la société bourgeoise agonisante, écoutez ce qu'en dit



un auteur qui ne fut point un révolutionnaire. Voici comment la juge un jeune homme entrant dans la vie parisienne : « Autour de lui on prêchait le désintéressement et on pratiquait l'égoïsme. Les journaux exigeaient impérieusement l'amour de la patrie et tous les hommes graves de la société, quand ils achetaient quelque terre, déclaraient un faux prix de vente afin de frauder l'enregistrement. Une quantité de maximes morales pêchées dans les auteurs voltigeaient devant ses yeux, mais pour s'arranger à la fin d'une période ou pour s'enchâsser dans un vers latin, simples ornements d'esprit, très bien placés dans le discours ou dans l'écriture, comme des vases sur une cheminée ou des potiches sur une vitrine ; du moins tel est l'usage qu'on en faisait autour de lui (1) ».

Ce n'est point cette morale-là (même en y ajoutant le respect de l'argent et l'aplatissement devant la puissance, ces deux vertus si utiles pour parvenir), qui pourra humilier et remplacer celle que Malon vous offre comme le suc des philosophies et des religions de tout temps et de tout pays.

Qu'il faille développer, préciser, compléter ce qu'il a esquissé, nous l'accordons volontiers : ce sera l'œuvre de ceux qui viendront après nous. L'idéal est une étoile qui monte dans le ciel, à mesure que les générations marchent vers elle. Mais, en attendant, Malon a donné une formule de vie aux vivants d'aujourd'hui : et en ce faisant il a renoué la tradition du socialisme français, rappelé que les sentiments et les idées sont des

(1) Taine. — *Note sur Paris*, p. 259.

forces, compris qu'en présentant nos revendications au nom de la justice et de la fraternité nous obligeons la conscience et le cœur des meilleurs de nos adversaires de pactiser avec nous et, pour ainsi dire, de passer à l'ennemi.

A ceux qui croiraient que c'est une façon d'abandonner ou d'atténuer les réclamations économiques du socialisme international, Jaurès, dans une belle introduction, s'est chargé de démontrer que l'idéal n'est point en contradiction avec l'évolution historique, qu'il en est simplement le prolongement, la projection dans l'avenir. Le socialisme (ses détracteurs finiront peut-être par le reconnaître, quand ils ne pourront plus faire autrement) entend relever l'homme tout entier. Et c'est pour l'amélioration morale autant que matérielle de l'humanité qu'il veut la fusion des classes, l'abolition des derniers privilèges héréditaires, la participation de tous les hommes aux biens de toute espèce réservés jusqu'ici à une petite minorité.

Honneur à Malon pour avoir dit si net et si bien que le socialisme tient à poursuivre ce double progrès !

Mars 1896.

## XL

### Pierre Leroux

Un parti qui se respecte se doit à lui-même d'honorer ses morts. Et c'est pourquoi nous nous associons de cœur au double hommage qui va être rendu à la mémoire de Pierre Leroux, lors du centenaire de sa naissance, en 1897. La ville de Boussac (Creuse), où il a fini ses jours en 1871, a décidé de lui élever un monument ; sa famille et ses amis méditent de réimprimer ses œuvres, monument de papier aussi durable et aussi glorieux qu'aucun autre.

Pierre Leroux a été un grand remueur d'idées ; il a eu le mérite de lancer dans la circulation le mot de socialisme, qui a fait depuis lors une certaine fortune ; il n'a cessé de prêcher la solidarité humaine ; il a réclamé une philosophie intégrale, embrassant tout l'homme et cherchant à unifier toutes les branches du savoir ; il a été l'inspirateur de George Sand et de Lamennais ; fidèle au peuple et à lui-même, tandis que ses collaborateurs du *Globe* devenaient ministres de Louis-Philippe, il ne se soucia d'être ni Académicien, ni préfet, ni décoré, ni riche ; il fut, en revanche, après le coup d'Etat de 1851, exilé, étouffé sous

un silence haineux, menacé de mourir de faim ; il fut puni, suivant un vieil usage qu'il serait temps d'abolir, d'avoir eu le caractère aussi ferme que l'intelligence étendue.

Sans doute, le socialisme, depuis le penseur qui en a été le parrain, sinon le père, s'est modifié en se développant. Il est devenu plus précis, plus scientifique, plus pratique. Mais qu'importe ? Ce n'est pas une raison, parce que nous sommes plus avant sur la route, pour mépriser les efforts de ceux qui l'ont frayée. Nous pouvons saluer, sans nous croire obligés de les reprendre toutes à notre compte, les théories toujours généreuses, quoique trop souvent fumeuses, des romantiques du socialisme. Nous devons surtout estimer et garder l'esprit de justice qui animait l'éloquence de ces poètes et de ces apôtres de la régénération humaine.

N'oublions pas que, dans la maturité de Pierre Leroux, la République paraissait encore une lointaine utopie ; que Musset écrivait (1) : « Est-ce à nous qu'on propose un Président civil, à nous qui portons encore sur les épaules les marques du pavois impérial ? Est-ce chez nous qu'on veut élire ces despotes éphémères qui règnent un ou deux ans, nous qu'une proclamation de Napoléon faisait partir hier pour la Russie ? » Sachons gré aux hommes d'avant-garde, qui, devançant leur époque, ont annoncé et préparé la nôtre.

Janvier 1896.

(1) *Lettres de Dupuis et Cotonet.*

## XLI

SERGE FIDELIS. — *Le devoir socialiste.*

(Paris—Chamuel, éditeur.)

Un livre jeune, plein de fougue, de cœur, de verve, qui veut indiquer à la jeunesse française le vrai « devoir présent » et la guider dans sa « marche à l'étoile ».

C'est d'abord un réquisitoire ardent contre ce que les républicains au pouvoir ont fait du beau programme qui fut celui de la République, au moment où elle n'était encore qu'une espérance ; critique vive, alerte, éloquente, souvent nourrie de faits précis, semée de formules piquantes, celle-ci entre cent autres : « La France a des colonies, comme certains imbéciles ont des maîtresses pour les montrer ». C'est ensuite un examen rapide des solutions proposées pour liquider la situation. Arrière ceux qui tournent leurs regards vers le passé, arrière Ratapoil et Rodin, comme dit l'auteur ! Il n'est pas satisfait non plus de l'anarchie ni du collectivisme marxiste, qui lui paraît trop autoritaire ; de l'une il retient surtout le souci de la liberté, de l'autre l'idée d'organisation. Pour ti-

rer la France du gâchis où elle se débat il convie les jeunes à former le grand parti *du socialisme français*, et il s'écrie :

« Jeune homme de vingt ans, qui sors des écoles ou peines à l'atelier, toi qui as l'esprit ouvert, la raison saine, le cœur haut, toi qui ne vis ni d'absinthe, ni de débauche... toi qui vas dans la vie avec, comme une cocarde à ton chapeau, une fleur d'idéal sur ton rêve..., une tâche grandiose s'offre à ton intelligence, s'impose à ton dévouement ; refaire la république et fonder à jamais, par l'exemple de la France, le bonheur de l'humanité... T'éprendrais-tu d'une conception plus haute ? Je t'en défie. Vois donc : reprendre les traditions interrompues du grand mouvement libertaire et social de 1789, refaire la Révolution, la seule qui compte, qui ait été autre chose qu'une fausse couche ; remettre au point l'œuvre de la Convention, jeter la patrie dans la voie de la justice sociale... ; inaugurer enfin sur les débris de la république opportuniste une ère nouvelle, la radieuse hégire de la démocratie pacifiée, généreuse, intellectuelle, au sein du bonheur commun, et poussée par l'amour vers le paradisiaque accomplissement des divines destinées ».

Dans quelques pages, qui sont naturellement les plus discutables du livre (le mal étant toujours plus facile à constater qu'à guérir), l'auteur énumère les réformes *de justice et d'amour* qui lui semblent essentielles et dès à présent réalisables. (Chambres ardentes, Convention constituante, refonte du Code civil, travail de huit heures, monopole de l'alcool, organisation de nouveaux services publics, abolition graduelle du militarisme, la science à la portée de tous, proclamation et ap-



plication du droit au travail et du droit à l'assistance, etc.

En résumé, un appel à la génération montante pour qu'elle aide le socialisme à devenir de plus en plus net, généreux, franchement idéaliste, à renouer la tradition nationale sans cesser d'être largement humain, à donner la somme possible de bien-être, de lumière, de noblesse à la Société de demain.

Un vibrant cri d'espérance et de vie ; un coup de clairon retentissant, qui sonne la diane aux bonnes volontés indécises. Nous souhaitons vivement qu'il soit entendu de ceux qui cherchent leur voie.

Mars 1896.



# XLII

HENRI ROCHEFORT. — *Les aventures de ma vie.*

(Paris. — Paul Dupont).

Les mémoires d'un homme célèbre, d'un homme de combat encore vivant, et très vivant, quel régal pour ceux qui aiment à voir les coulisses et les dessous du théâtre de la vie ! Cela réunit l'attrait d'un roman vrai, vécu, palpitant de passions à peine refroidies, d'une histoire en déshabillé, délivrée du langage et du costume d'apparat, contant à bâtons rompus, les pieds sur les chenets, l'ondoyante mobilité des hommes et des choses.

D'autant que l'auteur, en faisant sa propre confession, fait aussi celle des autres ; et malheur alors aux légendes, à ces vérités courantes qui ne sont souvent que des mensonges parvenus ! Quand on s'appelle Rochefort, quand on a eu (c'est lui qui le dit) une destinée « de montagnes russes », montant et dégringolant sans cesse avec une vertigineuse rapidité ; quand on a passé avec une égale désinvolture de la prison au pouvoir, des palais du gouvernement dans une cage, du boulevard à la Nouvelle-Calédonie ; quand on a été porté en triomphe

et déporté, assourdi de vivats et de sifflets, abreuvé d'injures et d'ovations par des foules en délire ; quand on possède de plus une plume agile capable de suivre avec une souplesse infinie les hauts et les bas de cette existence saccadée, on est sûr, sans avoir à sortir de ses souvenirs, de faire un livre qui brille, miroite, papillotte, amuse, intéresse, étonne.

Ce qu'il y a peut-être de plus étonnant dans ce premier volume, c'est le Rochefort inattendu qui s'en dégage. Un Rochefort prix Montyon, bonne d'enfant et bon jeune homme, qui ne fume pas, ne boit pas, ne joue pas, qui repousse les avances des jeunes personnes éblouies par sa célébrité naissante. N'étaient certains soupers en compagnie plutôt légère et des opinions par trop subversives qui se manifestent dès le collège, il serait digne des couronnes académiques et fanées que la vertu reçoit en France une fois par an.

Cela ne veut pas dire que les anecdoctes piquantes fassent défaut sur la route. Rochefort sait de famille comment la Vénus de Milo a perdu ses bras, et Marie-Antoinette sa tête royale ; il dévoile les mystères de l'affaire du Collier et les secrets de l'Hôtel des ventes ; il a des lumières particulières sur les derniers moments du duc d'Enghien, sur ceux de son assassin Napoléon Ier, ou encore du duc de Morny. Si je voulais écrémer son ouvrage, je pourrais aligner ici vingt passages des plus curieux. Mais pourquoi ôter aux lecteurs le plaisir d'aller les chercher ? Autre chose m'attire. Je vois dans les dernières pages du volume apparaître *La Lanterne*, cette fameuse *Lanterne* dont les rayons rouges furent pour Rochefort l'aurore de la gloire, et pour le régime impérial le météore avant-coureur

d'une chute sanglante. Je voudrais faire la philosophie (mais oui! la philosophie) du succès qui accueillit la *Lanterne* et le lanternier.

*
* *

Avez-vous jamais songé à l'étrange renaissance du burlesque qui marqua le second Empire?

Partout, dans la littérature du temps, l'*humour* avec ses contrastes violents ; joyeusetés de croque-mort en belle humeur, sarcasmes impassibles de pince-sans-rire, gaietés funèbres, tristesses qui ricanent, railleries âpres qui heurtent les deux aspects de la vie, qui rapprochent brutalement, en les outrant l'un et l'autre, le sérieux et le plaisant, le tragique et le comique : vous rencontrez tout cela au théâtre, dans le roman, dans la presse, dans la satire.

La *blague* triomphe ; et entendez par là ce que Théophile Gautier appelle

L'outrance, l'ironie et l'âcre paroxysme;

ce qu'un personnage d'Augier définit « la dérision de tout ce qui élève l'âme » ; la parodie des grands gestes et des grands sentiments ; la moquerie s'attaquant aux solennités de langage et d'attitude ; le paradoxe exaspéré s'épanouissant en jeux d'esprit énormes et en jeux de mots saugrenus ; la drôlerie faisant grimacer tout ce qui peut inspirer du respect aux bonnes gens.

Le calembour est roi. Il trône dans la haute poésie ; Théodore de Banville le loge magnifiquement à la fin de ses vers et V. Hugo parle de ce





maréchal « qui vole autrement que l'oiseau ». Il a ses grandes entrées dans l'histoire ; le jour où Napoléon III confisqua les biens que la famille d'Orléans a plus tard réclamés et obtenus de cette bonne fille de République, un mot vengeur courut tout Paris : C'est le premier vol de l'aigle. — Il tient sa cour au *Charivari*, au *Tintamarre*, où le français se disloque et se dégingande en d'abracadabrantes fantaisies. Il s'étale dans les vaudevilles du temps ; la censure, à l'affût comme toujours de sottises à commettre, poursuit les épigrammes politiques qui peuvent s'y cacher. Ne proscrivit-elle pas cette phrase : « Je ne daignerai pas me disculper devant cette foule d'imbéciles. » Vous ne saisissez pas le délit ? Prononcez : *Fould imbécile*. La censure eut peur d'un rapprochement entre ce ministre et cet adjectif.

C'est encore l'âge d'or de la caricature. Derrière Gavarni et Daumier, les maîtres du genre, marchent le vicomte de Noé, qui signe Cham (encore un calembour !), et le pauvre Gill, le Rochefort du crayon, une proie future de la démence.

Oh oui ! il est alors partout dans l'art et dans l'air, le contraste du triste et du bouffon. Les frères de Goncourt dessinent puissamment en *Renée Mauperin* « une mélancolique tintamarresque ». V. Hugo chante le sacre de Napoléon le Petit sur l'air de Marlborough et il barbouille de boue juges, évêques, sénateurs, quand il ne s'amuse pas, comme dans les *Chansons des rues et des bois*, à mettre Pégase au vert. Banville déguise sa Muse en clown, jongle avec des rimes millionnaires et lance, comme une poignée de confetti, ses *Odes funambulesques*. Labiche s'ébaudit grassement dans la farce. C'est à qui rabaissera les gran-

deurs et les majestés consacrées. Pendant que Michelet dépouille rois et reines de leur manteau de parade, Meilhac, qui n'est pas encore mûr pour l'Académie, blague l'antique Olympe et les principicules du jour ; l'opérette singe l'opéra et sur une musique enragée Offenbach et Hervé font danser le cancan aux dieux, aux héros, aux grands de la terre.

Voulez-vous des sourires cruels, des gaietés amères, de la raison sévère habillée en masque ? Taine vous fournit à pleines mains des boutades caustiques de coupe anglo-saxonne, et il se transforme, pour jeter au public ses *Notes sur Paris,* en ex-marchand d'huile et de porc salé de Cincinnati. Flaubert combine à froid contre le bourgeois, sa bête noire, des charges féroces qui le secouent de rires homériques.

Qui donc alors, si ce n'est en un discours officiel, aurait l'idée de parler gravement des choses graves ? Regardez le grand athlète du journalisme catholique, Louis Veuillot. Vous vous rappelez comment Giboyer définit sa manière : « Le talent de tirer la canne et le bâton devant l'arche ; un mélange de Bourdaloue et de Turlupin ; la facétie appliquée à la défense des choses saintes ; le *dies iræ* sur le mirliton. »

Mais pourquoi cette floraison du burlesque dans tant d'œuvres de l'époque ? Eh ! que sais-je ? Conséquence des théories romantiques prescrivant de marier le beau et le laid, le sublime et le grotesque ; lassitude des envolées éperdues dans le bleu et brusque retombée sur le sol ; rencontre du lyrisme finissant avec le positivisme commençant ; contact mettant aux prises ce que Courbet nomme par raillerie l'*idéïal* avec la vulgaire réalité.



Puis encore et surtout dans la société ambiante des contrastes criants ; des choses très distantes qui se trouvent subitement rapprochées ; ouvriers et paysans, électeurs-gueux caressés et flattés par les nobles et les bourgeois, parce qu'ils sont devenus des diminutifs de souverains ; dames du vrai monde imitant l'argot, la toilette, les mamières des demoiselles de *l'autre* ; courtisans et courtisanes pêle-mêle ; enfin le second Empire tout entier, parodie du premier, l'épopée ravalée au roman d'aventure, les héros remplacés par de louches soudards, les Tuileries prenant une vague apparence de mauvais lieu ; grands noms et petits hommes, belle façade et piètre charpente. Hélas ! hélas ! comme dit Victor Hugo,

Commencer par Homère et finir par Callot !

Il est bien du temps, ce complot invraisemblable qui faillit supprimer Napoléon III en l'enfermant dans une voiture de la Compagnie Richer et en versant l'Empereur des Français au dépotoir de la Villette !

C'est dans ce monde discordant, fou, bizarre, absurde, carnavalesque, hurlant et tourbillonnant dans une ronde macabre au son d'une musiquette infernale et canaille, que Rochefort apparaît avec la *Lanterne*, fille légitime des *Châtiments* de V. Hugo. Il est l'homme attendu, le pamphlétaire prédestiné de ce qu'il a baptisé lui-même la *Grande Bohème*. Il a en lui les contraires qui le mettent en harmonie avec son entourage. C'est un marquis démocrate, une âme ardente sous une couche de gaminerie boulevardière. Il a jusqu'au physique de l'emploi : une figure de clown-Méphisto, des traits

irréguliers, contournés, heurtés, des yeux de feu pétillant de malice et de passion ; la tête, avec sa barbiche en pointe et sa houppe dressée vers le ciel, fait l'effet d'une flamme qui se tord dans un courant d'air.

Il débute par être vaudevilliste et d'aucuns le lui ont reproché. Reproche insensé ! N'est-ce pas ainsi qu'il apprend le ton qui doit secouer son public blasé, friand d'amusement et d'épices ? Il saura dès lors poivrer la satire de calembredaines, assaisonner la violence de coq-à-l'âne, masquer le sérieux, le tragique même des idées par des gambades et des acrobaties de style. Il a en main son arme, la blague meurtrière, celle que les Goncourt appellent « la grande démolisseuse, la grande révolutionnaire..., le rire terrible, enragé, fiévreux, mauvais, presque diabolique ». (*Manette Salomon*)

Il se faufile dans la politique par la petite porte du *Charivari* et, quand il entre au *Figaro,* Villemessant lui donne pour toute consigne « de blaguer tout le monde et de faire rire tout le monde ». Il cultivera d'abord l'art « de dire quelque chose en ayant l'air de ne rien dire » ; il aura le secret des réticences éloquentes, des phrases à double fond, des allusions rosses ; puis, excité par l'exemple courageux de Rogeard (un précurseur auquel il a le bon goût de rendre un hommage mérité), il lancera la *Lanterne,* une bombe à renversement dans une potiche bariolée de figures drôlatiques. Il aura des ricanements aigus qui sonneront comme un fifre ; il donnera, en cabriolant, des coups d'épée qui frapperont l'ennemi au cœur ; il forcera, en les désopilant, l'attention de ses contemporains ; à force de verve et de tours d'adresse, il réveillera enfin la France aveulie.

Et voilà comme, en ce moment, où commencent à paraître les mémoires des acteurs officiels du second Empire, le premier tome des aventures de Rochefort, sans avoir rien d'officiel, est quand même une page très suggestive d'histoire politique, sociale — et littéraire !

**Mars 1896.**

FIN



# TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY, BUSSIÈRE frères.







## SOCIÉTÉ LIBRE D'ÉDITION DES GENS DE LETTR

Collection in-18 jésus à **3** fr. **50** le volume

COMTE PAUL D'ABBES

**Un de nous,** roman contemporain . . . . . . . . . 1 vol.

ALFRED BONSERGENT

**Myosotis,** roman . . . . . 1 —

CHARLES BUET

**Grands hommes en robe de chambre** . . . . . . 1 —

LOUIS CALVINHAC (Député)

**Vers la justice** . . . . . . 1 —

NONCE CASANOVA

**Le choc,** roman contemporain. . 1 —

JEAN DALVY

**La belle Préfète,** rom. (4e éd.). 1 —
**Folle de haine,** rom. (3e éd.). 1 —

HENRI DATIN

**Maîtresse et Femme,** roman. 1 —

MAX DUFORT

**Un Mensonge,** roman . . . 1 —

CHARLES ÉPRY

**Fantoches! Fantoches!** roman moderne . . . . . . . 1 —

LÉON FERBEYRE

**Le Gendre du Président,** roman. . . . . . . . . . . 1 —
**J'aime ma femme,** roman (couverture illustrée de G. Couturier) . . . . . . . . . 1 —

JEANNE FRANCE

**La baronne de Langis,** rom. (3e édition) . . . . . . . . 1 —

JEANNE FRANCE ET CAROLUS D'HARRANS

**Duchesse,** roman (2e édition) . 1 —

PAUL GEORGES

**Mater Gloriosa,** roman (couverture illustrée) . . . . . . 1

JULES JEANNIN

**Contes des champs et des rues.** . . . . . . . . . 1

MICHEL JICÉ

**Quand le tour est joué,** roman humoristique illustré . . 1

PAUL JUNKA

**Un vicaire parisien,** roman contemporain . . . . . . . 1

HENRY L'HUISSIER

**La grande nuit,** nouvelles . . 1

HENRI RAINALDY

**La Pâture** (4e mille), couverture illustrée de G. Streib. . . 1

GEORGES RENARD

**Critique de combat** . . . 1

LOUIS ROGUELIN

**Jacques Moreau,** mœurs de province (préface d'Emile Faguet) (2e mille). . . . . . . . . 1

LOUIS DE SOUDAK

**Emmanuel de Galiléo,** rom. 1

LOUIS TÉRIX

**Cycle d'Amour,** poésies . . 1

MARCELLE VERMONT

**Pédaleuse,** roman (couverture illustrée) (3e édition) . . . . 1

SAINT-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE BUSSIÈRE FRÈRES



